



La tour Eiffel en otage

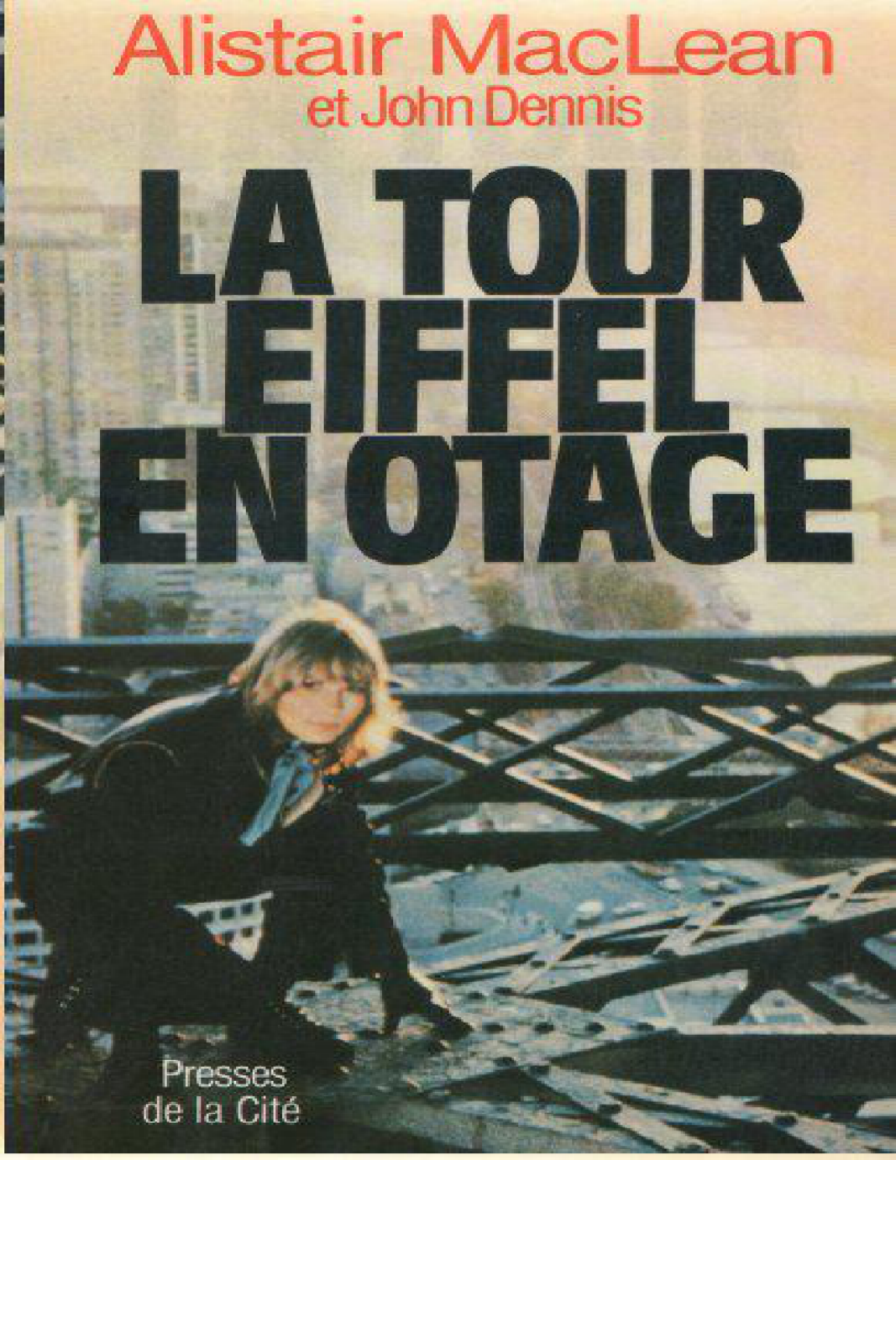
MacLean, Alistair

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Alistair MacLean
et John Dennis

LA TOUR EIFFEL EN OTAGE

A woman with blonde hair, wearing a dark jacket and a blue scarf, is crouching on the metal lattice of the Eiffel Tower. She is looking directly at the camera. The background shows a hazy view of Paris.

Presses
de la Cité

Alistair MacLEAN
John DENNIS

**LA TOUR EIFFEL
EN OTAGE**

**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

Le titre original de ce livre est :
HOSTAGE TOWER
Traduction de Jacques Martinache

PROLOGUE

Lorenz Van Beck avait trois heures à tuer – tâche facile pour un homme habitué au meurtre. Après avoir erré à l'ombre des arbres de l'île Saint-Louis, il s'aventura sous les rayons du soleil, qui cherchèrent son visage carré et peu avenant sous ses cheveux grisonnants. Nu-tête, vêtu d'un costume sombre de drap épais dont la veste, boutonnée haut, faisait saillir une cravate aux couleurs discrètes, il avait l'air d'un homme d'affaires.

En fait, c'était bien pour affaires que Van Beck se trouvait à Paris, auquel le beau temps donnait des tons pastel et or. Au musée Rodin et au musée de Cluny, il prit note des récentes acquisitions, de leur emplacement, de l'éclairage et du dispositif de surveillance. Entrer par telle ou telle fenêtre, inscrivait-il sur un calepin, prendre empreinte des serrures des portes 2, 9 et 15 ; vérifier voies d'accès, proximité des égouts. *Modus operandi* : bombes, gaz ?

Parfois, il griffonnait un nom choisi parmi un millier d'autres : voleurs, tueurs, experts en armes ou explosifs, biologistes, acrobates, chauffeurs, maquereaux – vaste réservoir dans lequel Lorenz Van Beck, receleur de haut vol, puisait sa main-d'œuvre. Devant une collection particulièrement belle de verres de Venise, il nota un nom connu et respecté : celui d'une lady faisant partie de sa clientèle.

Après avoir vérifié l'heure de son rendez-vous dans son agenda, il consulta la montre en or enchaînée à son gilet, huma une dernière fois la délectable odeur de richesse des lieux puis regagna la voiture qu'il avait louée, à la gare d'Austerlitz, sous un faux nom et avec un faux permis de conduire. Il prit sur la banquette arrière une serviette de cuir fatigué, ferma la portière et abandonna le véhicule. Van Beck savait que l'agence de location signalerait le « vol », mais cela ne le préoccupait guère.

Un taxi le conduisit à une autre agence du boulevard Haussmann dont la jolie secrétaire reconnut en lui M. Marcel Louvain. Au volant d'une seconde voiture louée, il prit ensuite la route de Rambouillet, passa par Versailles et s'arrêta devant le château, pour manger un sandwich au pâté d'Ardenne. Le clocher de Rambouillet sonnait le premier coup de six heures lorsque Lorenz Van Beck poussa une porte, qui s'ouvrit en grinçant, et pénétra dans l'obscurité silencieuse de l'église...

Les notes du carillon résonnaient dans la nef vide tandis que le receleur scrutait la pénombre. Il se dirigea vers une rangée de

confessionnaires, s'approcha du second, écarta le rideau rouge défraîchi, s'agenouilla à l'intérieur, s'éclaircit la voix et renifla en direction de la grille. La silhouette à peine visible qui se trouvait de l'autre côté lui répondit par un toussotement poli.

— Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché, marmonna Van Beck.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sanc...*, commença le prêtre, qu'un ricanement moqueur interrompit.

— Arrêtons la comédie, Smith, réclama le receleur. Dites-moi pourquoi vous m'avez donné rendez-vous ici.

Reprenant le ton sec et précis dont il était coutumier, Smith répondit :

— Je compte naturellement sur votre discrétion, Van Beck. Comme toujours.

— Et moi sur votre passion dévorante pour l'argent gagné illégalement.

Le visage aux contours noyés dans l'ombre remua de l'autre côté de la grille.

— Le crime me passionne davantage que l'argent, vous le savez, corrigea Smith. Voler dix dollars dans la caisse-café de la secrétaire du directeur de Fort Knox me procure des sensations plus fortes que toutes les machines à sous de Las Vegas. J'ai fait du crime le centre de ma vie. C'est l'excitation suprême qu'aucune autre expérience physique ne peut égaler.

— *Ja, Ja*, soupira le Bavarois. Vous êtes différent de moi, Mr. Smith. Je suis capable de fourguer n'importe quoi, de la Joconde à une mine d'uranium. Je trouverais des clients pour le Taj Mahal ou la Dixième Symphonie de Beethoven. J'ai même revendu au directeur de Fort Knox l'or que je lui avais volé. Mais je suis un paysan, vous êtes un artiste. Que voulez-vous, cette fois ?

— Une équipe.

— Pour faire quoi ?

— Vous posez des questions, maintenant, Van Beck ? rétorqua Smith.

— D'accord, d'accord. Combien d'hommes ?

— Trois.

Van Beck nota le chiffre dans son calepin corné avant de demander :

— Vous avez des préférences ?

— Absolument pas.

— Bon, allez-y.

La voix cultivée de Smith souffla dans un murmure :

— Il me faut d'abord un expert en armes. Le meilleur. Coriace, plein de ressource... un professionnel.

Le stylo du receleur crissait sur le papier bon marché.

— Deuxièmement, un voleur, continua Smith. Là encore, le meilleur. Je vais m'emparer de deux millions et demi de rivets et de la mère de quelqu'un. Il me faut un homme audacieux, que rien n'effraie.

— Ça rapporte, la ferraille et les vieilles dames ? s'étonna Van Beck.

— Cela pourrait atteindre les trente millions.

— De rivets ?

— De dollars.

Le Bavarois émit un petit sifflement.

— Pour une tranche d'un pareil gâteau, je peux vous fournir une bonne équipe.

— C'est exactement ce que je vous demande, dit Smith.

— Et le troisième ?

Smith hésita :

— Un esprit... inventif... ingénieux. Là encore, quelqu'un que rien n'effraie, et surtout pas l'altitude.

Van Beck caressa pensivement son menton charnu et hérissé de poils.

— Cela s'applique aussi aux deux autres ?

— Quoi donc ?

— L'altitude, répondit l'Allemand, qui enfonçait en imagination des rivets dans le ciel.

Après un silence, Smith déclara avec un calme inquiétant :

— N'allez pas trop loin, Van Beck. La corde finira par se rompre si vous tirez dessus. Contentez-vous donc de faire ce que je vous demande.

Le fourgue s'agita avec embarras dans le confessionnal.

— Entendu, assura-t-il.

Comme il se levait, Smith le rappela d'une voix autoritaire :

— Une dernière chose. Il existe une arme nouvelle un canon à laser que les Américains ont mis au point pour leur armée. J'en veux quelques exemplaires.

— Ça va coûter chaud.

— Je paierai.

— Ouais, grogna Van Beck. Vous payez, moi je livre la marchandise. C'est ça les affaires.

— Vous pouvez disposer, dit Smith en se renversant contre la paroi de bois. Vous avez un mois devant vous. Vous utiliserez la procédure habituelle pour prendre contact avec moi.

Van Beck hocha la tête en silence, fit glisser les anneaux de laiton du rideau sur leur tringle et sortit. Il s'installa à la terrasse d'un café situé devant l'église, but un verre de vin blanc, puis monta dans sa voiture et prit la route de Chartres.

Du porche de l'église, des yeux brillant dans une cagoule noire l'observaient.

Puis la lourde porte s'ouvrit à nouveau, un petit prêtre voûté aux vêtements râpés sortit de l'édifice et adressa un sourire bienveillant à une vieille vêtue comme lui de noir rouilleux. Il tendit la main pour caresser la tête d'un garçonnet qui passait, mais ne fit que l'effleurer.

CHAPITRE I

L'endroit était isolé, à l'abri des regards indiscrets. Situé à quarante-cinq kilomètres à l'ouest de Stuttgart, ce plateau que des bois séparaient de la route constituait un champ de tir secret idéal, et l'armée américaine l'utilisait pour expérimenter son tout dernier « gadget » : le canon à laser de la General Electric.

Les généraux et les experts de Stuttgart disposaient pour leurs essais de quatre exemplaires de la nouvelle arme, chiffre plutôt bas mais représentant cependant un tiers du nombre total de canons. On avait en effet fabriqué seulement douze prototypes. Certains que le secret était bien gardé, les chefs militaires prenaient leur temps pour mettre au point le canon à laser : après tout, personne n'allait le voler...

Au jour choisi par Smith pour s'approprier les quatre armes, une pluie fine mais pénétrante piquait de gouttelettes les lunettes protectrices de l'officier expert en armements, qui cherchait dans le ciel l'hélicoptère dont il entendait le bourdonnement. L'homme s'interrompit de mâcher son chewing-gum pour cracher.

Comme chaque matin, l'appareil apportait les précieux canons de la base de Stuttgart, étroitement gardée, et les y rapporterait avant la nuit. On ne pouvait en effet essayer à la base même ces engins trop puissants et trop imprévisibles. Ils consommaient en outre une quantité d'énergie énorme et, plutôt que de transporter de gros générateurs lourds et peu maniables, l'armée avait préféré opter pour un terrain d'expérimentation isolé doté d'une petite centrale nucléaire.

Par-dessus son épaule, le colonel regarda les quatre « joujoux » au poli inquiétant, démontés et rangés, prêts au départ.

— De sacrées pétoires, dit-il avec un clin d'œil à l'adresse de son compagnon.

— Ouais, grommela le major, les lèvres serrées sur un mégot de cigare.

Nombre de généraux américains auraient accueilli avec un étonnement sincère toute question concernant le canon à laser et les deux hommes se plaisaient à penser qu'ils faisaient partie du club extrêmement fermé des initiés. Lorsqu'on les importunait avec de telles demandes – ce qui était rare –, ils expliquaient que la nouvelle arme reposait sur des progrès réalisés non en balistique ou en aérodynamique, mais dans le domaine de l'optique – affirmation qui désarçonnait souvent les curieux.

Le système d'orientation du canon à laser ressemblait à celui du radar classique, à cette différence près qu'au lieu d'utiliser des ondes radio, il émettait des faisceaux lumineux lorsqu'il cherchait sa cible. En outre, le laser pouvait localiser n'importe quelle cible, puisque les détecteurs placés de part et d'autre du mécanisme de déclenchement de tir savaient reconnaître une quantité de matières différentes : d'une douzaine de métaux au bois, à la brique, en passant par le corps humain.

Une fois la cible localisée, le canon à laser émettait un rayon d'une force destructrice stupéfiante, qui anéantissait tout ce qui se trouvait sur sa trajectoire.

Autre avantage : sa vitesse. En électronique, on parle couramment de nanoseconde, millième de millionième de seconde, mais lorsqu'on utilise la lumière comme vecteur, la vitesse est telle qu'on fait appel aux picosecondes ou aux micro-microsecondes, fractions de temps plus infimes encore. Le canon à laser fonctionnait à la picoseconde grâce à un processus que la General Electric avait spécialement conçu pour l'ordinateur de commande. Afin de donner au système optique une vitesse équivalente à celle du canon, le processeur utilisait des mini-lasers pas plus gros qu'un grain de sel.

Combinés à une source énergétique extrêmement puissante et concentrée, ces lasers constituaient une arme qui projetait l'humanité dans un avenir terrifiant. Tout dépendait de l'utilisation qu'on voulait en faire, des intentions de ceux qui l'avaient en leur possession.

Celles de Mr. Smith n'avaient rien d'honorable. Et l'homme qui allait être l'instrument de ses ambitions criminelles roulait sur l'*Autobahn* dans une voiture de location, en direction des quatre « joujoux » les plus mortels de tous les temps.

*

**

Ausgang Stuttgart, indiquait le panneau, et Michael Graham engagea sa BMW dans la bretelle de sortie de l'autoroute. Lorsqu'on lui offrait un bon prix, Graham faisait toujours preuve d'obligeance, et Van Beck lui avait proposé une somme non seulement correcte mais généreuse. L'employeur anonyme qui commanditait l'affaire était prêt à mettre le prix pour s'assurer les meilleurs services, avait expliqué l'Allemand. Mike Graham était effectivement le meilleur dans son domaine : les armes. Après avoir bénéficié de la formation que seule l'armée américaine peut octroyer, il avait mis à profit une situation privilégiée pour enrichir ses connaissances et porter ses capacités à un niveau presque effrayant.

Si Mr. Smith avait pourvu aux moyens financiers par l'entremise de

Van Beck, le plan de l'opération revenait entièrement à Graham, qui le repassait dans sa tête pour la millième fois. À l'aide d'un dispositif électronique orienté par laser et ayant une portée proche du kilomètre, il avait « écouté » les gardes postés à l'entrée du secteur interdit de la base américaine afin d'apprendre la série de mots de passe qui lui permettraient d'y accéder le moment venu... lorsque l'hélicoptère reviendrait du champ de tir.

Graham avait également braqué son « mouchard » vers d'autres parties de la base qui l'intéressaient : le mess des officiers et les quartiers réservés aux huiles de passage, dont les sentinelles ne connaissaient pas le visage. Après avoir choisi son homme parmi ces officiers, il avait endossé son identité en se faisant faire de faux papiers.

L'expert de Mr. Smith pénétra dans la base par une route éloignée du secteur interdit et s'arrêta dans un cul-de-sac proche du quartier des officiers. Dix minutes plus tard, un homme portant des étoiles de général marchait à grands pas vers le mess, un paquet sous le bras. Il jeta un coup d'œil à sa montre, scruta le ciel, puis se dirigea vers une jeep garée derrière le bâtiment.

Le caporal posté à l'entrée du secteur interdit se souvint du nom sous lequel Graham se présenta : « Général Otis T. Brick ». Un ponte, un spécialiste des armements en tournée dans le coin.

— À vos ordres, mon général, beugla-t-il, tandis que son subordonné appuyait sur le bouton relevant la barrière.

Graham remonta dans sa jeep, la lança à toute allure dans le secteur interdit et l'arrêta d'un grand coup de frein qui fit voler le gravier près de la piste d'atterrissage. Les trois soldats qui attendaient l'hélicoptère bondirent comme des chats échaudés lorsque le faux général leur cria :

— Déguerpissez immédiatement !

— Garde à vous ! aboya le caporal qui les commandait.

Graham les salua.

— Éloignez vos hommes, caporal, ordonna-t-il. Il y a une fuite dans l'enceinte qui protège le générateur nucléaire du champ de tir. La radioactivité a pu toucher les armes, ou même l'hélicoptère. J'ai ordre d'emmener l'appareil.

— Qui..., qui êtes-vous ? balbutia le caporal.

Graham déroulait déjà la combinaison antiradiation qu'il avait apportée avec lui. En l'enfilant, il cria par-dessus le vrombissement de l'hélicoptère qui se posait :

— Général Brick, division armes spéciales. Troisième Armée ! Dépêchez-vous, mon vieux !

Le pseudo-Brick prit à l'arrière de la jeep un compteur Geiger et ce qui ressemblait à une mallette en acier. Les rotors de l'hélicoptère

battaient l'air, le pilote regardait avec perplexité la scène insolite qui se déroulait près de la piste. Tête baissée, Graham s'approcha de l'appareil, ouvrit la porte.

— Dehors ! enjoignit-il au pilote. Danger d'irradiation. Les secours médicaux d'urgence vont vous examiner dès leur arrivée : vous êtes peut-être atteint. N'arrêtez pas le moteur, j'emmène l'hélico.

Sans se faire prier, le pilote sauta à terre et faillit entrer en collision avec Graham.

— Et vous, mon général ?

— La combinaison me protégera, cria le faux officier. Je vais poser l'appareil au bout du champ de tir, où il sera mis en quarantaine. Pensez plutôt à vous.

La trompe retentissante d'un klaxon s'élevant du poste de garde détourna l'attention des quatre militaires de l'hélicoptère dans lequel Graham avait déjà pris place. Deux jeeps bondées de soldats foncèrent vers la piste d'envol, le véhicule de tête cracha une rafale de mitrailleuse. Le pilote et les trois autres soldats se jetèrent au sol tandis que les jeeps s'arrêtaient près d'une pile de bidons d'essence, à une centaine de mètres de l'hélicoptère. Graham lança le moteur, une seconde giclée de balles traçantes fusa dans sa direction.

Des projectiles rebondirent sur la carlingue de l'appareil, une balle troua l'épaule de la combinaison mais Graham ne sentit aucune douleur. Une troisième salve crépita, et le faux Brick, qui s'apprêtait à décoller, poussa un juron. Il ouvrit la mallette métallique, en sortit une mitraillette Schmeisser aux lignes lourdes et laides.

Comme il distinguait à peine les deux jeeps dans la flaque de lumière éblouissante, il choisit une cible plus facile : les bidons d'essence explosèrent dans un grondement. Les G. I. s' étaient à l'abri derrière leurs jeeps mais ne pouvaient plus désormais arrêter Graham.

Derrière un rideau de fumée et de flammes, l'hélicoptère s'éleva, emportant le faux général et quatre canons à laser, démontés et mis en caisses, mais en parfait état de marche.

Au sol, les soldats tirèrent sur l'appareil jusqu'à ce que l'officier qui les commandait leur signifiât de cesser le feu d'un geste résigné de la main.

— Qui est-ce, capitaine ? lui demanda un sergent.

— Aucune idée, répondit le gradé. En tout cas, ce n'est pas le général Brick : je lui ai parlé il y a quelques minutes au mess des officiers. Je crois qu'on vient de voir s'envoler celui qui lui a fauché son uniforme.

Le capitaine rabattit sa casquette en arrière, plaça les mains sur ses hanches et soupira :

— Quel chambard ça va faire quand les huiles vont apprendre qu'on a perdu leurs quatre jouets préférés !

Secouant la tête, il ajouta d'un ton presque admiratif :

— Ce type, je ne sais pas qui c'est, mais il faut reconnaître qu'il est fortiche.

L'armée ne découvrit pas l'identité de Graham, qui n'avait laissé derrière lui aucune empreinte. Ni la BMW ni les vêtements abandonnés par l'inconnu (dépourvus d'étiquette et sans doute achetés dans un grand magasin) n'offraient la moindre piste. Un fantôme n'aurait pas laissé moins d'indices sur son passage.

Après avoir volé un quart d'heure vers l'est, l'hélicoptère descendit jusqu'à frôler la cime des arbres. Graham scrutait la nuit et lorsqu'il aperçut une lumière clignotant dans le noir, il alluma ses feux d'atterrissage. Trois paires de phares lui répondirent.

Avec dextérité, Mike se posa de manière à compléter le carré dont une grosse Citroën de couleur sombre, une Volkswagen et un petit camion figuraient les trois autres angles. Puis il courut vers la Citroën, dont la vitre avant gauche s'abaissa en silence.

— Vous les avez ? demanda un homme en tenue de chauffeur.

— Oui.

— Parfait, fit le chauffeur dans un allemand guttural.

Il prit sur le siège voisin du sien un paquet et une petite valise en cuir qu'il tendit à Graham.

— Des vêtements à votre taille, grogna-t-il. Dans la mallette, l'argent, et les clefs de la Volkswagen. Ne vous occupez pas des lasers, nous les chargerons dans le camion. Nous prendrons contact avec vous pour la phase deux. Maintenant, disparaissez.

Mike ouvrit la mallette, sourit en y découvrant d'épaisses liasses de dollars en petites coupures.

— Merci, dit-il.

Le chauffeur se contenta de hocher la tête. Graham tourna alors son regard vers la silhouette tapie au fond du véhicule derrière une vitre de séparation teintée. Vêtu d'un ample pardessus, un feutre noir rabattu sur les yeux, l'homme n'avait pas prononcé un mot.

— Merci, répéta Graham à l'adresse de l'inconnu.

Comme le mystérieux passager demeurait immobile et silencieux, le faux Brick s'éloigna en sifflotant. Le chauffeur se retourna, fit descendre la vitre de séparation et annonça d'un ton déférent :

— Je vais transborder les canons et conduire le camion à l'entrepôt, Monsieur.

— Faites, marmonna Smith. Je prends la voiture, je vous retrouverai à l'hôtel. Pas de bourdes. Graham, lui, n'en a commis aucune. C'est une bonne recrue.

— Et l'hélicoptère ?

— Détruisez-le, ordonna Smith. Avec l'uniforme et la combinaison.

Mike s'était éloigné d'un kilomètre lorsqu'il entendit le bruit de

l'explosion et vit dans son rétroviseur les flammes du bûcher funéraire de l'hélicoptère.

« Ce type, je ne sais pas qui c'est, mais il faut reconnaître qu'il est fortiche », murmura-t-il en caressant la mallette posée à côté de lui.

CHAPITRE II

Si Weesperplein n'est pas une des grandes places d'Amsterdam, comme Sophiaplein ou Rembrandtplein, elle a une importance commerciale indéniable. Ce vendredi soir, la circulation y était dense lorsque la camionnette blindée se fraya patiemment un passage avant de s'arrêter devant le numéro quatre.

Le chauffeur, casqué et en uniforme, descendit du véhicule, claqua la portière à fermeture automatique, gagna l'arrière et frappa de sa matraque sur la carrosserie. Deux hommes armés vinrent le rejoindre. Il se tourna alors pour regarder l'horloge située au-dessus de la lourde porte à deux battants du numéro quatre. Les aiguilles dorées finement ciselées indiquaient six heures moins quatre.

— Juste à l'heure, fit-il observer.

Tandis que le chauffeur s'approchait de la sonnette, ses collègues portaient sur le trottoir une lourde caisse munie de poignées. Un homme au crâne dégarni, aux yeux doux et aux gestes nerveux vint ouvrir la porte et adressa un signe de tête au chauffeur, qui lança aux deux autres gardes :

— Allons-y !

Lorsque le trio eut porté la caisse à l'intérieur, il retourna à la camionnette et en descendit une seconde, tout aussi lourde et scellée comme la première par des cachets de plomb.

Quand les gardes ressortirent, le chauve referma la porte derrière eux et vérifia qu'elle était bien verrouillée. Le chauffeur jeta un coup d'œil à la pendule, qui marquait six heures trois.

— On rentre, dit-il.

Une frise entourant l'horloge expliquait succinctement en caractères gothiques ce qui se passait derrière la façade imposante de l'immeuble majestueux situé au quatre Weesperplein : *Amsterdam Diamant Beurs*.

Une plaque de cuivre apposée au mur proposait à l'attention des étrangers cette traduction : *Bourse aux diamants d'Amsterdam*.

Sabrina Carver avait commis son premier larcin à l'âge de sept ans, dans sa ville natale de Fort Dodge, Iowa, siège du comté de Webster – comme Sabrina l'avait appris à l'école et aussitôt oublié. Son institutrice lui avait même expliqué que le fort avait d'abord reçu en 1850 le nom de Clarke, et qu'on l'avait débaptisé l'année suivante pour rendre hommage à un certain colonel Henry Dodge. Abandonné

en 1853, le poste militaire légua son nom à la petite colonie qui s'efforça de survivre sur une terre d'argile et de gypse.

La rivière Des Moines, qui arrose Fort Dodge, est restée pittoresque, même si ses berges ne retentissent plus des hurlements d'indiens pillards et des cris des colons défendant leurs biens. Elle occupe dans la vie de Sabrina Carver une place importante puisqu'elle fut le théâtre de ses débuts dans la carrière de voleuse.

Au cours d'une excursion en car sur les bords de la rivière, Sabrina chipa tranquillement la broche d'argent accrochée au tailleur de sa voisine, lancée dans une conversation animée avec la mère de la petite fille. Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard que la maman de Sabrina remarqua le bijou épinglé sur la robe de sa fille. Aussitôt pardonnée par l'exubérante propriétaire de la broche (« Elle ne se rend pas compte, la pauvre chérie »), Sabrina rendit son butin sans se faire prier et la dame expansive lui donna une pièce en échange. Il faut dire qu'avec ses yeux noirs, ses longs cheveux blond-roux et son petit visage innocent et sérieux, Sabrina ressemblait à une poupée. Au moment de quitter sa nouvelle amie, elle déroba de nouveau la broche et veilla cette fois à ce que sa mère ne s'en aperçût pas.

Sabrina revendit le bijou à un vaurien de son école pour deux dollars : somme dérisoire pour une broche d'argent piquée de trois diamants, que la petite fille, dans son inexpérience, avait pris pour du verre.

Elle ne devait jamais renouveler cette erreur.

À partir de ce jour, Sabrina commit régulièrement des vols qui mirent un peu de piment dans une vie de lycéenne sans problème mais monotone. À neuf ans, elle commença à traiter des affaires avec un receleur qu'elle impressionna par l'habileté avec laquelle elle déroba en trois mois les instruments de son dentiste de père. La gamine opéra chaque fois de façon différente, ce qui dérouta totalement la police.

En grandissant, Sabrina mit toutes ses connaissances, ses capacités physiques étonnantes et même sa beauté au service de son unique ambition : devenir une des plus grandes voleuses de tous les temps. Elle choisissait ses distractions en fonction de l'expérience qu'elle espérait en retirer et mesurait toute chose à l'aune d'une seule considération : progresser dans l'art de voler.

En conséquence, Sabrina montra une telle ardeur qu'elle quitta le lycée les bras chargés de prix et porteuse d'une recommandation du proviseur pour les meilleures universités : Vassar, ou Bryn Mawr, à tout le moins.

Le receleur de Sabrina gardait sur son propre compte en banque soixante-sept mille dollars appartenant à la jeune fille – somme que la voleuse doubla en cambriolant un hôtel de Des Moines. Après enquête, la police estima que l'opération n'avait pu être menée que par un

commando d'acrobates.

Le monte-en-l'air féminin remercia son ami receleur, récupéra son capital et l'utilisa pour établir à New York une affaire qui ouvrit par la suite des succursales à Paris, Monte-Carlo, Rome et Gstaad. Elle ne retourna jamais à Fort Dodge. Iowa, et ne fit pas la moindre tentative pour revoir ses parents.

Riche à vingt-cinq ans, d'une beauté presque indécente, Sabrina n'avait aucun mal à se procurer des partenaires amoureux, mais elle ne laissait jamais rien empiéter sur sa passion dominante, sur ce qui lui prodiguait le plaisir le plus vif : voler, voler des diamants.

Il y a probablement plus de diamants à Amsterdam que dans tout autre lieu au monde. Si cette pierre précieuse fut découverte en Inde, les Hollandais – enclins à témoigner un respect excessif à tout objet de valeur – la taillent et la polissent depuis le XVI^e siècle. Dans des ateliers comme celui d'Asscher, des artistes aux yeux d'aigle, d'une habileté extraordinaire, donnent aux fabuleux cristaux, une fois taillés, leurs facettes étincelantes.

C'est Joseph Asscher en personne qui tailla le diamant Cullinan de 2024 carats. Eût-il commis une maladresse que son atelier aurait connu la ruine et que les bijoux de la Couronne britannique auraient été privés de plusieurs de leurs plus beaux fleurons.

Asscher et d'autres ateliers s'occupent de la taille des pierres, mais c'est à la Bourse aux diamants d'Amsterdam que sont traitées les opérations commerciales. En fait, toutes sortes de valeurs transitent par cette Bourse, et c'est pourquoi le directeur de ses services de sécurité n'avait pas hésité à accéder à la requête d'un important client concernant non des pierres précieuses mais des lingots d'or.

— Je ne vous importunerais pas s'il ne s'agissait de rendre service à un ami dont je suis l'obligé, avait expliqué le client, Kees Van der Goes. Une cargaison d'or qui lui appartient doit arriver vendredi à Amsterdam et ne pourra être expédiée à Londres, sa destination finale, que le lundi. Auriez-vous l'amabilité de vous charger de ses caisses pendant le week-end ?

Van der Goes, diamantaire honorablement connu, était un client fort estimé de la Bourse, et le responsable de la sécurité, personnage d'une nervosité quasi malade, avait aussitôt donné son accord.

— Nous garderons nos coffres ouverts, avait-il assuré. Vous serait-il possible cependant de nous livrer les caisses avant six heures, de manière que nous n'ayons pas à modifier l'horaire du mécanisme de fermeture automatique ?

Le diamantaire avait promis de faire l'impossible et les gardes du véhicule blindé transportant les lingots l'avaient aidé à tenir sa promesse. Toutefois, ni Van der Goes ni le directeur n'avaient compté

avec l'agent du diamantaire, petit homme pédant et tatillon, qui arriva à la Bourse peu après les caisses et insista pour en vérifier le contenu.

Les lingots avaient été transportés devant la porte massive de la chambre forte, encore ouverte bien que la pendule électrique indiquât six heures sept. L'agent tatillon, qui venait de sceller à nouveau la première caisse, s'apprêtait à examiner l'autre quand le directeur des services de sécurité lui demanda d'un ton nerveux :

— Faut-il absolument que vous ouvriez aussi la seconde ? Elle est probablement identique à la première.

— Je n'en doute pas.

— Alors ?

— Alors je dois quand même m'en assurer, rétorqua l'agent. Vous ne voudriez pas que je fasse mon travail à moitié ?

— Moi, mon travail, c'est de fermer le coffre.

— Vous le fermerez, votre coffre... en temps utile.

Le directeur lança à l'agent un regard haineux que ce dernier ignora. Après avoir brisé les sceaux, l'agent souleva le couvercle de la deuxième caisse, pleine à ras bord, comme la précédente, de lingots d'or brillants. Cela ne lui suffit manifestement pas puisqu'il délogea plusieurs lingots afin d'examiner la rangée inférieure. Puis, enfin satisfait, il referma le couvercle et le scella de nouveau.

Lorsque les lingots furent à l'intérieur de la chambre forte, le directeur poussa la lourde porte, tourna les volants actionnant les serrures, composa la combinaison et brancha le mécanisme d'ouverture automatique : le coffre de la Bourse aux diamants d'Amsterdam resterait fermé jusqu'à lundi neuf heures. Rien ne permettrait de l'ouvrir de l'extérieur, il n'y avait naturellement rien à craindre...

Dans la chambre forte, l'air était lourd, le silence presque palpable, et le bruit avec lequel un côté d'une des caisses se détacha sous l'effet d'un violent coup de pied en parut assourdissant. Les jambes en avant, une silhouette sombre se coula dans l'obscurité totale du coffre. Malgré la chaleur, l'intrus frissonna car l'endroit le fit penser à un tombeau.

Un mince faisceau lumineux troua les ténèbres, éclaira la seconde caisse. À l'aide d'outils qu'elle tira de la cachette ménagée dans la première caisse par un système de double fond, la silhouette noire décloua un côté de la deuxième, y puisa d'autres outils, des lampes à piles, une bouteille d'oxygène, un masque de plongée, un poste de radio et des vivres.

Une lampe s'alluma, révélant une forme vêtue de noir des pieds à la tête. Sabrina ôta sa cagoule pour coller le masque sur son visage et respirer quelques bouffées d'oxygène. Puis elle mit en marche le poste

de radio et s'attaqua à une pile de toasts au saumon fumé qu'elle accompagna d'un excellent pouilly-fuissé.

Jusqu'à lundi matin, Sabrina Carver n'aurait pour tromper une longue attente d'autre occupation que le vol d'une petite fortune en diamants.

L'horloge électrique commandant le mécanisme d'ouverture du coffre passa de neuf heures moins deux à neuf heures moins une avec un déclic qui fit sursauter le directeur des services de sécurité. La routine de l'opération n'avait pas changé depuis qu'il était entré dans le personnel de la Bourse, douze ans plus tôt, mais il se comportait toujours comme si le mouvement de la grande aiguille annonçait une catastrophe.

Comme d'habitude, il avait à ses côtés le directeur adjoint de la Bourse. Deux gardes armés se tenaient à distance respectueuse et l'un d'eux surveillait discrètement le petit agent tatillon de Van der Goes.

Neuf heures.

Une ampoule blanche clignota sur un tableau situé près de la porte de la chambre forte. Sur un signe du directeur adjoint, l'un des gardes tendit le bras vers le tableau et abaissa une manette. Le responsable de la sécurité poussa un soupir, s'avança, fit tourner le cadran pour former la combinaison puis desserra les volants de fermeture. Les gardes s'approchèrent, l'arme relevée.

Avec un bruit métallique, les verrous coulissèrent à l'intérieur du coffre, la porte massive s'ouvrit silencieusement. Par-dessus son épaule, le directeur des services de sécurité adressa un sourire à son patron Gœs – le premier depuis le début du week-end. Les deux hommes eurent à peine le temps d'enregistrer les détails de l'incroyable tableau qui se présenta à eux : coffres ouverts, vides, certains renversés sur le sol, près d'un trio de bouteilles de vin également vides.

La silhouette noire à cagoule bondit vers eux.

Les gardes, stupéfaits, eurent pour seule réaction d'ouvrir la bouche toute grande et ce ne fut qu'après la disparition dans le couloir du boulet de canon jailli du coffre que l'un d'eux se retourna pour faire feu.

— Des patins à roulettes ! cria-t-il, médusé. Il a des patins à roulettes !

Dans le hall, les secrétaires et les hommes d'affaires matinaux se jetèrent sur le côté pour échapper à la forme noire qui roulait sur le sol de marbre avec de longs mouvements souples des jambes.

À l'approche du mur du fond, Sabrina effectua un virage spectaculaire qui la projeta dans un couloir. Les employés qui se trouvaient sur son passage s'aplatirent contre les murs ou se

réfugièrent dans les bureaux en poussant des cris d'effroi.

Sans cesser d'accélérer, la voleuse prit un autre couloir, qu'elle dévala en position de course, les bras battant l'air alternativement, le corps plongé en avant. Sur son dos, un sac noir formait une bosse.

Elle se faufila par une porte vitrée à demi ouverte, emprunta un troisième puis un quatrième couloir qui la ramenèrent sur le derrière de l'immeuble. Faisant preuve d'une habileté à couper le souffle, Sabrina fonçait à travers des groupes terrifiés, évitait les obstacles et prenait encore de la vitesse.

Elle se retrouva dans un cul-de-sac.

Le couloir se terminait non par un mur mais par une baie vitrée. Sabrina serra les dents, baissa un peu plus la tête, accéléra encore l'allure et se précipita vers la paroi de verre avec un cri d'exultation.

Elle bondit, pieds et poings en avant, fracassa la baie et jaillit à l'extérieur dans une pluie d'éclats de verre.

Agitant les bras comme un skieur au sortir du tremplin, elle passa par-dessus la tête d'un passant ahuri, atterrit sur la chaussée, et, sans même s'arrêter, descendit la rue légèrement en pente. Une ruelle se présenta sur sa droite, exactement comme prévu. Elle s'y engagea, slaloma entre des poubelles et parvint devant la sortie de secours d'un théâtre.

Derrière elle montait un concert de klaxons que dominaient par intermittence les cris des gardes et des policiers lancés à sa poursuite. Sabrina ôta ses patins, les glissa dans le sac à dos puis, avec une clef attachée à sa ceinture, elle ouvrit la porte du théâtre et pénétra dans l'édifice presque désert.

Les passants étonnés par l'animation régnant dans une rue ordinairement calme prirent pour une comédienne la jolie fille en tailleur qui sortait du théâtre, un grand sac en bandoulière, souriant aux gardes qui passaient en courant devant elle. Sabrina remonta jusqu'à Weesperplein, prit un tram qui la conduisit au Rijksmuseum, y admira les Rembrandt, puis rentra à pied au Grand Hôtel Krasnapolsky.

À la Bourse, le directeur adjoint et le responsable de la sécurité répondaient aux questions de la police.

— On peut estimer le vol à quatre cent mille dollars environ, déclara le directeur adjoint d'un ton lugubre. Dieu merci, c'est la période creuse. Nous aurions pu avoir davantage de diamants dans nos coffres.

— C'est déjà une assez grande catastrophe comme cela, gémit l'homme de la sécurité. Des patins à roulettes – je vous demande un peu !

— Et l'or de mon client ? s'inquiéta l'agent de Van der Goes.

— Rien ne doit sortir d'ici, intervint un policier au visage sévère et las. Ce sont les ordres.

— Mais les sceaux y sont toujours, argua l'employé tatillon. Personne n'y a touché depuis vendredi.

Les sceaux étaient effectivement en place. À l'exception des bouteilles vides qu'elle avait laissées sur le sol par pure malice, Sabrina avait tout rangé dans les caisses dont elle avait recloué soigneusement les côtés. Avec un peu de chance, nul ne s'en apercevrait.

— Alors il sortait d'où, le type en noir ? rétorqua le policier glacial. Et les bouteilles, elles sont tombées du ciel ?

Pour une fois, le représentant de Van der Goes ne trouva rien à répondre.

CHAPITRE III

New York donne parfois l'impression d'une ville de verre, creusée de ravins par ses grandes avenues. Des parois lisses et opaques se dressant vers le ciel reflétant un paysage singulier de gratte-ciel et de cathédrales modernes.

D'une façon générale, l'étage où l'on vit, où l'on travaille, grimpe avec la place que l'on occupe dans la hiérarchie sociale et, comme en cuisine, le gratin se trouve tout au-dessus.

Les habitants des cimes aiment à s'entourer d'objets précieux – leurs trophées, leur butin –, ne serait-ce qu'afin de rappeler la considération dont ils jouissent. Ils font appel à des artistes de talent qui, moyennant finance, disposent ces trophées de manière esthétique, puis ils invitent dans leur palais des gens moins riches et moins considérés, qui sont censés se pâmer d'admiration devant leur hôte et ses colifichets.

Cette pratique remplit deux fonctions fort utiles : elle enseigne aux invités que l'envie constitue une puissante motivation, elle fournit l'occasion de dépoussiérer les Pollock, les vases Ming et les masques mayas.

Cependant, elle présente un inconvénient puisqu'elle incite parfois certains individus méprisables à dérober les dépouilles accumulées par ces princes mongols. Et il faut protéger les trophées avec un tel luxe de précautions que les magnifiques palais se transforment en forteresses ou, pis encore, en prisons.

Par chance, la plupart des repaires des hommes vraiment fortunés sont quasi inaccessibles, et c'est pour les classes laborieuses un réconfort que de savoir ces magnats paisiblement endormis dans leur lit. Parfois, les nababs poussent la philanthropie jusqu'à confier leurs trésors à de grandes expositions publiques permettant à la multitude de les contempler et de saliver devant la plaque discrète qui ne laisse aucun doute sur l'identité du généreux prêteur.

Ces expositions sont protégées avec plus de soin encore, car s'il arrive que les riches n'apprécient pas vraiment les merveilles qu'ils possèdent, ils veillent toujours à pouvoir toucher l'assurance en cas de vol.

Lorsque l'Homme-Araignée noir est las de cambrioler les palais des millionnaires, il s'attaque aux expositions publiques avec la même facilité désinvolte.

Devant une des nombreuses tours de verre de la

Cinquième Avenue, dans Manhattan, un écriteau posé sur un chevalet annonçait : *Exposition de trésors T'ang*, trente-huitième étage. L'immeuble était presque totalement plongé dans l'obscurité, à l'exception du hall d'entrée, bien éclairé, où deux hommes armés, en uniforme de garde, assis près des ascenseurs, bavardaient en fumant une cigarette.

Habillé de vêtements noirs collant à sa peau noire, C.W. grimpait le long d'une paroi de verre aux nervures d'acier, en s'aidant de ses pieds nus, aussi préhensiles que ses mains gantées. A six mètres au-dessus de sa tête pendait une nacelle de laveur de vitres accrochée à un rail courant le long de l'édifice.

C.W. s'y hissa sans effort et bascula à l'intérieur. La nacelle se mit à monter lentement tandis que l'Homme-Araignée comptait les étages afin de savoir quand il parviendrait au trente-huitième. Sous lui, l'avenue s'étirait tel un ruban piqueté de points lumineux mobiles jusqu'à la masse menaçante de Central Park.

Bien que l'exposition fût fermée, la salle du trente-huitième étage n'était pas totalement plongée dans l'obscurité, car on y maintenait les chefs-d'œuvre de sculpture et d'orfèvreries chinoises sous un éclairage permanent. Selon le cas, certains étaient baignés de lumière, d'autres effleurés par le faisceau d'un spot qui mettait en relief la délicatesse d'un détail.

Par la fenêtre, C.W. repéra le clou de l'exposition : un splendide cheval ailé de la dynastie T'ang, une merveille qu'on aurait hésité à toucher mais que l'Homme-Araignée noir avait pour mission de voler. C.W. remarqua aussi que la salle était soumise à un éclairage d'une autre nature : celui de faisceaux lumineux de lasers qui se croisaient en l'air, comme des projecteurs, assurant aux objets d'art exposés une protection plus sûre que n'importe quel gardiennage.

Il suffisait qu'un intrus coupe de son corps un de ces faisceaux pour qu'un signal d'alarme retentisse, non seulement dans la salle et le couloir, mais aussi chez le chef de la sécurité de l'immeuble, au commissariat central de Manhattan et dans deux autres postes de police. Sous sa grâce, son élégance, le cheval ailé semblait cacher une force énorme, prête à jaillir.

L'idée insensée vint à C.W. qu'il n'aurait qu'à siffler pour que l'animal fabuleux bondisse hors de sa prison et retombe dans ses bras. Il essaya mais, pour tout résultat, la vitre lui renvoya son haleine chaude au visage.

Avec un soupir, C.W. se pencha pour prendre dans la nacelle une ventouse de caoutchouc qu'il colla contre le verre. Puis il décrocha de sa ceinture un diamant de vitrier avec lequel il traça un cercle autour de la ventouse. Après avoir repassé plusieurs fois la pointe de l'outil

dans le sillon, il le remit en place et tapota la vitre autour du cercle.

Un grand rond de verre se détacha du panneau et C.W., qui tenait le manche de la ventouse, le posa avec précaution au fond de la nacelle. Il se coula ensuite par l'ouverture qu'il venait de ménager, enjamba un faisceau lumineux et se redressa. Immobile, il attendit un moment que ses yeux s'habituent à la demi-obscurité et que son esprit enregistre la configuration des lieux. Puis il respira profondément, régulièrement et banda ses muscles pour se préparer à la course brève – dix secondes tout au plus – qui le conduirait au cheval et le ramènerait à la nacelle.

Car l'Homme-Araignée noir savait qu'il n'avait pas la moindre chance de dérober l'objet d'art sans déclencher l'alarme. Seule une armée d'experts en électronique eût été capable d'accomplir un tel exploit et C.W. opérait toujours seul, avec pour uniques partenaires sa puissance féline, son sang-froid imperturbable, sa férocité naturelle et son mépris total du danger.

Il possédait en outre une autre qualité assez rare dans sa partie : sa pondération, son refus d'un emploi systématique de la violence. Violence contre les obstacles, les portes, les serrures – oui, mais presque jamais contre les gens. C.W. respectait la personne humaine presque autant que les chefs-d'œuvre qu'il volait.

Après une dernière inspiration, il se propulsa vers le centre de la salle.

Quand ses camarades d'école avaient demandé à Clarence Wilkins Whitlock par quel nom il voulait qu'on l'appelle, le jeune Noir avait répondu : « Par aucun » et avait dû défendre sa décision à coups de poing. Dès son enfance, passée dans un des quartiers les plus déshérités de Tallahassee, en Floride, il avait affirmé son droit à être connu simplement comme C.W.

C.W. avait vécu du mauvais côté de la voie ferrée^[1] avant même qu'on eût posé les rails. Pourtant, dès qu'il en avait l'occasion, il retournait dans cette région du nord de la Floride où il avait passé une enfance misérable, à Tallahassee, perchée tout là-haut, enchâssée dans un paysage magnifique de collines, de lacs et de rivières. Il allait s'étendre près d'un ruisseau murmurant, prenait le soleil sur les hauteurs paisibles, escaladait les magnolias géants et les majestueux chênes moussus.

Pour C.W, Tallahassee n'était cependant pas un havre de paix, et ce retour aux sources le ramenait à une île de misère et d'amertume, C'était dans ce terreau que son racisme avait puisé sa nourriture – car C.W. acceptait qu'on l'accusât de racisme anti-Blancs. L'endroit où il avait pris conscience de sa négritude exerçait sur lui une sorte de magnétisme. À vrai dire, le voleur noir ne haïssait pas les Blancs, mais il en avait peur, et il voyait dans la peur une émotion bien plus forte

que la haine.

Plus tard, quand il commença à affirmer sa personnalité, C.W. découvrit que sa terreur des Blancs s'était transformée en méfiance, et il en vint finalement à les considérer comme une composante nécessaire de son univers. Car sans eux, qui serait le nègre du nègre ? Les youpins ? Les polacks ? Les mex ? Les ritals ?

Avant même de songer à ce qu'il ferait plus tard, le jeune Whitlock sombra dans la délinquance juvénile qui lui ouvrait une voie toute tracée vers une carrière à la Sabrina Carver. C.W. possédait en effet les qualités requises : outre sa souplesse et son sang-froid, il était capable d'escalader, de jour ou de nuit, n'importe quel édifice. Les vauriens de son quartier qui se risquèrent à le surnommer « le Singe » apprirent rapidement que C.W. n'appréciait pas les surnoms – encore que, plus tard, il ne fut pas mécontent de celui d'Homme-Araignée noir dont la pègre américaine le baptisa.

Au fil des années, le jeune C.W. gravit – littéralement – les échelons du métier de voleur. Bientôt son talent ne se contenta plus des cambriolages classiques inscrits au répertoire de ses fréquentations et il se tourna vers des exploits plus exigeants.

Il eut un seul ami et complice occasionnel, Pawnee Michaels, un Indien ayant du sang noir, avec lequel il combattit au Viêt-Nam et fit ses premiers pas dans le monde du crime. En fait, la collaboration de Pawnee n'apportait rien à C.W. Maladroit et peu doué, l'Indien tint cependant à faire lui aussi ses preuves de monte-en-l'air, et Whitlock le vit tomber de l'immeuble de la City Bank, à Trenton. Depuis, C.W. travaillait seul. Comme Sabrina Carver, il s'était installé à New York, où les gratte-ciel et les tours lui lançaient un défi à sa mesure. Et comme la jolie voleuse, il avait commencé à traiter des affaires avec Lorenz Van Beck...

Quand C.W. plongea les mains vers le cheval T'ang protégé par un écheveau de faisceaux lumineux, une sonnerie déchira le silence de l'immeuble tel un éclair zébrant le ciel. Le chef de la sécurité sursauta dans son lit, arrêta la sonnerie d'alarme en pressant un bouton d'un appareil posé sur sa table de nuit et décrocha le téléphone.

Les gardes postés dans le hall mirent aussitôt à exécution la consigne en cas d'alerte : l'un se précipita vers l'ascenseur, l'autre courut fermer les portes d'entrée, puis revint appeler les trois autres ascenseurs inutilisés afin de les bloquer au rez-de-chaussée. Le garde resté en bas regarda l'indicateur d'étage grimper jusqu'au trente-huitième. Le téléphone sonna, l'homme en uniforme décrocha et écouta avant de répondre :

— C'est fait. C'est fait... Entendu.

Puis il raccrocha, courut vers les trois autres cabines dont les

portes venaient de s'ouvrir et baissa l'un après l'autre les interrupteurs marqués « arrêt ». « Ça y est, se dit-il en souriant. Ce salaud est pris au piège, il ne peut plus quitter l'immeuble. »

Après avoir enfilé un pantalon à la hâte, le chef de la sécurité descendit en quelques secondes l'escalier qui séparait son appartement de la salle d'exposition. Il jeta un coup d'œil vers le bas : personne dans l'escalier, le voleur était encore au trente-huitième étage.

Le gardien et son chef pénétrèrent simultanément dans la salle par des portes différentes et faillirent s'entre-tuer mais en professionnels aux réactions rapides, ils retinrent au dernier moment le doigt posé sur la détente de leur arme.

— Merde, murmura le chef en découvrant le socle vide du cheval ailé.

— Regardez ! fit le garde en montrant le trou dans la vitre.

Ils se précipitèrent vers la fenêtre, passèrent la tête au-dehors, regardèrent vers le bas, où le voleur devait se trouver : pas de voleur. Les projecteurs de sécurité, allumés par le système d'alarme, éclairaient *a giorno* la façade sur laquelle une mouche n'aurait pas passée inaperçue.

Les deux hommes durent suivre le même raisonnement puisqu'ils levèrent la tête avec ensemble et ouvrirent aussitôt le feu sur la nacelle couissant sur son rail à quelques mètres du sommet de la tour.

— Le toit ! cria le chef de la sécurité. J'envoie Tommy là-haut. J'espère que l'hélico de la police a déjà décollé.

Il se pencha et tira de nouveau, sans savoir si ses balles pouvaient traverser la nacelle.

Aplati contre la paroi métallique, C.W. sentit la petite cabine s'arrêter en haut de son rail. Il avait compté les coups de feu et bien qu'il sût que ses poursuivants avaient encore au moins six balles en réserve, il ne pouvait retarder plus longtemps le moment de sauter.

Le Noir bondit, ses doigts se refermèrent sur le parapet de granit rugueux couronnant l'édifice. À travers la mince protection de ses gants, il sentit de minuscules pointes piquer sa chair. Ses pieds adhéraient à la surface lisse comme des bernicles sur un rocher. Une balle ricocha sur le granit à deux centimètres de sa main gauche.

Après avoir empli ses poumons, C.W. banda ses muscles dans un dernier effort et, avec un grognement, opéra un rétablissement qui le hissa sur le toit. Aussitôt, il courut vers la trappe du système de climatisation, déchira le paquet qu'il y avait dissimulé une semaine plus tôt. Il fallait faire vite car les gardiens ne tarderaient pas à accéder au toit à leur tour.

Avec des gestes rapides et précis, il assembla la structure métallique qui lui permettrait de s'envoler vers la liberté. En attachant les courroies sur ses épaules, il se permit un bref sourire : quelques

secondes de plus, un peu de chance, et c'était gagné.

Car C.W. Whitlock était passé maître dans la technique du deltaplane.

Comme il montait sur le couvercle du conduit d'aération qui lui servirait de tremplin, la porte donnant sur le toit s'ouvrit, le gardien tira une rafale. Trop tard... l'Homme-Araignée noir s'était élancé dans le vide.

Pour sa première expérience de deltaplane *urbain*, il aurait préféré une performance moins périlleuse qu'un plongeon du haut d'un gratte-ciel mais il n'avait pas le choix. Plutôt que d'utiliser les courants chauds montant des rues de la ville, C.W. opta pour une technique peu orthodoxe : descendre pour prendre de la vitesse puis se laisser glisser jusqu'à Central Park où il ne risquait pas de se poser au milieu de la circulation.

Les étages défilaient, le vent sifflait à ses oreilles ; le béton, le verre et le faux marbre de la tour se mêlaient en un ruban grisâtre. C.W. essaya de freiner la descente, mais il allait trop vite. La masse du gratte-ciel voisin se rapprochait à toute allure.

Le voleur tira sur les courroies, l'aile delta effectua un brusque tournant qui faillit lui démonter une épaule. Les pointillés lumineux parallèles qui dessinaient les contours d'un autre gratte-ciel pivotèrent soudain à angle droit ; C.W. eut l'impression folle que New York venait de basculer. La façade de la tour qu'il essayait d'éviter se retrouva sous ses pieds, piste d'atterrissage trompeuse sur laquelle, un court instant, il fut tenté de se poser.

C.W. vira de nouveau et le monde reprit sa place. Constatant qu'il avait gardé assez d'altitude pour prendre un courant ascendant, il décida d'en chercher un. Par chance, ce fut le courant qui le trouva. Presque aussitôt, il commença à s'élever, d'abord imperceptiblement puis plus rapidement.

Après l'avoir soulevé d'une quinzaine de mètres, le courant capricieux poussa l'aile volante vers la dernière tour du pâté de maisons, que C.W. contourna. Les arbres de Central Park apparurent de l'autre côté de la 59^e Rue.

Passant devant une fenêtre du quatorzième étage, le Noir adressa un petit salut joyeux à un couple en train de faire l'amour. Stupéfiés par cet homme-oiseau qui les regardait, les deux amants se désunirent et tombèrent du lit. C.W. eut le temps d'admirer les formes de la fille, qu'il trouva à son goût.

Porté par le courant chaud, l'Homme-Araignée survola la 59^e Rue, plongea vers Central Park et rasa les arbres avant d'atterrir dans un secteur isolé. Il retrouva ensuite le chauffeur d'une camionnette avec lequel il dissimula sous le faux plancher du véhicule l'aile delta et le cheval T'ang. Puis il rentra chez lui sans s'attarder au croisement de la

Cinquième Avenue et de la 59^e Rue, où la police lui parut nerveuse.

En descendant de l'autocar de Rambouillet, Lorenz Van Beck traversa la place en direction d'un autre café que celui auquel il avait accordé sa clientèle à sa dernière visite. Il portait une chemisette à grands carreaux sous une veste ample, des jeans et des lunettes noires.

La cloche sonna comme pour l'accueillir lorsqu'il pénétra dans l'église. En s'installant dans le confessionnal, il entendit un froissement de papier de l'autre côté de la grille.

— Alors ? demanda Smith.

— Pardonnez-moi, mon Père...

— Oui, ça va, ça va.

— Excusez-moi, j'avais cru comprendre, la dernière fois...

— Aujourd'hui, je suis pressé. Votre rapport...

Van Beck réfléchissait à la façon de profiter de la situation.

— Bon, commença-t-il avec lenteur. Je... euh... je suppose que vous êtes satisfait de Mike Graham ?

— Tout à fait. Informez-le que je désire continuer à bénéficier de ses services pour la suite du programme. Inutile de lui donner des détails – d'ailleurs vous en seriez bien incapable. Dites-lui simplement qu'il sera très bien payé.

— Il a déjà touché beaucoup d'argent, fit remarquer le Bavarois.

— Je sais, répliqua Smith avec sécheresse. Je ne regarde pas à la dépense, j'achète toujours ce qu'il y a de meilleur.

— Je lui transmettrai votre proposition.

Comme l'Allemand n'ajoutait rien, Smith s'impatienta :

— Eh bien ? Les deux autres ?

— J'ai deux personnes en vue, mais ce sont des solitaires. J'ignore si elles accepteront de travailler pour vous. Comme vous adoptez pour chaque affaire un nom et un déguisement différents, elles n'ont, comme moi-même, aucune idée de votre identité et de vos activités.

— Excellent.

— Pour autant que je sache, vous pourriez être mon meilleur ami.

— Ce n'est pas le cas. Écoutez, Van Beck, si ce préambule n'a pour but que de m'arracher une augmentation, abrégez-le. Fixez vous-même votre prix, je l'accepte.

— Dans ce cas..., jubila l'Allemand. Je vous recommande une voleuse de diamants, Sabrina Carver, et un monte-en-l'air, C.W. Whitlock. Ils feront parfaitement l'affaire.

— Prenez contact avec eux. S'ils acceptent mes propositions, dites-leur qu'ils recevront prochainement des instructions, de l'argent et des billets d'avion.

— Pour quelle destination ?

— Paris.

— Simplement une escale, sans doute ?

— Qui sait ? fit Smith d'un ton amusé. Cette fois, je sors le premier.

— D'accord.

Smith descendit d'un pas tranquille l'allée latérale de l'église. Il était plus grand que la dernière fois, avait une mise plus soignée, une démarche mieux assurée. Sur le porche, malgré les têtes blondes invitant à la caresse, il garda ses mains manucurées croisées sur sa soutane.

Resté dans le confessionnal, Lorenz Van Beck tentait d'assembler les éléments du puzzle que Smith lui avait parcimonieusement fournis : des rivets, l'altitude, Paris... Cette fois, les pièces s'emboîtèrent pour former une silhouette très célèbre.

CHAPITRE IV

Il y a sans doute, dans tout le monde civilisé, moins d'une douzaine de night-clubs ou de discothèques où le gratin des célébrités accepte de se commettre. Le « Studio 54 » ou « Chez Régine », à New York ; « Chez Annabel » ou « le Tramps », à Londres, n'en font pas partie, à la différence du « Gattopardo » de Rome.

Si l'aube est en général l'heure à laquelle les « locomotives » se montrent dans cette boîte, Sabrina Carver, qui venait de la quitter, ne l'avait pas choisie intentionnellement. Après une nuit scintillante, elle attendait devant la porte qu'on lui amenât sa voiture et s'était écartée des amis qui l'accompagnaient, deux magnifiques rejetons de grandes familles romaines. Ces beaux jeunes gens discutaient discrètement pour savoir qui ramènerait Sabrina. La négociation n'intéressait pas la jeune femme qui accepterait volontiers l'un ou l'autre – et se passerait aisément d'eux le cas échéant.

Giulio et Roberto étaient parvenus à un accord temporaire concernant les faveurs de Sabrina lorsque l'employé du parking arriva avec l'Alfa Romeo de la voleuse. Petit homme grassouillet et exubérant, à la moustache cirée, il portait une casquette à galon trop grande pour lui. Il sauta du véhicule, tint la portière ouverte pour la jeune femme et se courba pour recevoir un généreux pourboire. Cela lui permit également de plonger les yeux dans le généreux décolleté de la robe sans paraître effronté.

Quand Sabrina fut installée derrière le volant, l'employé se pencha vers elle et murmura sur un ton de confidence :

— Quelqu'un a laissé ceci pour vous, Signorina Carver.

Il lui remit une petite boîte fermée par un ravissant ruban blanc.

— Qui ? demanda Sabrina.

L'employé eut un haussement d'épaules démonstratif accompagné d'une moue.

— Merci, dit la voleuse en accordant un nouveau pourboire.

Cette fois encore, le petit homme gras s'inclina obséquieusement, mais sans oser risquer un second coup d'œil au décolleté. Tandis que Sabrina dénouait les rubans de la boîte, Giulio et Roberto rompaient leur accord et décidaient de jouer à pile ou face.

Les doigts agiles de la signorina Carver dégagèrent la boîte du papier-cadeau et l'ouvrirent.

— Bella, bellissima, murmura l'italien.

Il n'avait pas tort. Tombant en cascade sur les épaules nues, les

cheveux de Sabrina encadraient un visage qui avait plusieurs fois figuré sur la couverture de divers magazines féminins. La mine sainte nitouche avait disparu sans pour autant faire place à une expression artificielle ou calculée. Le front était haut, les yeux écartés, le nez et la bouche avaient d'exquises proportions, le menton se creusait d'une fossette mutine.

Comment une telle merveille de beauté grecque avait-elle pu s'épanouir dans l'Iowa, austère producteur de céréales ? Fort Dodge se l'était toujours demandé. Sabrina aussi, et elle avait résolu le problème en quittant sa ville natale. Son visage, son corps, sa façon de parler avaient à présent quelque chose de cosmopolite. De son enfance, Sabrina n'avait gardé que son nom et son amour pour les pierres éternelles.

À l'intérieur de la boîte, sur un lit de coton, elle trouva cinq billets de mille dollars et un ticket de première classe pour Paris – sans explication. Examinant le ticket plus attentivement, elle découvrit dans le coin supérieur gauche les initiales L. V. B.

Sabrina mit le moteur en marche, desserra le frein à main. Roberto emprunta à l'employé une pièce qu'il lança en l'air, mais, avant même qu'elle retombât, Giulio sauta à l'avant du petit bolide rugissant, à côté de la jeune femme.

— *Ciao* ! cria-t-il à Roberto.

Puis il attacha sa ceinture, car Sabrina avait la réputation de conduire avec une certaine désinvolture.

Tout comme la Cinquième venue, le haut de Madison Avenue, à New York, abrite une série de petites boutiques discrètes où l'on peut satisfaire des goûts dispendieux et souvent excentriques. On y trouve également des galeries d'art moderne exploitant la passion de certains pour des objets que personne d'autre ne possède – et ne voudrait posséder. *Art primitif* où un Noir élégant, à la moustache fine tel un trait de crayon, s'apprêtait à entrer, en offrait un exemple typique.

Comme son nom l'indiquait, cette galerie s'occupait d'art primitif. Autrement dit, elle achetait, par l'entremise d'intermédiaires, tout un bric-à-brac d'objets artisanaux que des villages africains fabriquaient à la demande pour l'équivalent d'un demi-bol de gruau, et les revendait six cents dollars pièce dans Madison Avenue.

Assise derrière un bureau d'acier et de verre, la réceptionniste souriait devant un arrière-plan de masques, de sagaies et de symboles de fertilité.

— Bonjour, Mr. Whitlock, minauda-t-elle.

— Bonjour à vous, Mary-Lou, répondit C.W. Hé, ça rime !

« Quel morceau, cette fille », songeait-il. Dommage qu'il fût... eh bien, oui, noir. Tandis que Mary-Lou cherchait vainement une rime en

C.W., il lui demanda :

— Rien pour moi, beauté ?

— Si, justement, répondit-elle d'un air taquin.

C.W. se résigna à la patience. Les minettes blanches idiotes étaient encore plus pénibles que celles, peu nombreuses, qui avaient deux sous d'intelligence.

— Un message, peut-être ? conjectura-t-il.

— Voyez au fond.

Le monte-en-l'air se dirigea vers la porte menant à la salle d'exposition privée de la galerie, où se trouvaient des symboles phalliques par trop réalistes. Moyennant finance, les propriétaires de l'endroit acceptaient de servir de boîte aux lettres à C.W., qui satisfaisait ainsi son besoin de diviser sa vie en compartiments séparés et étanches. Il partageait avec Sabrina Carver ce goût du secret.

Sur une splendide table de réfectoire en chêne, il remarqua un paquet plat. Glissant un doigt sous la ficelle qui l'entourait, il la cassa d'un coup sec, aussi facilement qu'il l'eût fait d'un fil, défit le papier et découvrit avec plaisir une roue de Brie, son fromage préféré.

Avec une dague de Pathan qu'il décrocha du mur, il s'en coupa un morceau, y mordit à belles dents. La pâte avait une consistance crémeuse parfaite. Après avoir englouti le reste du morceau, C.W. planta son couteau au centre de la roue, qu'il coupa en deux, puis divisa en quarts l'une des moitiés. Intrigué, il piqua la lame dans l'autre moitié, sentit une résistance et sourit. À l'aide de la dague, il extirpa du fromage un petit paquet enveloppé de papier de riz. Il l'ouvrit, découvrit à l'intérieur cinq mille dollars et un billet d'avion pour Paris – sans explication. C.W. examina le billet – on lui avait retenu une place pour le surlendemain – et finit par découvrir dans le coin supérieur gauche les initiales L. V. B.

— La classe, murmura-t-il, admiratif. La grande classe.

Puis il sortit de la galerie en fredonnant : « J'aime Paris au mois de mai ».

La bureaucratie engendre les circulaires, lesquelles sont faites pour circuler, comme leur nom l'indique. Afin de faciliter leur distribution, les bureaucrates dressent des listes de services et de départements auxquels elles doivent être envoyées. Afin de gagner de la place et du temps, ils les désignent simplement par des sigles. Ainsi naquit la pratique du sigle, instrument indispensable de la bureaucratie.

Aux Nations unies, où la bureaucratie est reine, les sigles prolifèrent comme des hamsters. Peu sont importants. L'un d'eux, inscrit sur une porte au fond d'un couloir peu fréquenté du bâtiment de l'O.N.U., ne retient guère l'attention : U.N.A.C.O., United Nations Anti-Crime Organisation. Directeur : Malcolm G. Philpott ; assistante :

Sonya Kolchinsky, précise la plaque. Sous des dehors modestes, cette organisation joue un rôle très important.

Sonya Kolchinsky prit le plateau d'argent ouvragé et traversa la pièce en direction du bureau de Philpott, toujours parfaitement en ordre, à l'image de son propriétaire. Sonya n'eut donc aucun mal à y poser son plateau, portant une petite machine à espresso, deux tasses en porcelaine de Chine, un sucrier en argent, un petit pot de lait et un carafon de cristal contenant du cognac. Elle servit le café, le sucra et, sans consulter son patron, y versa une petite rasade de Rémy Martin. Puis elle ajouta un nuage de lait et tendit la tasse à Philpott qui la prit sans lever les yeux du dossier qu'il étudiait. Il porta le breuvage à ses lèvres, en but une gorgée.

— Excellent, approuva-t-il d'un ton machinal.

— Je sais.

Levant la tête, il eut un sourire un peu emprunté.

— Excusez-moi, dit-il. J'étais à des kilomètres.

— Vous êtes pardonné, fit l'assistante, moqueuse.

D'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, elle avait des lignes sculpturales, un visage rond au nez un rien épaté, des cheveux châains coupés court dont la frange lui balayait le front. Née en Tchécoslovaquie quarante ans plus tôt, naturalisée américaine, Sonya parlait de nombreuses langues, avait une licence de physique et un Q. I. un tantinet supérieur à celui de son patron. Ses yeux gris clair pétillaient de malice en observant Malcolm Gregory Philpott.

Après s'être assise dans un fauteuil situé à droite du bureau, elle demanda :

— Je peux voir la liste ?

— Certainement, répondit Philpott, qui appuya sur le bouton de son interphone.

— Monsieur le Directeur ? fit une voix dans l'appareil.

— Apportez-moi la liste.

— Tout de suite.

Dans la pièce voisine, un jeune boutonneux à lunettes vêtu d'un costume sombre prit une chemise et sortit en longeant une carte géante du monde devant laquelle courait une sorte de comptoir incliné, croisement entre un pupitre d'employé de bureau du XIX^e siècle et une console électrique moderne. Devant, trois techniciens de nationalités différentes étaient assis sur des chaises pivotantes, la tête coiffée d'un casque à écouteurs, un micro minuscule à quelques millimètres des lèvres. À l'écoute du monde, ils murmuraient de temps à autre un salut dans une des trente langues qu'ils parlaient à eux trois et prenaient des notes sur des feuilles de carton fixées au comptoir. À chaque appel, une lampe s'allumait sur la carte pour en indiquer

l'origine.

Sur le bureau de Philpott, un écran montrait l'image de cette même carte et un signal sonore accompagnait l'apparition d'un nouveau point lumineux. Le jeune boutonneux entra dans la pièce, tendit la chemise à Sonya qui lui dit :

— Merci, Basil.

L'assistante ouvrit la chemise et étudia la liste, soigneusement tapée, des points chauds de la matinée. Points chauds du crime, puisque c'était de cela que s'occupait l'U.N.A.C.O. et son personnel. Tout comme Mister Smith, Philpott était fasciné par le crime, et plus particulièrement par Mister Smith lui-même, sur lequel il avait un net avantage : car si Malcolm Philpott en savait long sur Smith, ses pseudonymes et ses obsessions, Smith ne soupçonnait même pas l'existence de l'U.N.A.C.O. et de son directeur.

Philpott enseignait dans une université de la Nouvelle-Angleterre et y dirigeait un service de recherche subventionné par des entreprises privées et par la C.I.A., lorsqu'il avait proposé la création d'un groupe secret s'occupant d'affaires criminelles. Séduit par l'idée, le gouvernement américain avait même accepté la condition *sine qua non* imposée par le professeur : que l'organisation nouvelle soit placée sous l'égide de l'O.N.U., où ses services seraient mis à la disposition de tous les États membres et où elle échapperait aux pressions américaines.

Pas une seconde l'universitaire n'avait imaginé que le gouvernement Nixon non seulement approuverait le projet avec enthousiasme, mais encore accorderait les crédits nécessaires pour la mise en place de l'organisation. Philpott avait reçu carte blanche pour engager des collaborateurs, recruter des agents, et il n'avait jamais eu à regretter le choix qu'il avait fait pour le poste d'assistant du directeur.

Sonya Kolchinsky et son patron étaient convaincus que le crime, organisé à l'échelle internationale, constituait une menace de chaos et de subversion aussi dangereuse que celle des États de l'Est les plus belliqueux. Tous deux consacraient leur vie (et la risquaient parfois) à combattre le crime, ce qui leur valait l'admiration et le respect d'une grande majorité d'États membres de l'O.N.U., y compris certains pays du bloc socialiste.

Car l'U.N.A.C.O. s'attaquait au crime en tout lieu dès lors qu'il menaçait la stabilité mondiale et que l'organisation ne risquait pas de devenir un simple pion manipulé par l'une des grandes puissances. Philpott avait prévu dès le départ que le gouvernement Nixon essaierait de noyauter l'U.N.A.C.O. en y plaçant ses hommes, et il avait fait échec à cette tentative. À présent qu'un président plus souple et plus clairvoyant occupait la Maison-Blanche, l'organisation jouissait de la confiance et du soutien du gouvernement américain, ainsi que de

la collaboration totale de la C.I.A., d'Interpol et du F.B.I.

En fait, les relations personnelles de Philpott avec le nouveau président des États-Unis avaient ouvert à l'U.N.A.C.O. des portes qui, jusque-là, lui étaient restées fermées malgré le crédit dont elle bénéficiait déjà. L'organisation s'était taillé une place de premier rang, que son directeur entendait lui conserver. Cette place s'expliquait par les succès étonnants qu'elle avait remportés, en grande partie grâce à la stratégie utilisée par Philpott : faire appel à des criminels d'envergure internationale pour lutter contre le crime à l'échelle internationale.

Philpott classait les criminels en deux catégories principales : ceux qui opéraient pour leur propre compte, et les autres, terroristes de tout poil dont les activités étaient téléguidées par divers gouvernements. Il en existait cependant une troisième, beaucoup plus restreinte, dans laquelle se rangeaient des individus anormaux, dépourvus de tout respect pour la vie, et voyant dans le crime la grande force capable de balayer le monde et d'instaurer l'anarchie.

Philpott prenait pour cible les deux dernières catégories. S'il lui arrivait de faire appel aux gouvernements dans la guerre permanente qu'il menait contre le terrorisme international, il se réservait les monstres, les Napoléon du crime, et ne sollicitait d'aide qu'en cas d'absolue nécessité. Le directeur de l'U.N.A.C.O. avait remporté de nombreuses batailles en utilisant comme troupes des criminels à la hauteur de ceux qu'il cherchait à éliminer.

Aussi avait-il recruté, depuis longtemps déjà, Sabrina Carver et C.W. Whitlock, maîtres en la matière, pour l'aider à venir à bout de Mister Smith.

Après avoir pris connaissance du bilan de la matinée, Sonya fit observer :

— Cela bouge de nouveau dans le secteur du diamant, dirait-on. D'après les rapports, des pierres non taillées représentant une valeur de deux millions de dollars sont sorties en fraude du Cap, avant-hier.

— Qui suit l'affaire ? demanda Philpott.

— Nous.

— Bon. Code Bleu. Passez-la à Interpol, Amsterdam.

L'assistante écrivit une note dans la marge en face de l'information codée.

— La police tchèque a identifié le poison utilisé pour assassiner Branski, poursuivit-elle.

— Avec votre aide, je présume, dit Philpott en souriant. Code Jaune. Demandez à nos labos une confirmation rapide.

L'assistante griffonna quelques mots.

— L'or ? suggéra-t-elle.

Le directeur ayant hoché la tête, elle continua :

— Cargaison importante expédiée par les Irréguliers de Bombay.

— Code Vert, soupira Philpott.

— Vous êtes sûr ?

— Certain.

— J'ai gardé le meilleur pour la fin : Rome nous signale que Smith a bougé.

— Formidable ! s'exclama Philpott en assenant une vigoureuse claque au plateau de son bureau. Sabrina l'a enfin ferré !

— Avec notre aide et celle de Van Beck, nuança Sonya.

— Nous ne sommes pas intervenus dans le fric-frac de la Bourse aux diamants d'Amsterdam, fit valoir le directeur. Nous ne pouvons nous permettre ce genre d'écarts, les Hollandais ne nous le pardonneraient pas, et Interpol non plus.

— Prions cependant pour qu'on ne remonte pas jusqu'à Sabrina.

— Ce n'est guère probable, elle a mené l'affaire de main de maître.

— Vous voulez lui parler ? demanda l'assistante en se levant.

— Pas encore. J'aimerais d'abord avoir des nouvelles de C.W. Il a appelé ?

Sonya allait répondre « non » lorsqu'un bip signala l'apparition d'un nouveau point lumineux sur la carte.

— Ah ! New York, dit Philpott. Je crois deviner qui c'est.

Le directeur demanda qu'on lui passe la communication et quand C.W. lui eut succinctement présenté un bref rapport, il déclara :

— Parfait. Après-demain, vous dites ? Cela ne nous laisse guère de temps, mais nous y serons, nous aussi.

Après avoir raccroché, Philpott regarda son assistante d'un air pensif.

— Je me demande ce que Smith prépare, et où exactement...

— À Paris, sans doute, dit Sonya. Pourquoi les y ferait-il venir si l'opération devait avoir lieu ailleurs ?

— Ouui, convint l'ancien professeur. D'autant que Van Beck avance une hypothèse qui paraît insensée, mais sait-on jamais...

— Quelle hypothèse ?

Bien que Philpott n'eût pas de secrets pour son assistante, qui avait accès à la plupart des informations de l'U.N.A.C.O., il répondit :

— Si cela ne vous fait rien, je préfère ne pas vous en parler pour le moment. C'est une idée si délirante que je veux d'abord l'examiner.

— Je vous en prie, dit Sonya. Reste la question des lasers, sur laquelle nous ne savons rien.

Philpott acquiesça d'un signe de tête et se caressa l'aile gauche du nez, un tic qu'il avait lorsqu'il réfléchissait. Âgé d'une dizaine d'années de plus que sa collaboratrice, il avait gardé un visage séduisant malgré les rides, une chevelure épaisse quoique grisonnante. De la mâchoire

forte aux pommettes saillantes, la peau demeurerait tendue. Mince, en excellente forme, il s'habillait avec une élégance surprenante chez un ancien universitaire. Sonya Kolchinsky était amoureuse de lui et il le savait.

— Les lasers... Oui... Qui les a volés ? Pour quoi, pour qui ?

Après un silence que Sonya ne troubla pas, Philpott reprit :

— Pour Smith, je suppose, et sans doute pour l'affaire qu'il prépare en ce moment. Quant à celui qui les a dérobés, c'est probablement un expert en armes dont le nom figure vraisemblablement dans la liste que nous avons établie : anciens militaires ou ex-agents de la C.I.A., officiers gardant rancune à l'armée... Le tout est de trouver le bon. Dommage que Van Beck n'ait pas fourni aussi à Smith un expert en armes : nous aurions eu trois atouts dans notre manche.

Mike Graham sortit d'une *Bierkeller* de Munich et traversa d'un pas tranquille le parvis de la magnifique cathédrale. Où qu'on se trouvât dans le centre, on était à proximité de l'Hôtel des Quatre-saisons, l'un des plus grands d'Europe, qui comptait présentement Graham parmi ses clients.

Après le parvis, il prit un raccourci qui le mena au marché aux fruits et légumes. Entre deux éventaires, une vieille était assise à côté d'un brasero sur lequel grillaient des châtaignes.

Graham portait des jeans, un blouson de cuir qui avait connu des jours meilleurs, une écharpe blanche nouée autour du cou, et un insigne de l'American Légion épinglé au-dessus de la poche gauche du blouson.

— *Guten Morgen*, dit-il à la vieille, dont les yeux vifs examinèrent l'écharpe, l'insigne et le visage de l'inconnu.

— Bonjour, répondit-elle en anglais avec un accent prononcé. Vous voulez des marrons chauds ?

— *Ja, bitte.*

La vieille prit un sachet en papier qu'elle remplit de marrons.

— Attention, ils sont très chauds. Ne vous brûlez pas les doigts.

Graham saisit une châtaigne avec précaution, la décortiqua et la fourra dans sa bouche.

— *Auf wiedersehen*, marmonna-t-il en mâchant.

— Au revoir, dit la vieille.

Graham remonta la rue, s'installa à la terrasse d'un café et commanda un schnaps. Il vida le sachet sur la table, fit tomber le petit paquet qui se trouvait au fond et l'ouvrit. Il contenait cinq mille dollars et un billet d'avion pour Paris (réservation pour le surlendemain) – pas d'explication. Dans le coin supérieur gauche du billet, sous un schéma très simplifié du canon à laser, on avait écrit ce message laconique : « Je veux maintenant que vous les utilisiez. » Sans

signature. Mike vida son schnaps et fit signe au garçon de lui en apporter un autre.

Giulio était cloué sur le siège de l'Alfa Romeo, qui fonçait vers le sud, à plus de cent cinquante kilomètres de Rome. Lorsque Sabrina ralentit, il déboucla sa ceinture et passa le bras autour des épaules de la jeune femme. Mal lui en prit car Sabrina écrasa de nouveau l'accélérateur, ce qui projeta l'italien en arrière. Résigné à mourir jeune, Giulio espérait seulement que sa mère et ses nombreuses sœurs pleureraient à son enterrement.

À l'approche d'un virage, Sabrina ralentit et effectua le tournant sur deux roues – du moins Giulio en eut-il l'impression. Ils avaient depuis longtemps quitté l'autostrade et roulaient sur une route étroite et sinueuse. Un autre virage se présenta, Sabrina opéra un double débrayage pour passer la vitesse inférieure et laissa l'arrière de la voiture partir en dérapage, puis remit la gomme au sortir du tournant. Le moteur protesta mais obéit aux injonctions de la conductrice.

Le beau visage du jeune héritier romain devint livide, ses yeux vitreux. Apercevant devant lui un pont étroit à la courbe accentuée, il récita une prière – la dernière, il en était sûr.

Sabrina quitta la route des yeux pour adresser à son passager un sourire et écrasa l'accélérateur. Agrippé au tableau de bord, Giulio ferma les yeux, poussa un cri de frayeur. La petite voiture s'élança sur le pont en rugissant, s'éleva de quelques mètres puis retomba sur la route juste à temps pour amorcer un nouveau virage. Sabrina, ravie, éclata de rire.

Un bip électronique insistant se fit entendre par-dessus le gémissement des pneus et le bruit du moteur. La conductrice leva le pied, ralentit jusqu'à un modeste trente à l'heure, passa une main sous le tableau de bord et y décrocha un micro.

— *Pronto* dit-elle dans l'instrument.

— *La pasta* est-elle *al dente* ? demanda la voix de Sonya.

— Pas encore. Ne quittez pas...

La voleuse de diamants arrêta l'Alfa Romeo sur le bas-côté de la route, ouvrit la boîte à gants et appuya sur un bouton du brouilleur qui y était installé. Renversé sur son siège, Giulio remerciait tous les saints dont il se rappelait les noms.

— Message brouillé par 8-2-Baker, annonça Sabrina. Vous me recevez ?

— Parfaitement bien, ma chère, répondit Philpott. Êtes-vous seule ?

— Bonjour, Mr. Philpott, quelle joie de vous entendre ! Non, je ne suis pas seule, mais mon compagnon ne comprend pas l'anglais. D'ailleurs, en ce moment, il serait bien incapable de comprendre sa

propre langue.

Le directeur de l'U.N.A.C.O. informa son agent que C.W. serait aussi de la fête.

— Merveilleux ! s'exclama Sabrina. Embrassez-le de ma part et dites-lui que je serai là pour l'empêcher de faire des bêtises.

— Nous aussi nous serons là, dit Philpott. Sonya et moi arriverons vendredi.

— Bien, M'sieur. Alors à bientôt, M'sieur. *Ciao*.

— Sabrina, un instant ! Je n'ai pas terminé. Les diamants, il va falloir les rendre. Je ne peux vous permettre de commettre de tels délits lorsque vous êtes au service de mon organisation. J'espère que vous comprendrez mon point de vue.

— Comment ? cria Sabrina. Allô, New York ? Allô ? Vous êtes toujours en ligne, Mr. Philpott ? J'ai une panne de récepteur, semble-t-il. Bon, de toute façon, vous n'aviez plus rien d'important à me dire, n'est-ce pas ? Alors au revoir !

Après avoir coupé la communication, elle se tourna vers son passager cataleptique.

— Tu n'es pas de cet avis, Giulio ?

Pour toute réponse, l'Italien poussa un gémissement.

Philpott soupira en relevant un interrupteur de la console placée sur son bureau.

— Cette fille ! Elle...

— Elle vous empêche de vieillir, acheva Sonya.

— Vous suffisez à cette tâche, murmura le directeur.

Comme Basil pénétrait à nouveau dans le bureau, Philpott enchaîna brusquement sur un autre ton :

— Appelez le secrétaire général, Mrs. Kolchinsky. Voyez s'il peut nous obtenir la collaboration du gouvernement français.

— Bien, Monsieur, dit Sonya, les yeux baissés sur son bloc.

— Et réservez-nous deux places pour le vol New York-Paris de vendredi matin.

— Tout de suite.

Quand Basil eut quitté la pièce après avoir placé un dossier sur le bureau, Philpott reprit d'une voix de conspirateur :

— Réserve-nous aussi notre chambre habituelle au Ritz.

— Bien sûr, murmura Sonya avant de franchir la porte.

Dans le couloir, elle croisa Basil qui lui adressa un clin d'œil.

CHAPITRE V

De la vapeur s'élevait des eaux aux lents remous de la baignoire-bassin. Porté par les courants chauds, Smith agitait la main dans un tourbillon de bulles qui troublaient les ondulations de la surface. S'allongeant de tout le corps sur l'eau bouillonnante, le baigneur remua paresseusement les pieds. Il entendit un claquement de sandales sur les dalles, renifla un relent de « Calèche » ou de « Cabochard ». Quel que fût le nom du parfum, il enveloppait un corps qu'il connaissait bien.

Une main aux doigts effilés lui tendit un verre de Venise plein d'un liquide ambré. Smith hocha la tête, le verre s'approcha de ses lèvres, s'inclina, le liquide pétillant coula dans sa gorge. Il bredouilla, et la main serrée autour du verre aux admirables proportions disparut. Assise sur ses talons, Leah regardait Smith avec une expression affectueuse et amusée.

— Je pensais à une chose, dit Smith.

— Cela ne m'étonne pas de toi, plaisanta la fille qui parlait anglais avec l'accent de sa Vienne natale.

— Je suis riche, je possède ce magnifique château, d'autres résidences, plusieurs yachts, un ranch, une île, une collection de bijoux, de livres rares et d'autographes... sans parler de toi et de mes autres... petites amies... J'ai tout ce qu'un homme peut rêver d'avoir. Si demain j'ai envie de la Grande Muraille de Chine, je peux me l'offrir.

— Oui, tu le peux, mon chéri.

Leah était une beauté blonde de type germanique, pas trop épanouie cependant, et très voluptueuse. Elle avait des yeux bleu-vert, un visage et un corps tout en rondeurs et en courbes, en vallées et en promontoires délicieusement rebondis. Elle était la propriété de Smith.

— Alors pourquoi suis-je affligé de ce mal ? Pourquoi le crime est-il pour moi une sorte de drogue ? Je me complais dans la vulgarité du criminel.

Leah haussa des sourcils bien dessinés.

— Vulgaires, le vol du Goya du Prado ? La substitution de Troy dans le Prix de l'Arc de Triomphe, si bien menée que même son propriétaire ne s'aperçut de rien ? La bague de Liz Taylor « pêchée » dans sa salle de bains à l'aide d'une ligne et d'un hameçon ?

Les lèvres de Smith esquissèrent un sourire.

— Mmm, ronronna-t-il. Tu as raison. On disait aussi les

Boemfontein Krugerrands inaccessibles, n'est-ce pas ? Il y eut également l'exposition Toutankhamon de Londres, qui repartit d'Angleterre avec des trésors en toc, et la balle de ping-pong explosive du président Mao.

— Et les œufs Fabergé ! gloussa Leah.

— Ah oui ! Fondus ! Pour faire un excellent chocolat, je dois dire.

Leah se leva, fit glisser son peignoir de ses épaules et se tint nue devant Smith, les seins dressés, les jambes écartées. Le regard du baigneur parcourut le corps offert, s'insinua dans la fourche des cuisses. Sur un signe de tête de son maître, Leah descendit dans la baignoire encastrée.

— Non, il n'y a rien là de vulgaire, mon chou, haleta-t-elle. Tu es un esprit éminemment inventif. Sans le crime, la vie serait mortelle pour toi. Tu t'ennuierais... et tu serais ennuyeux.

Smith entoura d'un bras la taille de Leah, qui flotta vers lui. Elle gémit lorsque leurs corps s'unirent avec l'aisance que confère l'habitude.

Le château se trouvait au centre d'une propriété de plusieurs centaines d'hectares située au sud d'Orléans. Son parc, soigneusement entretenu, atteignait presque à la perfection géométrique. Les écuries abritaient des pur-sang que Smith montait rarement. Il y avait des secteurs du jardin qu'il n'avait jamais visités, des pièces du château dans lesquelles il n'était jamais entré. Smith possédait trop de choses.

Cette année, ses affaires lui rapporteraient une trentaine de millions de dollars dont il n'avait nul besoin. L'argent est source de puissance, mais Smith n'appréciait son pouvoir que dans la mesure où il lui permettait de préparer un autre grand coup, puis un autre et un autre encore. Il avait changé si souvent d'apparence et de mode de vie qu'il avait oublié à quoi il ressemblait vraiment dans sa jeunesse.

Ceux qui se mettaient en travers de sa route – personnes ou gouvernements – devaient être écartés. Smith n'avait de considération ni pour les êtres ni pour les nations. Où était-il né ? Au Paraguay ou à Samoa ? Peut-être en Islande. Dans quelle langue avait-il balbutié ses premiers mots ? Peu importait. À présent, toutes les langues et tous les pays lui appartenaient, il n'avait qu'à choisir. Citoyen du monde, il possédait cent noms, cent visages.

Un hélicoptère se posa sur les pelouses du château, un homme en descendit et gravit les marches du perron. Jeune, grand et musclé, il avait une vilaine cicatrice qui défigurait un visage par ailleurs agréable. Il s'appelait Claude Légère et appartenait lui aussi à Smith.

Smith et Leah étaient encore enlacés dans l'eau quand Claude frappa à la porte de la salle de bains.

— Entrez, dit Smith.

Le jeune homme se figea en découvrant le couple.

— Excusez-moi, je vous croyais seul, bredouilla-t-il.

— Je ne suis jamais seul, vous devriez le savoir, fit Smith en se retirant de Leah. Tout va bien ?

— Aucun ennui. D'ailleurs, nous avons éliminé toute possibilité d'incident.

— Exact, approuva Smith.

Il caressait Leah sous la surface de l'eau, ce qui n'en rendait son geste que plus obscène aux yeux de Claude.

— Je... je vais à l'aéroport chercher les nouvelles recrues ? demanda le jeune homme.

— Oui, mais je vous rappelle que vous ne devez pas les amener ici directement. Suivez le plan que nous avons établi.

— Naturellement, assura Claude. Ne vous inquiétez pas, Mr. Smith. Toutes les précautions seront prises pour protéger votre incognito. Lorsque vos « invités » arriveront, ils n'auront pas la moindre idée de l'endroit où ils se trouvent, du nombre de kilomètres parcourus ni du temps écoulé depuis le départ.

— Bien, soupira Smith. J'aime que tout se déroule comme prévu.

— Il n'y aura pas d'impondérable, promit Claude.

Smith se tourna dans l'eau, étendit les jambes. Leah flotta jusqu'au bord de la baignoire et s'y assit.

— Voulez-vous vous joindre à nous ? proposa Smith à son employé.

Claude, qui respirait bruyamment, détourna son regard du corps de la fille.

— Une autre fois, quand j'aurai moins de travail, murmura-t-il. Merci...

— Je vous en prie, répondit Smith distraitement.

Lorsque les nuages s'écartèrent, Sonya aperçut par le hublot du Concorde le disque au style futuriste de Roissy-Charles-de-Gaulle. Une hôtesse s'approcha pour lui remettre un message.

— Envoyé par radio de l'Élysée, murmura-t-elle. Vous devez être une personnalité importante.

— Très importante, déclara Sonya.

— C'est de moi qu'elle parle, grogna Philpott, vautre dans son fauteuil.

— Voudriez-vous relever le dossier de votre siège, Mr. V.I.P.^[2] ? sollicita l'hôtesse. Nous atterrissons à Roissy dans quelques minutes.

— Quelle coïncidence ! C'est là que je descends, grommela le directeur de l'U.N.A.C.O.

L'hôtesse s'éloigna en souriant.

— Giscard vous accorde la collaboration demandée. Vos requêtes

passeront en priorité.

Philpott remis son siège en position normale, croisa les bras derrière la tête et eut un sourire satisfait. Après une courte descente, le Concorde au long nez pointu braqué vers le sol caressa la piste de ses roues. Philpott, qui avait horreur des salles réservées aux V.I.P., entraîna son assistante vers l'un des sept bâtiments satellites du Terminal N° 1, avec la foule des cadres supérieurs et des vedettes « pop » qui constituent chaque jour la plus grosse part des passagers du « vaisseau-amiral » d'Air France.

Un escalier mécanique s'enfonçant dans des tubes de verre les conduisit au premier des trois cercles concentriques formant le disque de l'aéroport : une mezzanine par laquelle entraient ou sortaient tous les passagers. Le directeur de l'U.N.A.C.O. n'y repéra aucun visage connu.

Après la douane, un second escalier les mena à la salle des bagages, où ils récupérèrent leurs valises, puis ils attendirent dans le couloir menant au parking et à la station de taxis. Ce qui intéressait Philpott, c'était moins Sabrina Carver et C.W., qui arriveraient à leur tour dans peu de temps, qu'un probable troisième passager. Car si Mr. Smith avait fait venir les deux voleurs, il avait vraisemblablement convoqué aussi l'expert en armes qui lui avait procuré les canons à laser.

Malcolm Philpott était impatient de voir ce troisième larron dont dépendait peut-être l'élimination de Smith ou la défaite de l'U.N.A.C.O.

Quelques dizaines de minutes après le Concorde, un Boeing 747 de la Pan-Am amenait C.W. à Roissy. Installé à une table d'un restaurant du deuxième niveau, Philpott le repéra et détourna aussitôt les yeux.

Une demi-heure plus tard, l'avion de Munich se posa avec un léger retard dû à un incident technique. Appuyé contre un des piliers de la salle des bagages, Michael Graham attendait que sa valise, tournant sur le « manège », passât devant lui. Au moment où il récupérait son bien, une voix susurra dans les haut-parleurs :

— Mr. Michael Graham, en provenance de Munich, est prié de se présenter au bureau des bagages perdus, niveau 1.

Graham se mit au bout d'une queue de voyageurs et déclina son identité lorsque vint son tour.

— C'est à vous, je crois ? lui demanda l'employée en posant devant lui un petit poste de radio.

Mike réfléchit rapidement. Rien n'arrivait jamais par hasard dans le monde dangereux où il évoluait.

— Oui, c'est le mien. Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans l'avion, où vous l'aviez oublié. L'hôtesse se souvenait de votre nom.

- Remerciez-la pour moi.
- C'est déjà fait.

Sabrina Carver se trouvait sur l'escalator conduisant au niveau 2 quand une hôtesse la rattrapa.

— Signorina, vous avez laissé tomber ce poste en descendant de l'avion de Rome.

— Décidément, je serai toujours aussi distraite. Merci infiniment.

Las d'attendre un « contact » qui ne venait pas, C.W. se rendit au bureau d'information du niveau « Arrivées » et demanda s'il n'y avait pas de message pour lui.

— Pas de message, Monsieur, mais on a laissé ceci pour vous, répondit l'employé en lui tendant un poste à transistors.

Le Noir réagit rapidement.

— Bien sûr, je l'avais oublié. Merci.

Des signaux sonores se répétèrent toutes les deux secondes dans les trois postes jusqu'à ce que les nouveaux venus aient l'idée d'abaisser le bouton du récepteur.

— Ah ! fit la voix de Claude. À présent, vous devez tous me recevoir. A vous.

— Cinq sur cinq, répondit Graham.

— M'ouais, grogna C.W.

— Rogers, comme on dit, plaisanta Sabrina.

— Bon, écoutez-moi attentivement. Vous prendrez les escaliers mécaniques et les tapis roulants jusqu'à ce que vous receviez de nouvelles instructions. Le passager de Rome partira du niveau 1, celui de New York du niveau 2, celui de Munich du niveau 3. Lorsque vous serez arrivés au bout, vous repartirez en sens inverse. Compris ?

« Alors, nous sommes trois », songeait C.W. tandis que Sabrina se demandait qui pouvait être le passager en provenance de Munich. Pendant ce temps, Philpott, qui s'était séparé de Sonya par mesure de précaution, jouait à l'homme fatigué, assis sur une valise au rez-de-chaussée du hall des arrivées. De temps à autre, il consultait sa montre, poussait un soupir théâtral et mordait, l'air morose, dans une tablette de chocolat, tout en suivant discrètement l'étrange périple de Sabrina dans les tubes de verre. Il se leva soudain en découvrant qu'elle tenait une radio plaquée contre son oreille.

« Bon sang, jura-t-il intérieurement. Personne ne viendra les chercher, on leur donnera des instructions à distance. Ils sont malins, ces salauds ! »

La ruse de Smith présentait cependant un avantage puisqu'elle permettait à Philpott de suivre des yeux ses deux agents et qu'il lui

suffisait de repérer un troisième passager ayant l'oreille collée à un transistor pour identifier le voleur des lasers. Le directeur de l'U.N.A.C.O. scruta les boyaux transparents. Là ? Non, juste un type qui se gratte la joue...

— Attention, voici un message de votre employeur, annonça la voix de Claude. Écoutez bien.

Claude, qui se trouvait dans une cabine téléphonique de l'aéroport, appuya sur le bouton d'un petit magnétophone posé à côté de son émetteur-récepteur miniature. Philpott vit C.W. sortir un briquet de sa poche et le glisser dans la main tenant la radio. « Bien joué, mon gars », murmura-t-il.

— Bienvenue à Paris, dit une voix froide, dépourvue d'émotion.

« Familiale ? » se demanda l'Homme-Araignée noir. Non, il ne l'avait jamais entendue.

— Appelez-moi Mister Smith, poursuivit la voix. Je vais maintenant vous exposer ma proposition, qui est à prendre ou à laisser. Si vous la refusez, vous trouverez au guichet des réservations du rez-de-chaussée un billet de retour pour l'endroit d'où vous venez. Je dois vous avertir qu'en cas de réponse négative de votre part, vous ne travaillerez plus jamais pour moi ni pour aucune des organisations que je contrôle. Et vous découvrirez rapidement qu'elles sont nombreuses. Si toutefois vous êtes décidés à courir ce risque, dites simplement « non ».

C.W. demeura impassible, mais une sonnette d'alarme retentit dans la tête de Sabrina, qui avait déjà entendu parler de Mr. Smith. Mike Graham se contenta de sourire : ni le nom ni la menace ne lui paraissant sérieux.

Philpott continuait à passer les escalators au crible, mais Graham lui était caché par un colosse africain en boubou qui prenait plaisir à monter et descendre. Graham se méfia d'abord du géant noir qui semblait le suivre, puis le rangea dans la catégorie des maniaques de l'escalier mécanique.

— Si vous acceptez mes conditions, reprit Smith, il vous sera interdit de communiquer avec qui que ce soit dès l'instant où vous aurez exprimé votre accord. En outre, j'attendrai de vous une obéissance aveugle à mes ordres ou à ceux de mes représentants. Tout manquement à la discipline sera sévèrement sanctionné. Enfin, celui qui se rendra coupable de trahison sera puni de mort.

C.W. haussa les sourcils, Sabrina pinça les lèvres.

— Au cours de l'opération que je projette, il n'y aura pas d'effusion de sang si tout se déroule comme prévu. Néanmoins, je pourrais être amené, au besoin, à vous donner l'ordre de tuer. C'est peu probable, mais cela peut arriver et j'en fais une des conditions de votre accord.

Cette fois, ce fut Mike Graham qui eut l'air surpris, bien qu'il fût le

seul tueur accompli du trio.

— En rétribution de vos services, vous recevrez un million de dollars – chacun –, quelle que soit l'issue de l'opération. Vous avez dix secondes pour réfléchir.

C.W. et Sabrina n'avaient pas le choix : ils devaient accepter. Quant à Graham, la somme offerte était trop tentante pour qu'il balançât une seconde.

Claude arrêta le magnétophone et dit dans l'émetteur :

— Mr. Smith vous écoute.

L'attente ne dura qu'une seconde.

— C'est oui, répondit C.W. d'une voix traînante.

— D'accord, déclara Sabrina.

— Pourquoi pas ? fit Graham.

Satisfait, Claude leur communiqua de nouvelles instructions. Voyant ses deux agents descendre vers le rez-de-chaussée, Philpott devina que la conférence radiodiffusée avait pris fin et abandonna tout espoir de repérer le troisième homme. Il fit un signe à Sonya, qui se rua vers lui avec des cris de femme outragée : où était-il passé ? Pourquoi l'avait-il quittée ?

Philpott répliquant sur le même ton furieux, Sonya tourna les talons avec un air de dignité offensée et lui lança par-dessus son épaule une insulte mettant en cause sa virilité. Elle entra alors en collision avec un jeune Noir élégant qui s'apprêtait à allumer une cigarette avec un briquet en or. L'homme perdit l'équilibre, laissa tomber le briquet. Il se baissa pour le ramasser, Sonya l'imita, mit la main sur l'objet une seconde avant lui et le lui tendit avec un sourire d'excuse.

Puis elle revint auprès de Philpott, l'air contrit, et se jeta dans ses bras.

— Tu as pu faire l'échange ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Bien sûr, répondit-elle, la main serrée sur le briquet de C.W.

Philpott souleva sa valise, prit son assistante par les épaules et la dirigea vers une sortie. Soudain, il s'arrêta net, poussa Sonya dans un coin et se plaça de manière à tourner le dos à la plupart des passagers.

— Un type se dirige vers la sortie, murmura-t-il d'un ton précipité. Grand, nu-tête, cheveux châtons, blouson de cuir, jeans foncés. Tu le vois ?

— Celui qui balance un poste de radio sur son épaule ?

— Un poste ? Je ne l'avais pas remarqué. Alors c'est lui !

— Lui qui ? Le voleur des canons à laser ?

— Oui. Je le connais – du moins, je l'ai rencontré deux fois et j'ai entendu parler de lui. Je ne comprends pas pourquoi son nom ne figure pas sur notre liste : Michael Graham, ancien agent de la C.I.A. Il cadre exactement avec ce que nous cherchons.

— Ancien agent ?

— Oui. Il y a trois ans, il a eu une dépression nerveuse dont j'ignore la cause. Quoi qu'il en soit, il a quitté la « maison » où, depuis, on le considère comme un renégat. C'est un être violent et instable, qui peut devenir extrêmement dangereux.

— Il est bon ? demanda Sonya, en s'efforçant de ne pas regarder trop ouvertement la silhouette qui s'éloignait.

— De première classe. Remarquable spécialiste des armes et systèmes d'armes, il connaît les lasers comme sa poche. Je me demande..., murmura Philpott, le front plissé.

— Quoi donc ?

— Si son nom manque à notre dossier, c'est parce qu'on l'a délibérément omis pour nous éloigner de la piste. Graham aurait obligatoirement dû figurer parmi les experts en lasers. Cela ne peut signifier qu'une chose : Smith a infiltré la C.I.A.

— Très embêtant, commenta Sonya.

— Eh oui ! Il y a autre chose concernant Graham dont je ne parviens pas à me souvenir pour l'instant. Quelque chose d'important... Bon, tant pis, cela me reviendra plus tard. Dans l'immédiat, notre problème consiste à suivre le trio et à découvrir ce que Smith lui réserve.

Graham avait disparu mais, sous prétexte d'acheter des cigarettes, C.W. avait traîné dans le hall afin de faciliter sa prise en filature. Puis il avait accéléré l'allure et, connaissant Roissy, était arrivé à l'héliport un peu avant Sabrina. Il fut accueilli par Claude, qui se présenta à lui et l'assura qu'il rencontrerait Smith plus tard.

Lorsque la jeune femme arriva, tout essoufflée, C.W. lui serra la main en disant :

— Quel plaisir de travailler avec une femme aussi ravissante !

Puis ils montèrent dans l'hélicoptère avec Claude. Postés à distance prudente, Philpott et Sonya échangèrent un regard consterné.

— C'est foutu, pesta le directeur. Smith nous a encore roulés. On dirait qu'il voit le dessous de nos cartes et qu'il rit sous cape chaque fois qu'il nous possède.

— Comment les suivre ?

— Il n'y a pas moyen. C'est ma faute, j'aurais dû prévoir cette éventualité.

— Et la priorité accordée par le gouvernement français ? suggéra l'assistante.

— L'appareil va décoller, il est trop tard pour le faire prendre en chasse. Non, nous ne pouvons plus compter que sur C.W. et Sabrina. À eux de jouer maintenant. Ils prendront contact avec nous s'ils le peuvent. J'espère que ce salaud ne leur rendra pas la tâche trop difficile, dit Philpott en pointant le doigt vers la piste.

Tournant la tête dans la direction indiquée, Sonya découvrit Graham qui, après s'être perdu, se hâtait vers l'hélicoptère. La porte s'ouvrit pour le laisser monter, le moteur se mit à vrombir, les rotors géants à tourner.

Sabrina et C.W étaient abandonnés à eux-mêmes...

L'ancien agent de la C.I.A. dénombra dans le gros hélico six personnes, toutes inconnues de lui. Le type en blouse blanche, stéthoscope en sautoir, était manifestement médecin. Comme quatre des passagers étaient allongés sur des civières, le seul qui restait debout avec le docteur devait être le responsable. Mike lui adressa un signe de tête et se présenta :

— Mike Graham.

Claude lui serra la main.

Sabrina qui, de sa couchette, avait examiné le nouveau venu à la dérobée, tourna vivement la tête vers la carlingue. Ce visage, pensait-elle, et maintenant ce nom ! Elle le connaissait, elle savait qui il était – ou du moins ce qu'il avait été, car, depuis leur dernière rencontre, il avait, selon les rumeurs, dévalé la pente.

— Je vous présenterai aux autres plus tard, dit Claude au dernier arrivé.

Graham passa en revue ceux avec qui il allait travailler : un Noir apparemment sûr de lui, une femme, une sorte de petit taureau sans cou, un Asiatique. Le médecin avait l'air... d'un médecin ; l'homme à la cicatrice était français. Lorsque Claude l'invita à s'allonger sur une civière, Mike s'exécuta sans discuter. Il ferma les yeux, comme les autres l'avaient fait, mais un sifflement sourd les lui fit rouvrir : penché au-dessus du petit taureau, le docteur lui appliquait sur le museau un masque à anesthésie.

Si Smith tenait à prendre des précautions, Graham n'y voyait pas d'inconvénient, et il ne protesta pas lorsque le médecin s'approcha pour l'endormir. En fait, il accueillit le masque avec soulagement, car l'homme de l'art avait mauvaise haleine.

Le directeur de l'U.N.A.C.O. et son assistante écoutaient en silence l'enregistrement que C.W. avait réalisé avec son briquet – un appareil ultra-perfectionné mis au point par l'organisation. Philpott l'avait inséré dans le lecteur de cassettes stéréophonique de la limousine mise à sa disposition par le gouvernement français.

... Si vous acceptez mes conditions, il vous sera interdit de communiquer avec qui que ce soit dès l'instant où vous aurez exprimé votre accord... ; celui qui se rendra coupable de trahison sera puni de mort... l'ordre de tuer... un million de dollars chacun.

Sonya émit un sifflement, Philpott fit la grimace.

— Heureusement que je peux compter sur la loyauté de C.W. et de Sabrina, car c'est une satanée tentation. Leur entraînement devrait leur éviter de tomber dans le panneau... En tout cas, je l'espère.

Le radiotéléphone de la voiture sonna, la collaboratrice de Philpott décrocha.

— L'entraînement ! s'écria son patron. J'y suis maintenant ! Je me souviens !

Sonya griffonna rapidement sur son bloc. Quand elle eut terminé, elle raccrocha, détacha la feuille du dessus du bloc et la tendit à Philpott.

— C'est bien lui, dit-elle. Rayé des effectifs le 14 janvier 1977 après une grave dépression nerveuse. Conduite bizarre depuis cette date. Et voici sans doute ce que vous ne parveniez pas à vous rappeler, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en montrant la feuille.

— Je viens juste de m'en souvenir, répondit Philpott.

Il se renversa sur le dossier de la luxueuse voiture aux vitres teintées et qui ralentissait à l'approche du Ritz.

— Comme c'était le meilleur spécialiste de la C.I.A. en matière d'armements, il lui arrivait parfois de jouer le rôle d'instructeur dans les stages de formation réservés au personnel de l'agence et à quelques invités de l'extérieur. La chance – ou la malchance – a voulu que Sabrina participât à l'un de ces stages.

— Un professeur ne se rappelle pas forcément tous ses étudiants, avança Sonya.

Philpott ouvrit les yeux.

— Chérie, si tu étais un homme, tu oublierais Sabrina Carver ?

— Je vois ce que tu veux dire.

— Si Mike Graham se souvient d'elle, ce qui est probable, il la dénoncera à Smith.

— Et alors ?

— Smith la tuera. Il les a prévenus : *Celui qui se rendra coupable de trahison sera puni de mort.*

CHAPITRE VI

Claude se tenait près du docteur penché au-dessus du corps inerte de Sabrina. Le médecin découvrit une pupille dilatée en relevant l'une des paupières de la jeune femme.

— Elle va bien ? s'inquiéta le balafre.

— Naturellement !

Et l'homme en blanc, ombrageux, se lança dans une explication médicale embrouillée.

— Oui, oui, je vous crois, déclara Claude en levant les mains devant lui. Mais comme Mr. Smith a recommandé de...

— Je connais parfaitement ses recommandations, répliqua le docteur. Je vous rappelle que ces personnes ont été confiées à mes soins. Il ne leur arrivera rien tant que des importuns ignorants ne se mêleront pas de ce qui ne les regarde pas. Maintenant, si vous tenez à ce que j'informe Mr. Smith de vos ingérences...

— Non, non, pas du tout, c'est vous le patron, se hâta d'assurer Claude. Je voulais simplement savoir si tout allait bien.

— Cette jeune femme dort ! tonna le médecin. Pouls, tension, respiration, tout est normal. À présent, si vous voulez bien me laisser passer, je vais examiner mes autres patients.

Claude s'écarta, puis alla rejoindre le pilote. L'hélicoptère courait à la poursuite de son ombre qui fuyait le long d'une succession de champs vert émeraude, de pâtures, de petites fermes pimpantes. D'un regard morne, Claude considérait la beauté riche et chaude de ce jour d'automne. Parisien endurci, il avait déjà la nostalgie de la ville une heure après avoir quitté la capitale : la campagne et ses habitants ne suscitaient en lui que méfiance.

Au moment où le château apparut dans son champ de vision, le pilote exprima son irritation de sentir une présence à ses côtés.

— Tire-toi, Claude, grogna-t-il. Tu me rends nerveux.

Le balafre retourna auprès du médecin qui achevait l'examen de son dernier patient.

— Ils n'ont rien ? s'enquit-il.

Abandonnant les cinq passagers inconscients à moitié déshabillés, le médecin poussa un soupir.

— Apparemment, ils ne souffrent d'aucune maladie, ils ne se droguent pas et se sont tous lavés aujourd'hui, avec plus ou moins de soin. Et ils ne cachent aucune arme sur eux, puisque c'est cela que vous voulez savoir.

S'agenouillant sur une couchette inoccupée, Claude regarda par un hublot le château à présent tout proche. Sans avoir l'éclat de Blois ou de Chambord, la résidence de Smith ne ressemblait pas non plus à une forteresse, comme Angers avec ses dix-sept tours rondes. Il n'avait ni la munificence de l'hôtel Jacques-Cœur de Bourges, ni la grâce du château de Valençay. Isolé, vaste et confortable, Clérignault, le château de Smith, abritait sans doute à lui seul plus d'œuvres d'art que tous les autres réunis. À la beauté réelle du lieu, Smith avait ajouté le plaisir de pouvoir y vivre en sybarite.

Son toit, couronné par un aigle de bronze, surmontait une forêt de flèches, de tourelles, de girouettes dorées et de hautes cheminées. Trois tours disposées à chaque extrémité formaient un triangle divisant en deux parties égales les cours et les écuries. Les mansardes situées près des avant-toits cédaient la place à de majestueuses fenêtres perçant une façade couverte de lierre. Un escalier flanqué de statues s'élevait des pelouses à la grande porte à deux battants gardée par des cariatides nues soutenant une immense coquille crénelée.

Dehors, le parc étalait ses merveilles, de la surface miroitante de la pièce d'eau aux jardins à l'italienne, aux potagers entourés de buis. Au croisement des nombreuses allées se dressait un charme ou une fontaine, près de berceaux de verdure qui avaient jadis abrité des amours clandestines. Smith leur préférait sa baignoire encastrée dans le sol ou le gigantesque lit rond de sa chambre tapissée de miroirs.

— Voulez-vous les réveiller, s'il vous plaît, demanda respectueusement Claude au médecin qui prépara aussitôt une seringue hypodermique.

Dix minutes plus tard, l'hélicoptère descendait vers le parc splendide et se posait avec grâce sur la pelouse, devant le château. Quand les rotors se furent arrêtés, Leah grimpa dans l'appareil où les cinq nouvelles recrues de son patron venaient de reprendre conscience.

— Bienvenue au château de Clérignault, déclara l'Autrichienne. Je m'appelle Leah Fischer, je suis l'assistante personnelle de Mr. Smith. J'espère que vous avez fait bon voyage et que vous ne vous ressentez pas de l'anesthésique que nous vous avons administré. Avez-vous des questions ?

— Oui, dit Graham. (Il passa un doigt sur la vitre d'un hublot et y laissa une trace de graisse transparente.) Pourquoi a-t-on pris mes empreintes pendant mon sommeil ?

— Nous avons pris cette précaution pour chacun de vous, afin d'établir votre identité avec certitude.

Nous dormirons plus tranquilles si nous nous savons, entre amis. Mike se détendit et sourit à Sabrina, qui lui rendit son sourire en s'efforçant de dissimuler la tension et l'anxiété qui montaient en elle.

L'ex-agent de la C.I.A. n'avait, jusqu'ici, donné aucun signe qu'il l'avait reconnue. Attendait-il l'occasion d'une dénonciation spectaculaire ? Voulait-il en parler personnellement à Smith dans l'espoir d'une récompense ? Se pouvait-il qu'il ne se souvînt pas d'elle alors qu'elle l'avait reconnu presque aussitôt ? Sabrina ne se berçait pas d'illusions : un homme comme lui ne pouvait avoir oublié une fille comme elle.

Pourtant, le sourire de Graham paraissait naturel, sans arrière-pensée : c'était celui d'un homme face à une jolie fille qu'il ne connaissait pas.

— Suivez-moi, dit Claude.

C.W. sauta le premier et se retourna pour aider Sabrina.

— Oh, comme il est galant, ricana Graham en posant sur le Noir un regard froid et dédaigneux. Pousse-toi, maintenant, à moins que tu veuilles m'aider aussi ?

C.W. s'éloigna sans répondre.

— Du calme, Graham, contrôlez-vous, conseilla Leah. Mr. Smith n'aime pas les querelles et il pourrait estimer la collaboration de Whitlock plus importante que la vôtre. Cela serait grave pour vous car on n'abandonne pas une opération montée par Smith une fois qu'on s'y est engagé. Ou alors on part entre quatre planches.

— Une surprise attend peut-être votre patron, répliqua Graham. En tout cas, merci de m'avoir prévenu.

— Je vous en prie, répondit Leah d'un ton neutre.

Vêtue d'une combinaison de parachutiste dans laquelle elle restait séduisante, Leah conduisit les nouveaux venus au château, non par l'imposante entrée de la façade, mais par derrière, après le potager, dans la cour des écuries où une douzaine d'hommes portant la même tenue qu'elle étaient accroupis autour d'un instructeur. Le mur du fond était décoré d'une fresque inattendue : quatre silhouettes courant à toutes jambes.

Leah fit signe au groupe qu'elle menait de s'arrêter. L'instructeur fit tourner la mitrailleuse lourde sur son pivot pour la braquer sur la fresque, qui s'anima : les formes s'abaissèrent, disparurent, surgirent à nouveau, zigzaguant à toute vitesse. Tranquillement, l'homme les mitrilla par courtes rafales dont toutes les balles atteignirent leur but. Graham fixa son attention sur un soldat en bois découpé dont la tête tomba la première, puis un bras, détaché du tronc, enfin les jambes sectionnées l'une après l'autre à hauteur des genoux. C'était une performance impressionnante dont Mike devinait qu'elle avait été préparée spécialement à son intention.

— Ces types participeront à l'opération ? demanda C.W.

— Pas nécessairement, répondit Leah. Mr. Smith organise

régulièrement ce genre de... d'exercice dans diverses parties du monde. Cependant, il suivra votre entraînement avec une attention particulière.

— Quel honneur ! ironisa Graham.

Ignorant la remarque, Leah dirigea ses « invités » vers les écuries. Un couloir les mena à une autre cour, plus petite, où un étalon noir saillait une jument hennissante. Les rafales de mitrailleuse, qui crépitaient de nouveau, et les coups de boutoir impatients du cheval créaient un climat de sauvagerie animale qui cadrerait mal avec les bâtiments aux proportions harmonieuses.

Claude passa prudemment au large de l'étalon en rut et pénétra après Leah dans une longue pièce lambrissée de pin et aménagée en armurerie. Un buffet froid les y attendait : manzanilla et vins cuits, homard, crabe et jambon.

— Mister Smith a pensé que vous préféreriez peut-être déjeuner ici afin de faire mieux connaissance. Mike, Sabrina et C.W., vous n'avez pas été présentés à Pei et Tote, je crois ? Pei vient d'Indonésie, c'est cela ? (le petit Asiatique eut un sourire ravi) et Tote de Finlande. Il a un prénom impossible à prononcer que tout le monde remplace par Tote.

Le gorille grimaça ce qu'il pensait être un sourire et qui fit sur les trois Américains l'effet d'une morsure de serpent. Pei, lui, sembla l'apprécier puisqu'il tapota affectueusement l'épaule du géant.

— Verrons-nous bientôt Mister Smith ? demanda Sabrina, curieuse de voir l'homme qui, selon Philpott, constituait une grave menace pour l'U.N.A.C.O., et pour le monde.

— Non, répondit Leah. Pas avant demain matin. Après le déjeuner, je vous montrerai vos chambres, vous vous y installerez. Ensuite, visite rapide du château et du centre d'entraînement. Je vous rappelle qu'en aucun cas vous ne devez chercher à prendre contact avec, disons, le monde extérieur. L'usage du téléphone vous est interdit et le personnel refusera de porter vos messages. Toute tentative de communication avec quiconque sera considérée comme trahison, et vous connaissez le châtiment encouru.

Les appartements du château se divisaient en suites portant des noms célèbres de l'histoire de France et décorées en conséquence. Sabrina se sentit honorée qu'on lui eût réservé « Le Roi-Soleil » ; Pei et Tote, qui partageaient « Thermidor », ignoraient tout du calendrier révolutionnaire mais appréciaient les guillotines en état de marche. « Louis XVI » était trop raffiné pour C.W., tandis que Graham trouvait « Napoléon » d'une sévérité militaire.

Dès qu'elle le put, Sabrina se glissa dans la suite « Louis XVI » et trouva C.W. dans une baignoire immense, le buste émergeant d'une couche de mousse. La jeune femme s'assit tranquillement sur la

cuvette des w c., le Noir se laissa glisser dans l'eau jusqu'au cou.

— Je sais que je suis irrésistible, mais tu ne pourrais pas attendre que je me sois baigné ? grommela-t-il.

— Ce n'est pas toi que je veux, pas pour l'instant, en tout cas. C'est Mike Graham.

— Alors va plutôt t'asseoir dans sa salle de bains, suggéra le voleur.

— Je suis sérieuse, dit Sabrina.

Elle tira la chasse d'eau, s'approcha de la baignoire, ouvrit les deux robinets puis expliqua par-dessus le vacarme :

— Graham est un transfuge de la C.I.A. J'ai participé à un stage où il était instructeur et il m'a probablement reconnue. Nous sommes peut-être foutus.

C.W. se redressa, informa Sabrina que la salle de bains n'était pas truffée de micros : il avait vérifié.

— Arrête les grandes eaux, demanda-t-il. Tu as bousillé mon bain moussant.

Baissant les yeux vers l'eau à présent transparente, Sabrina murmura :

— Mmm, c'est joli, tout -ça.

Après avoir fermé les robinets, elle poursuivit :

— Alors, que faisons-nous ?

De la main, C.W. l'invita à regarder ailleurs, ce qu'elle fit. Quand il l'autorisa de nouveau à se retourner, il portait un peignoir en tissu éponge et essuyait sa peau noire luisante.

— Graham t'a fait comprendre qu'il t'avait reconnue ?

— Non, mais il est exclu qu'il n'ait gardé de moi aucun souvenir.

— Tu as sans doute raison. Pour l'instant, nous ne pouvons qu'attendre. S'il en parle à Smith, nous le saurons rapidement : dès qu'on nous emmènera dans la cour des écuries pour remplacer les cibles mouvantes. S'il ne lui en parle pas, deux explications : ou tu t'es trompée et il ne t'a pas reconnue, ou il joue un jeu subtil en vue d'un objectif quelconque. Dans ce dernier cas, nous ne bougeons pas avant de savoir ce qu'il manigance. D'accord ?

— D'accord. Si les hommes de Smith veulent me transformer en écumeiro, je n'ai pas l'intention de me laisser faire.

— Moi non plus, approuva C.W. Si je dois crever, Smith y passera aussi.

La bibliothèque du château était une pièce somptueuse, lambrissée de bois de rose avec de merveilleuses corniches, un plafond d'une couleur délicate et un épais tapis indien couvrant le centre du plancher. De hauts escabeaux coulissant sur un rail permettaient d'atteindre les volumes les plus élevés. Autour de pupitres éclairés par

les lampes à l'éclairage oblique, de petites tables marquetées étaient disséminées devant de longs sofas recouverts de cuir brun. Leah, Claude et les nouveaux venus y attendaient le seigneur du château de Clérignault.

Comme toujours avant l'apparition de Smith, Claude inspectait la pièce, vérifiait tout et se méfiait de tous. Affalé sur un canapé Chesterfield, Mike Graham sirotait du porto blanc en grignotant des toasts au caviar Béluga. Pei et Tote gloussaient en feuilletant ensemble un ouvrage érotique. C.W. remarqua avec amusement une brochure dont la couverture portait : *Top-secret. Service du matériel de l'armée. Système de Guidage Bat.* Il l'ouvrit au hasard : le document était authentique.

Smith entra dans la pièce. Il avait tellement changé d'aspect depuis la veille que Claude faillit ne pas le reconnaître. Devenu brun, le maître des lieux avait le visage plus plein et paraissait plus jeune, plus grand, plus énergique, dans sa tenue de cheval impeccablement coupée, au jabot blanc piqué d'une perle noire. De la badine qu'il tenait à la main, il tapotait ses bottes étincelantes.

— Je souhaite le bonjour à tous et la bienvenue à ceux d'entre vous que je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer, dit-il avec la prononciation des classes supérieures anglaises. Je suis Mister Smith, ce nom n'a rien d'original, je vous l'accorde. C'est simplement le dernier en date de mes pseudonymes et il convient admirablement aux objectifs que je poursuis.

Son regard examina successivement les visages de ses nouvelles recrues, s'attarda sur celui de Sabrina. Leah pinça les lèvres mais sut contrôler sa réaction. À vivre avec Smith, on devenait fataliste : si elle devait céder sa place dans le lit du patron, elle le ferait d'aussi bonne grâce que possible et attendrait son heure.

Seuls Pei et Tote parurent embarrassés par les yeux scrutateurs de Smith. Graham subit l'examen avec indifférence, C.W. sourit et lança à son hôte un « Salut ! » désinvolte. Ce dernier répliqua :

— Lorsque vous vous adresserez à moi, vous m'appellerez toujours Mister Smith. C'est une règle absolue. Compris ?

— Compris, acquiesça le Noir qui ajouta, après quelques secondes : Mister Smith.

Smith inclina légèrement le buste.

— Nos ordinateurs ont passé au crible les renseignements que vous nous avez fournis et je suis heureux de vous annoncer que vous avez tous passé cet examen avec succès : vous êtes bien ce que vous affirmez être, vous correspondez exactement à ce dont j'ai besoin pour le petit projet que j'ai en tête. S'il importe que je sois satisfait de vous, il convient également que vous le soyez de vos compagnons – et de moi, bien sûr. L'un d'entre vous connaît-il sur quelque autre des

présents des informations de nature à me faire changer d'avis ? Si oui, c'est le moment de les révéler.

Le corps tendu, l'esprit en alerte, C.W. surveillait du coin de l'œil Claude, le seul sans doute à porter une arme. Par la porte entrouverte, il aperçut dans le couloir l'instructeur qui leur tournait le dos, une mitrailleuse en bandoulière. En parcourant la bibliothèque des yeux, le Noir remarqua des détails qui lui avaient précédemment échappé. Les moulures des corniches cachaient les objectifs de caméras de télévision et sans doute aussi le canon d'une mitrailleuse.

Mike Graham fixait Sabrina, qui gardait les yeux baissés. Sentant un regard sur elle, la jeune femme leva la tête, croisa le regard de Graham. L'ancien agent de la C.I.A. lui adressa un demi-sourire, puis s'absorba dans la contemplation de ses doigts. C.W. demeurait appuyé sur un pied, prêt à se ruer sur Claude pour lui arracher son arme. Finalement, ni Graham ni personne n'ouvrit la bouche.

— Parfait, dit Smith. Nous avons tous confiance les uns dans les autres. Peut-être même nous découvrirons-nous une sympathie mutuelle. Cela aide dans le travail, je l'ai souvent constaté. Pas d'attachement excessif, dit-il en regardant Pei et Tote, mais de l'amitié.

L'atmosphère se détendit. Sabrina se demanda si son visage avait trahi la panique qui s'était emparée d'elle lorsque les yeux de Graham l'avaient transpercée comme des poignards accusateurs.

— Quelqu'un a-t-il le vertige ? demanda Smith.

Comme personne ne répondait, il reprit :

— Excellent. C.W., pourriez-vous incarner un chef cuisinier crédible ? Il y a des chefs noirs en France, j'ai vérifié.

— C'est du gâteau, répondit le voleur en français.

Smith s'esclaffa puis se tourna vers Sabrina.

— Une partie de l'opération requiert une technique que Tote et vous possédez : celle de la soudure au chalumeau. Vous ferez équipe.

Sabrina hocha la tête, le Finlandais cligna de l'œil.

— Voilà pour les préliminaires, conclut Smith en tapotant de sa cravache sa main gantée. Je vous exposerai plus tard les détails de l'opération : son objectif, sa date, etc. Pour l'instant, nous nous contenterons d'une dernière information importante dont j'ai, en fait, autant besoin que vous. Mr. Graham, pourriez-vous nous expliquer ce qu'est un canon à laser ?

— Bien sûr, dit Mike en se redressant. C'est une arme tactique autodétectrice, autorechargeable – arrêtez-moi si je deviens trop technique... Non ? Mortelle à mille mètres, elle utilise un système de guidage connu sous le nom de BAT. Pendant des années, Russes et Américains luttèrent afin de parvenir les premiers à sa mise au point, mais ni les uns ni les autres ne firent de progrès jusqu'à ce que les

Américains introduisent un nouvel élément dans le système de guidage. Abandonnant le radar, ils le remplacèrent par des lasers qui assurèrent au canon orientation et puissance. À présent, l'arme est au point, quoiqu'elle manque encore de stabilité.

» Il y a un mois, la General Electric de Buffalo expédia douze prototypes de canons à laser à divers champs de tir de l'armée américaine. Les quatre spécimens expérimentés dans un lieu tenu secret proche d'une base de Stuttgart furent malheureusement volés. L'armée, qui n'a pas révélé ce vol, procède à une enquête hautement confidentielle. Heureusement, c'est moi qui les ai dérobés et je suppose qu'ils se trouvent maintenant ici.

Graham lança un regard interrogateur à Smith, qui acquiesça de la tête.

— Quel que soit notre objectif, reprit Graham, quels que soient les obstacles rencontrés, nous bénéficierons d'un avantage énorme sur quiconque tentera de nous arrêter. Ces canons sont extraordinaires. Ils consomment une quantité d'énergie qui suffirait à alimenter une petite ville et possèdent un tel pouvoir destructeur qu'un lance-roquettes à l'air d'une sarbacane en comparaison. Avec quatre de ces engins, nous pourrions affronter une armée.

— C'est drôle que vous disiez cela, parce que nous y serons peut-être amenés, fit Smith d'un ton songeur.

Sabrina et C.W. eurent l'air stupéfait, mais le gros Tote sourit en faisant craquer ses jointures.

Malgré sa promesse, Smith décida de ne pas révéler les détails de l'opération avant la fin de ce qu'il appela « une courte période d'adaptation et d'entraînement ». Sabrina et C.W. n'en furent pas déçus outre mesure car, de toute manière, ils n'auraient eu aucun moyen de transmettre ces informations à Philpott. Leur patron ignorait très certainement où ils se trouvaient mais, là encore, ils ne pouvaient rien y faire.

Les deux voleurs se trompaient : Philpott savait exactement où étaient ses agents. À l'aide d'un avion espion « Blackbird », il avait suivi l'hélicoptère jusqu'au château, puis photographié au téléobjectif les lieux et les personnes. Le directeur de l'U.N.A.C.O. en savait plus long que Sabrina et C.W. sur l'arsenal entreposé au château ; il ne lui manquait plus que le plan de l'opération, mais il ne voyait pas comment se procurer ce dernier « détail ». Confortablement installé au Ritz avec Sonya Kolchinsky, il ne pouvait qu'attendre, car lancer des troupes, américaines ou françaises, contre des canons à laser aurait entraîné une boucherie.

À Clérignault, le temps passait vite pour l'équipe de Smith. Le lendemain, après une visite de la propriété, une seconde réunion fut

organisée dans la cour des écuries. Il faisait doux, tout était silencieux. Sur un signe de Smith, les portes du bâtiment s'ouvrirent, libérant un bruit assourdissant. Des lampes à arc placées sur les toits ou en haut de poteaux baignaient la cour de lumière. Smith invita son « commando » à entrer dans les écuries.

Trois énormes camions-générateurs garés côte à côte étaient reliés ensemble par de gros fils électriques. Plus loin, une série de turbines ronronnaient. Un faisceau de câbles partant du dernier véhicule arrivait à une estrade en bois montée dans la cour. Chacun des camions portait sur ses flancs en grandes lettres : *Restaurant Le Riche*.

En plus de son « quintette », Smith avait rassemblé une centaine d'autres hommes vêtus de combinaisons de parachutiste afin de les faire assister à la démonstration. Il agita les bras en direction des chauffeurs des camions, qui arrêtaient leurs moteurs.

— Je tiens à vous montrer comment fonctionnent les canons à laser, annonça-t-il. Cette petite répétition ne vise pas à démontrer la puissance destructrice de ces armes – mon château n'y résisterait pas –, mais simplement à vérifier leur vitesse, leur précision et leur efficacité. Allons-y.

Les moteurs rugirent de nouveau. Sur l'estrade, Graham se tenait devant un tableau de commande muni de nombreux voyants et boutons. À un mètre de lui, posé sur son affût, un canon braquait sa gueule noire et menaçante entre ses détecteurs. Derrière Mike, Pei et C.W. s'affairaient sur une console d'ordinateur, sous les yeux de Tote et de Sabrina.

Graham se recula, caressa le fût du canon puis leva le pouce pour avertir Smith que tout était prêt. Le sire de Clérignault adressa un signe à Claude qui pressa sur un bouton. Une ampoule s'alluma au fond de la cour, quatre hommes abrités derrière une plaque de plomb impénétrable se levèrent et lâchèrent des rafales de Kalashnikov AK 47 sur des cibles en bois découpé, identiques à celles de la veille.

Au même moment, Graham abaissa une série de manettes, un faisceau lumineux jaillit du canon. Quand les balles traçantes tirées par les mitraillettes russes passèrent devant le rayon, elles disparurent. Avec une vitesse incroyable, l'engin ajustait son tir, prenait pour cible une balle et la détruisait. L'intervalle entre chaque coup était si infime que pour l'œil humain, le faisceau semblait continu.

Smith réclama de nouveau le silence et, devant des spectateurs médusés par cette démonstration époustouflante, s'approcha nonchalamment des cibles.

— Aucune balle n'a atteint son but, constata-t-il d'un ton neutre dans le micro qu'il tenait à la main. Le canon à laser les a toutes détruites. Avec quatre de ces armes pour nous protéger et appuyer nos assauts contre des objectifs bien choisis, nous serons invulnérables.

Smith se dirigea vers l'estrade, où Graham souriait d'un air satisfait.

— Bravo et merci.

— Pas de quoi, dit Mike.

Se tournant vers C.W., le « patron » lui demanda :

— Avez-vous trouvé le code de sécurité ?

— Je crois que oui, répondit le Noir en jetant un coup d'œil à Sabrina, qui s'était rapprochée de l'ordinateur.

— Pour l'instant, il est réglé sur ce métal, dit la jeune femme en montrant l'échantillon que C.W. tenait à la main.

— On peut le régler sur n'importe quel autre alliage, compléta Whitlock. L'engin détecte et anéantit toute cible qu'on lui assigne mais, si l'on veut épargner tel ou tel objectif, il suffit de fournir à l'ordinateur la description et la formule de l'élément ou de l'alliage qu'on utilisera comme bouclier. Le matériel ou les personnes protégées par ce métal seront à l'abri du laser.

— Vous en êtes sûr ? interrogea Smith.

— Ma tête à couper, affirma C.W.

— Alors, essayons, suggéra Graham de son ton traînant.

Le Noir resta un moment silencieux puis lança à Mike d'une voix au calme menaçant :

— Je ne t'ai pas bien entendu.

— J'ai dit : « Alors, essayons ». Ta tête à couper, n'est-ce pas ?

L'air pensif, l'Homme-Araignée fit rebondir la plaque de métal au creux de sa main.

— Bon, allons-y, décida-t-il tout à coup.

Les chauffeurs des camions remirent les moteurs en marche. Graham retourna au tableau de commande, Pei à l'ordinateur. C.W. glissa l'échantillon métallique dans une poche-poitrine de sa combinaison, marcha à pas lents vers le bouclier de plomb et s'y arrêta. Lorsque la lumière s'alluma au-dessus de sa tête, il se dirigea vers les cibles. Graham abaissa les manettes, les détecteurs orientèrent le canon sur C.W. qui continua à avancer. Malgré le vacarme, Sabrina entendit un déclic quand le mécanisme se déclencha, mais aucun faisceau lumineux ne jaillit de l'arme, aucun rayon de la mort ne réduisit le Noir en cendres.

— Ça ne marche pas ? demanda Smith.

Avec un sourire sardonique, Graham abaissa un autre levier du panneau, une silhouette en bois glissa vers la zone balayée par le canon à laser. C.W. s'arrêta pour regarder. Le laser repéra sa nouvelle cible, n'y détecta aucune interdiction de tirer et remplit sa fonction. Le rayon jaillit, la silhouette se désintégra.

C.W. se retourna, revint à l'estrade et jeta la plaque métallique aux pieds de Graham en disant :

— Ne t'amuse plus jamais à me provoquer, mon petit gars.

Comme Graham lui répondait par un sourire méprisant, le Noir s'enflamma.

— Descends ! cria-t-il en serrant les poings.

Mike se mit en mouvement, mais Smith intervint :

— Cela suffit !

Les deux hommes se figèrent.

— J'ai toléré votre affrontement puéril uniquement parce qu'il contribuait à la démonstration que j'entendais faire, continua Smith. À présent, vous avez tous compris que le canon à laser a un pouvoir destructeur sélectif et qu'il épargne toute cible protégée par un système de sécurité programmé dans l'ordinateur, en l'occurrence une simple plaque métallique.

Mister Smith ramassa le morceau de métal, le fourra dans une de ses poches.

— Je possède un certain nombre de ces « amulettes » protectrices que je tiens sous clef. J'ai, par ailleurs, fait installer un canon à laser sur le toit du château, de manière à empêcher toute personne d'y pénétrer ou d'en sortir sans mon autorisation. Bonne nuit à tous.

Le lendemain, des camions emmenèrent les cinq nouveaux et une compagnie dans un secteur isolé du parc. Les hommes s'alignèrent en formation militaire devant un étang près duquel se dressait une tour construite avec des perches d'échafaudage. Au coup de sifflet de Claude, la compagnie se lança à l'assaut du sommet. Smith apparut, chronomètre en main, adressa un signe à C.W. et Graham. Le haut de la tour était constitué de poutrelles métalliques, et Sabrina, assise sur l'une d'elles, soudait des supports sur le métal avec l'aide de Tote.

Une corde descendit en serpentant jusqu'à C.W. qui l'empoigna et rejoignit Sabrina. Graham attacha à une autre corde un canon que Tote et C.W. hissèrent jusqu'à eux et fixèrent au croisement de deux poutrelles. Ils répétèrent l'opération avec un second engin, puis Graham grimpa à son tour et se mit en position derrière l'une des armes. Graham consulta son chrono, s'approcha de la tour et cria :

— Bravo ! Record battu. Vous vous améliorez : ça doit être la nourriture !

Le soir, dans la cour des écuries, Pei et deux aides travaillèrent à la lumière des lampes à arc sur les faisceaux de câbles. Munis de gants épais d'électricien, ils maniaient avec précaution les fils où passait un courant de deux mille volts.

L'un des assistants de Pei incisa la gaine d'un câble et le coupa avec une pince isolée, ce qui fit apparaître une section de fil de cuivre brillant. L'autre, qui avait ôté ses gants, s'avança avec un attache-fil au manche isolé lui aussi et l'approcha du câble sectionné. L'homme

tremblait, son front luisait de sueur. Une de ses mains glissa, toucha le métal de l'outil, qui entra en contact avec le fil dénudé. Un arc électrique bleu jaillit du câble, le corps de l'homme se contorsionna. Impassible, Pei se tourna vers le premier aide.

— Garde tes gants et va couper le courant, lui ordonna-t-il. Ensuite, débarrasse-moi de lui. Et à l'avenir, souviens-toi : quand je recommande la prudence, ce n'est pas histoire de causer.

Lorsqu'on eut enlevé le cadavre et que l'odeur de chair grillée fut moins forte, Pei répéta la manœuvre avec l'attache-fil mais ne commit pas d'erreur.

Une semaine s'écoula en exercices, maniement d'armes, examens écrits ou oraux, entraînement au combat à mains nues. Quand arriva le dernier jour du stage, l'équipe se rassembla devant la tour de l'étang. Toujours sous le contrôle tyrannique du chronomètre de Smith, Graham s'approcha seul de l'échafaudage et plaça aux quatre coins des pains de plastic munis de détonateurs. Puis il courut rejoindre le patron et jeta un œil au chrono, dont l'aiguille revenait au zéro. Les quatre charges explosèrent, la tour s'effondra en un amas de poutrelles tordues et de perches brisées.

Smith parut ravi, mais n'expliqua pas pourquoi.

Dans la soirée, les cinq recrues dînèrent dans la grande salle à manger éclairée par un lustre de cristal scintillant. À la fin du repas, Smith se leva et claqua des mains pour réclamer le silence.

— Vous avez bien travaillé pendant les dix jours passés au château, je suis content de vous. Vous maîtrisez parfaitement les techniques nécessaires à l'opération et vous êtes au sommet de votre forme. Aussi n'aurai-je pas la cruauté de vous cacher plus longtemps les détails du projet que je désire mener à bien avec votre collaboration et qui, j'en suis persuadé, se soldera par un succès.

Et l'ennemi n° 1 de l'U.N.A.C.O. exposa son plan à ses hôtes, avec clarté, logique et froideur. Stupéfaits, ils écoutèrent en silence les grandes lignes d'une opération délirante conçue par un cerveau malade.

— Il est fou, murmura Sabrina à C.W. Complètement fou.

Fou mais sûrement pas stupide. Quand Sabrina passa la tête par la porte de sa chambre, vers 1 h 30 du matin, elle découvrit deux gardes armés assis dans le couloir : Smith ne prenait pas de risques.

« Il faut pourtant que je trouve un moyen de prévenir Philpott », se dit la jeune femme. Si son patron avait réussi à les suivre et à localiser le repaire de Smith, il avait probablement repéré les lasers et, connaissant leur puissance, renoncé à une attaque frontale. Cependant, il n'avait pu voir les camions du restaurant Le Riche qui étaient restés dans les écuries, et il ignorait naturellement la date et la

cible de l'opération. Il fallait à tout prix lui transmettre ces informations afin qu'il ait une chance – fût-elle mince – de mettre Smith en échec.

Puisque les gardes barraient le couloir, Sabrina décida de passer par la fenêtre. Elle éteignit la lumière de sa chambre, alluma celle de la salle de bains pour faire croire qu'elle prenait une douche, écarta les lourdes tentures... Comme elle s'y attendait, des projecteurs installés sur la crête crénelée du toit balayaient les pelouses, les jardins et les routes menant au château, dont la façade elle-même était inondée de lumière. Des hommes tenant des chiens en laisse patrouillaient aux alentours.

Sabrina ouvrit la fenêtre, passa la tête au-dehors, regarda vers le haut. Un lierre épais descendant des mansardes couvrait les pierres jusqu'au niveau des fenêtres. Les projecteurs fixés à chaque extrémité de l'édifice pivotaient pour prendre tout le parc dans leurs faisceaux, mais ceux qui se trouvaient au centre étaient fixes et éclairaient une route lointaine. La jeune femme se dit qu'en grimpant sur le toit, elle pourrait utiliser l'un des projecteurs fixes pour envoyer un message sans se faire repérer d'en bas.

Après avoir enfilé un jean collant noir et un chandail de même couleur, elle se frotta le visage et les mains avec de la saleté grattée dans la gouttière. Puis elle monta sur l'appui de la fenêtre, glissa sur le côté en plaquant son corps contre la pierre dure et agrippa le lierre. Le visage enfoui dans les poussiéreuses feuilles vertes et rouges, elle assura sa prise et commença l'escalade.

Parvenue en haut du mur reliant les deux tourelles, elle s'arrêta, pantelante, entre le toit en pente et les créneaux. De chaque côté, les projecteurs mobiles continuaient à balayer le parc. Les deux autres étaient situés sur le faîte du toit, entre les cheminées. Sabrina examina les tourelles sombres qui dessinaient des ombres grotesques sur l'ardoise du toit. Choissant l'ombre la plus épaisse, elle commença à ramper centimètre par centimètre vers le sommet.

Entre les campaniles jumeaux flanquant le toit, huit paires d'yeux brillants la regardaient s'approcher...

Sabrina se figea lorsqu'elle entendit des battements d'ailes tout proches. Deux faucons pèlerins, l'un niais, pris au nid, l'autre hagard, capturé sauvage, avaient pris leur envol une fraction de seconde avant la paire de gerfauts, surgis de l'autre tour. Les faucons s'élevèrent ensemble, puis le niais piqua le premier, presque à la verticale, et ses griffes passèrent à quelques centimètres des yeux de Sabrina. Le hagard suivit, pattes tendues, serres en avant, bec ouvert sur un cri perçant. La jeune femme faillit hurler lorsque le ventre tacheté du rapace rasa son visage, que l'extrémité d'une aile lui frôla les cheveux.

Relevant la tête, elle vit avec soulagement les deux faucons

remonter dans le ciel. Soudain, un cri rauque retentit sur sa droite, l'un des gerfauts au plumage blanc jaillit de la nuit. Sabrina roula sur elle-même et les griffes de l'oiseau crissèrent sur l'ardoise, là où avait été son visage. Terrifiée, elle se laissa glisser le long du toit et se recroquevilla contre les créneaux. Sa fuite n'avait cependant pas été assez rapide pour le second gerfaut, qui incurva la direction de son vol au dernier moment et lui arracha un lambeau de chair à la cheville gauche.

Les quatre rapaces se regroupaient, sans doute pour une attaque générale. Des cris provenant d'en bas indiquaient qu'une patrouille avait remarqué l'agitation des « oiseaux de garde » de Mister Smith. Sabrina estima qu'il lui restait une chance : si les hommes de la patrouille concentraient leur attention sur les faucons, elle pourrait atteindre le lierre et redescendre sans se faire repérer.

Dès qu'elle vit l'un des oiseaux plonger vers elle, elle bascula par-dessus le créneau et s'agrippa des deux mains au lierre en priant pour qu'il tienne bon. Des branches craquèrent, de la poussière s'éleva, des araignées affolées coururent en tous sens, mais le lierre tint bon.

Regardant les feuilles, elle s'aperçut qu'elle ne se trouvait pas au-dessus de sa fenêtre qu'elle avait laissée entrouverte. La panique la gagnait de nouveau lorsque la fenêtre la plus proche s'ouvrit avec un faible grincement.

— Par ici, idiot ! murmura C.W. Saute !

Sabrina se lança les pieds en avant et tomba dans les bras de Whitlock. Il la tira dans sa salle de bains obscure, ferma la fenêtre et lui ordonna avec brusquerie :

— Déshabille-toi.

La jeune femme obtempéra.

Dix minutes plus tard, baignée et coiffée, elle prenait une pose affectée sur le lit de repos Louis-XVI tandis que C.W. allait répondre aux coups péremptaires frappés à la porte. Smith se tenait dans le couloir, flanqué de deux gardes armés. Sans s'attarder sur le Noir en peignoir de bain, son regard passa à Sabrina, qui n'était vêtue que d'une serviette de bain.

— Mes hommes m'ont averti que les faucons s'étaient agités. Quelqu'un a escaladé le toit. Est-ce l'un de vous ?

— Ça se pourrait, maugréa C.W. avec un haussement d'épaules.

— C'est moi, déclara Sabrina calmement. Puisque vous avez décidé, pour des raisons que j'ignore, de nous enfermer, j'ai mis un point d'honneur à venir rejoindre mon ami C.W.

— Puis-je vous demander dans quel but ?

— Ma tenue ne suffit-elle pas à vous éclairer ? minauda la voleuse. Mister Smith, ou vous manquez d'imagination, ou vous menez une vie

trop recluse.

Smith regarda les épaules nues émergeant de la serviette.

— Les gardes ne vous ont pas vue, souligna-t-il.

— La façade était baignée de lumière, répliqua Sabrina.

— Mais encore ?

— J'étais complètement nue. Camouflage, n'est-ce pas ?

Les traits de Smith se détendirent.

— Voilà le genre d'audace que j'admire, déclara-t-il. Si vous avez terminé... (Sabrina acquiesça d'un signe de tête), permettez-moi de vous reconduire à votre chambre par une route beaucoup moins périlleuse.

La jeune femme se leva, laissa la serviette glisser à ses pieds.

— Merci, C.W., fit-elle. Merci pour tout.

— J'espère que mes petits faucons ne vous ont pas trop maltraitée, dit Smith en caressant le corps nu du regard.

Elle lui montra l'écorchure de sa cheville et répondit :

— À peine.

— Diable ! murmura Smith d'un air contrarié. Pourvu qu'ils n'aient pas pris goût à la chair humaine.

CHAPITRE VII

Tôt levée, Sonya Kolchinsky sortit de l'hôtel le plus célèbre et le plus luxueux de Paris pour traverser la place la plus harmonieuse de la capitale : la place Vendôme. Après avoir léché les vitrines jusqu'à l'Arc de Triomphe, elle prit un autobus qui la conduisit au Palais de Chaillot puis traversa la Seine et passa devant la Tour Eiffel pour se rendre boulevard Garibaldi. Il n'était que huit heures et quart.

Dans une petite rue située derrière l'Ecole militaire, elle entra dans un bistrot pas très propre, aux trois quarts plein d'ouvriers et se dirigea vers deux terrassiers en maillot de corps assis dans un coin. L'un d'eux approchait un verre de cognac de ses lèvres, l'autre avait le visage plongé dans son journal.

— Asseyez-vous, fit la voix de Philpott derrière la feuille.

En s'installant à la table, Sonya prit conscience qu'elle avait une tenue un peu trop élégante pour la clientèle matinale du « Chat qui siffle ». Elle commanda un café et des croissants.

— Les chats ne sifflent pas, fit-elle observer à son patron.

— Ici, ils font ce qu'on leur dit. Au travail, décréta Philpott en abaissant son journal. Je n'ai pas voulu vous réveiller, hier soir, mais j'ai reçu un message vers deux heures. Ça bouge, là-bas : l'hélicoptère et une demi-douzaine de camions ont quitté le château dans la nuit. On nous confirme par ailleurs que c'est bien un laser qui se trouve sur le toit – ou plutôt qui s'y trouvait car il n'y est plus. « L'affaire se corse », comme n'a sans doute jamais dit Holmes.

— Et toujours rien de nos agents, soupira Sonya.

— Vous avez vérifié ?

— En venant ici. Ni au Ritz, ni aux gares, ni à l'Élysée – rien. Nous ne savons même pas s'ils sont encore en vie.

— Si Graham a dénoncé Sabrina, elle est morte. Et je ne vois guère C.W. assistant passivement à son exécution... Il faut nous attendre au pire.

L'assistante but son café et reposa la tasse d'un geste nerveux.

— En fait, nous ne savons toujours rien de ce que Smith prépare, murmura-t-elle. Malcolm, avons-nous sacrifié deux vies pour rien ?

— Non, répondit Philpott en lui prenant la main. Nous n'avons pas encore perdu.

Il se leva, posa sur la table deux billets de dix francs.

— Venez, ordonna-t-il. J'en ai ma claque des bistrots crasseux, retournons à l'hôtel.

— Je me demande bien pourquoi vous m'avez donné rendez-vous ici, s'étonna Sonya.

— Je vous l'expliquerai au Ritz, promit son patron.

Ils traversèrent le boulevard Garibaldi, repassèrent devant l'Ecole militaire pour gagner le Champ-de-Mars. Philpott s'arrêta pour allumer un cigarillo puis leva la tête vers la silhouette laide et banale de la Tour Eiffel.

Tote et Pei quittèrent la table qu'ils occupaient au « Chat qui siffle » et empruntèrent le même chemin que Philpott et Sonya quelques minutes plus tôt. Eux aussi regardèrent la Tour puis traversèrent le Champ-de-Mars pour se rendre au pied de la construction métallique.

Édifiée de 1887 à 1889 pour marquer l'aube de l'ère technologique, la Tour est sans doute le monument commémoratif le plus affreux – et le plus charmant – de l'Histoire. Grand admirateur des inventeurs américains Thomas Edison et Alexandre Bell, l'ingénieur Gustave Eiffel travailla deux ans pour en dessiner les plans. Il noircit quatre mille mètres carrés de papier afin que l'on puisse poser cette devinette stupide : « Qu'est-ce qui a deux millions et demi de rivets, douze mille pièces de métal, pèse neuf mille sept cents tonnes, mesure 320 mètres et ressemble à une girafe ? »

La Tour fut inaugurée le 15 mai 1889. Un des premiers visiteurs fut le prince Bertie, futur roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard VII, qui eût mieux fait de s'abstenir, murmurèrent alors les mauvaises langues. Cependant, l'œuvre d'Eiffel se révéla utile après les premiers succès des expériences de télégraphie sans fil et se transforma en tour émettrice, d'abord de radio puis de télévision. Sous l'occupation, les Allemands songèrent à la réquisitionner, probablement pour en faire des chars d'assaut, mais abandonnèrent finalement un projet jugé sacrilège ou trop compliqué.

Outre qu'aujourd'hui on n'imagine pas Paris sans sa tour, elle remplit une fonction à laquelle Eiffel n'avait sans doute pas pensé : offrir l'un des panoramas les plus étonnants au monde.

Pei et Tote passèrent devant un marchand de ballons pour se diriger vers l'entrée de la Tour, où les touristes étaient encore peu nombreux à cette heure matinale. Mike Graham tendit à une petite Hollandaise ravie l'une des baudruches qu'il venait de gonfler avec sa bouteille de gaz. Derrière lui, un homme vêtu d'un costume d'été bien coupé et de chaussures en cuir cru collait l'œil à l'objectif d'un appareil photo. Mister Smith, qui avait gardé le même visage afin d'éviter de déconcerter ses troupes, prit une photo de la Tour avec le Palais de Chaillot à l'arrière-plan, puis s'approcha nonchalamment de l'ascenseur.

Tandis que la cabine s'élevait, il regardait dans le vide, avec l'expression imbécile qu'ont souvent les touristes. Dans le fond de l'ascenseur, Sabrina et Claude échangeaient des futilités. Smith descendit au premier étage et se dirigea vers le parapet où Leah Fischer, les coudes appuyés sur le métal, braquait un appareil photo vers le bas. Elle feignit de ne pas connaître Smith lorsqu'il la frôla au passage. Plus loin, vêtu d'un costume sombre d'homme d'affaires, Pei agitait des papiers sous le nez de son compagnon, habillé avec la même élégance stricte.

Lorsque l'ascenseur s'arrêta de nouveau au premier étage, un ouvrier bâti en hercule, les mains tachées de graisse, alla s'accouder à côté de Leah.

— Tout va bien, murmura Tote à la fille. Nous sommes prêts.

Les trois camions du restaurant Le Riche roulèrent jusqu'au pied de la Tour et s'arrêtèrent devant l'ascenseur réservé au service. Un cuisinier coiffé d'une toque blanche descendit de la cabine du premier véhicule, s'étira et adressa un clin d'œil au marchand de ballons.

— Crétin, murmura Graham, mais C.W. était trop loin pour l'entendre.

Un gardien sortit de son bureau et échangea quelques mots avec le Noir tandis qu'une camionnette et un fourgon de déménagement se garaient à côté des camions. Une équipe d'employés commença à décharger des caissons métalliques, des fourneaux, des fours à micro-ondes : une masse impressionnante de matériel.

— Ouvrez les caissons, s'il vous plaît, demanda le gardien au chef, qui venait de lui remettre une liasse de papiers qui en détaillaient le contenu.

— Les ouvrir ! explosa C.W. Vous voulez bousiller mes soufflés, faire fondre ma bombe surprise ! Ou c'est une plaisanterie de mauvais goût ou vous avez le cerveau détraqué !

Sans se laisser impressionner, le gardien souleva un couvercle tandis que le chef récitait une prière au saint patron des cuisiniers. Le cerbère de la Tour découvrit un plat encore fumant.

— Ne soufflez pas votre haleine sur mon œuvre ! tempêta le Noir. Et refermez immédiatement ! Vous faites une sale métier, Monsieur.

Admiratif malgré lui, Graham suivait la scène d'un œil amusé. Il fit passer d'une main dans l'autre les ficelles qu'il tenait et poussa un juron furieux lorsqu'un ballon jaune lui échappa. C.W. n'était pas le seul à savoir jouer la comédie.

Devant la colère du cuisinier et le nombre de caissons à examiner, le gardien baissa les bras.

— Bon, allez, soupira-t-il d'un ton résigné.

Avec une expression de triomphe, C.W. rassembla son équipe et fit

accélérer le chargement dans l'ascenseur. Au premier étage, Smith, qui avait troqué son appareil photo contre des jumelles, suivait la scène attentivement. Un demi-sourire se dessina sur ses lèvres lorsqu'il aperçut le ballon jaune. Braquant alors ses jumelles vers la Seine, il y chercha un bateau-mouche particulier et eut un nouveau sourire satisfait.

Quand l'ascenseur de service s'arrêta au premier étage, C.W. en sortit, l'air important, la toque frémissante, et ordonna à ses aides de porter le matériel et les caissons aux cuisines du restaurant. Plusieurs d'entre eux se précipitèrent pour maintenir ouvertes les portes à deux battants. Le faux chef remarqua dans la salle du restaurant une équipe de télévision qui installait projecteurs et caméras, sans doute pour un reportage.

Appuyé contre le parapet du premier étage, Smith regardait la foule, à présent plus dense, qui se pressait vers l'entrée de la Tour. Claude attendait le retour de l'ascenseur en compagnie d'autres recrues de Smith déguisées en touristes, en ouvriers, en serveuses (car Sabrina n'était pas la seule femme participant à l'opération) ou en employés de la Tour.

— Tu me préviendras lorsque tout le monde nous aura rejoints, chuchota Mister Smith à Leah.

Quelques minutes plus tard, la fille le poussa discrètement du coude. La sirène d'une voiture de police retentit par-dessus le bruit de la circulation. Dans ses jumelles, Smith vit une limousine noire officielle escortée de motards foncer vers la Tour. La sirène cessa de mugir. Le véhicule s'arrêta, un homme en descendit et claqua la portière derrière lui.

Malgré la distance, Smith remarqua le renflement que l'arme du nouveau venu faisait sous son aisselle. L'agent des services secrets regarda autour de lui avec soin, leva les yeux vers la Tour puis revint aux gens massés devant l'entrée. Un deuxième agent descendit de l'autre côté du véhicule, répéta le manège de son collègue et lui fit signe que tout était en ordre. Le premier agent rouvrit alors la portière et aida une femme âgée à en sortir.

Les quatre membres d'un comité d'accueil postés devant l'entrée se précipitèrent vers la limousine. Un petit homme rond aux manières fébriles s'approcha de la vieille dame.

— Chère Mrs. Wheeler ! s'exclama-t-il avec un sourire radieux. Quel honneur pour nous ! Quel plaisir et quel privilège ! C'est un grand jour pour la Tour Eiffel, pour le Fonds d'Aide à l'Enfance, pour la France, pour...

— Monsieur Verner, quelle joie de vous revoir, interrompit Adela Wheeler. C'est moi qui suis ravie d'être ici. Merci de votre aimable invitation.

Après avoir bredouillé une profusion de remerciements, Bertrand Verner présenta la visiteuse aux autres responsables de la Tour et du Fonds International d'Aide à l'Enfance. Elle leur répondit courtoisement dans un français presque parfait, puis, sur leur prière, dans un anglais si distingué qu'on l'eût crue originaire de Boston (ou même de Londres) alors qu'elle venait de la côte ouest des États-Unis.

Des « gorilles » des services officiels français postés derrière le comité d'accueil s'écartèrent pour laisser passer Mrs. Wheeler et son escorte, qui se dirigèrent vers l'ascenseur, momentanément interdit aux autres visiteurs : les services secrets français préféraient avoir le moins de monde possible à proximité de l'Américaine dont ils avaient la charge.

Dans la cuisine du restaurant où devait se dérouler le banquet organisé au profit du Fonds, Albert, le chef, régnait sur un désordre apparent. Bien que prévenu à l'avance de la venue d'un rival, il avait accueilli avec hostilité l'intrusion du chef du restaurant Le Riche et de son équipe dans son royaume. Il garda le silence tandis que C.W. installait son matériel ; mais devant les caissons, il manifesta son mépris :

— Pfft ! Du réchauffé !

C.W. se retourna brusquement pour lui faire face.

— Réchauffé ? s'indigna-t-il. Ça ne se réchauffe pas, ça *cuit* ! Regarde, paysan : dans ce four à micro-ondes, un « Soufflé aux crevettes » ; là, des « Truffes en sauce brune aux fines herbes » qui mijotent sur un réchaud portatif. Tu appelles ça du réchauffé, crétin ?

Albert haussa les épaules, tendit le bras pour soulever un couvercle.

— Pas touche ! intervint C.W. en lui administrant une tape sur la main, comme à un enfant turbulent.

Dans la salle à manger, les participants de moindre importance attendaient celle qui était sans conteste l'invitée d'honneur. Smith murmura quelques mots à Claude, qui retourna dans le couloir et renvoya le monte-charge. Sous l'un des pieds de la Tour, un marchand de crème glacée souleva le couvercle de sa glacière, en sortit deux pistolets mitrailleurs et en passa un à Mike Graham, qui fit irruption dans le bureau du gardien.

Comme l'homme cherchait à dégainer son arme, Graham l'agrippa par son uniforme, le souleva au-dessus du guichet et lui assena un coup de crosse. Il poussa ensuite le gardien inconscient dans l'ascenseur de service et monta avec lui.

Quand l'ascenseur principal s'arrêta à l'étage du restaurant, le liftier ouvrit la porte, les deux agents des services secrets précédèrent Mrs. Wheeler dans le couloir. L'attaque de Claude fut aussi soudaine que brutale. D'un coup de pied dans les parties, il étendit le premier

« gorille » puis, avec l'agilité d'un danseur, il tourna sur lui-même et décocha une ruade dans l'estomac du second agent, qui avait empoigné son revolver. Un autre homme de Smith venu en renfort finit d'estourbir les deux agents en leur faisant le coup du lapin.

Dans la cuisine, C.W. n'en avait pas terminé avec Albert.

— Voici maintenant mon plat de résistance, claironna le Noir en ôtant le couvercle du plus grand des caissons.

Albert écarquilla les yeux en découvrant une série de pistolets mitrailleurs Meisner et de mitraillettes Thompson. C.W. se saisit d'une arme et ordonna :

— Les mains en l'air !

Le chef et ses aides levèrent les bras tandis que l'équipe de Whitlock se répartissait le reste des armes.

— Je parie que tu n'as jamais préparé un plat pareil, gloussa le faux cuisinier.

Les hommes de C.W. poussèrent dans la salle à manger des chariots recouverts de nappes sous lesquelles se dissimulait un véritable arsenal. Smith s'approcha de l'invitée d'honneur et lui dit d'un ton courtois :

— Bonjour, Mrs. Wheeler, je m'appelle Smith. J'ai le regret de vous informer que vous êtes ma prisonnière. Si vous voulez bien suivre cette jeune femme (il indiqua Leah), il ne vous sera fait aucun mal.

Adela Wheeler posa sur lui un regard nullement ébranlé.

— Vous savez qui je suis, je présume ? répliqua-t-elle d'une voix ferme.

— Dans le cas contraire, je ne me serais pas donné tant de mal pour vous enlever, répondit Smith.

La septuagénaire continua à le considérer d'un œil froid.

— Vous ne vous en sortirez pas, le prévint-elle. On vous fera payer ce crime stupide, soyez-en sûr.

Smith regardait avec admiration cette vieille dame pleine de dignité, au visage énergique et hautain encadré par des boucles grises.

— Veuillez passer dans le salon réservé aux personnalités, je vous prie, dit-il.

— Je connais bien cette pièce, et je doute que vous y soyez jamais entré, rétorqua Adela Wheeler, cinglante.

Elle fit volte-face, passa devant Leah et sortit du restaurant, la démarche altière. Les hommes de Smith se déployèrent dans la salle à manger et parquèrent les invités dans un coin, sous la menace de leurs armes. Graham et le marchand de glaces arrivèrent à leur tour en poussant devant eux des employés de la Tour.

Au second étage, un autre commando jaillit de l'ascenseur et fit prisonniers les touristes qui s'y trouvaient. Un garde qui se ruait vers la sonnette d'alarme fut abattu d'une rafale de Kalashnikov.

— Que personne ne bouge ! cria Pei dans un porte-voix. Ne jouez pas les héros, vous y laisseriez votre peau.

L'ascenseur monta ensuite jusqu'à la plate-forme située immédiatement sous l'émetteur de télévision et où il y avait peu de monde. Un troisième commando s'en empara sans difficulté, neutralisa les gardiens, les désarma et les ligota.

Dans la cuisine du restaurant, C.W. ouvrit une caisse marquée « four à micro-ondes » et, avec l'aide de Graham, en sortit un canon à laser étincelant.

Au second étage, Sabrina Carver, accrochée à une poutrelle et soutenue par trois hommes, abaissait son masque de soudure pour se mettre au travail.

Assise dans un confortable fauteuil de la salle des V.I.P., Mrs. Wheeler avait croisé les mains pour les empêcher de trembler. Elle s'était obstinément refusée à répondre à Leah, qui avait fini par la laisser seule et était partie en fermant la porte à clef. La vieille dame s'interrogeait sur ce que son ravisseur voulait d'elle – hormis, naturellement, une rançon. Il lui semblait qu'il avait mal choisi son terrain car si elle était prisonnière de la Tour, il l'était tout autant. Mrs. Wheeler avait le pressentiment qu'elle ne survivrait pas à cette mésaventure et, curieusement, cette idée ne l'effrayait pas outre mesure.

Lorsque les touristes, descendus des étages supérieurs, furent parqués sur le balcon et la salle du restaurant, Smith s'adressa à eux à l'aide d'un porte-voix :

— Visiteurs et employés de la Tour, écoutez-moi. Vous serez libérés sains et saufs si vous suivez sans vous affoler les instructions que l'on vous donnera. Dans quelques instants, mes hommes vous feront entrer par petits groupes dans les ascenseurs. Une fois descendus, quittez immédiatement le voisinage de la Tour. Vous vous exposeriez à de graves dangers en demeurant sur les lieux. Dirigez-vous maintenant vers les cabines et attendez sagement votre tour.

Sabrina, suspendue entre le premier et le deuxième étage, termina sa soudure. Sous elle, Mike et C.W. nouèrent autour d'un canon à laser une corde tombant du niveau supérieur. Trois hommes se mirent à hisser l'engin le long de la Tour. En bas, policiers et curieux regardaient avec perplexité cette chose noire qui rasait les poutres. Quand l'arme parvint à sa hauteur, Sabrina la monta sur le support qu'elle avait soudé à l'armature métallique. En détachant la corde, elle songea à feindre une maladresse qui ferait tomber le canon, mais la voix de Smith, montant jusqu'à elle, l'en dissuada :

— Pas de faux mouvement, Sabrina. Je vous tiendrai pour responsable s'il arrive quoi que ce soit.

Dans les locaux de maintenance, Pei et son équipe d'électriciens branchaient une dérivation sur les câbles alimentant la Tour et refaisaient les gestes répétés au château de Clérignault. Cette fois, il n'y eut pas d'accident et, un quart d'heure plus tard, l'Asiatique avait à sa disposition tout le courant électrique fourni à la Tour et au quartier.

Les premiers touristes descendus du premier étage s'éloignaient en croisant les policiers qui accouraient en nombre, alertés par le crépitement de rafales isolées ou par la rupture de contact avec les gardes du corps de Mrs. Wheeler. Au bord de la crise hystérique, une femme en pleurs s'efforçait de calmer son enfant. Deux hommes soulignaient avec animation la chance qu'ils avaient eue d'être libérés. Un inspecteur s'énervait sur le bouton de l'ascenseur, dont la cabine demeurait bloquée : Pei s'était aussi occupé de ce détail.

Un commando spécial antiémeute arriva sur les lieux. Casqués, munis de gilets pare-balles et armés de gros revolvers, des policiers se groupèrent au pied de la Tour, puis se ruèrent dans l'escalier. Leurs « armures » se révélèrent cependant incapables de les protéger des balles perforantes tirées par les hommes de Smith et bientôt ils se replièrent en désordre, abandonnant morts et blessés sur les marches de métal.

Smith entendit la fusillade alors qu'il descendait prendre position à son poste de commandement, près des ascenseurs du premier étage.

— Limitez la casse au minimum, cria-t-il au groupe défendant l'escalier.

— Dites donc ça aux flics, répliqua une voix.

Smith tourna un visage irrité vers l'un de ses lieutenants à qui il demanda le nom du plaisantin.

— Il m'a manqué de respect et s'est montré impertinent, dit-il. Lorsque l'opération sera terminée, logez-lui une balle dans la colonne vertébrale – sans le tuer.

La Tour se vidait rapidement de ses visiteurs. Outre Mrs. Wheeler, Smith gardait prisonniers uniquement les gardiens les plus courageux – du moins ceux qui étaient encore en vie –, ainsi que les agents, américains et français, chargés de la « sécurité » de la vieille dame. Par mesure de précaution, il avait donné l'ordre d'assommer ces derniers.

Sabrina Carver et C.W. Whitlock mirent un troisième canon en position entre les poutrelles, tandis qu'une autre équipe dirigée par Pei installait le quatrième.

Smith rassembla alors ses troupes au niveau 1 et céda provisoirement la parole à Leah.

— Vous savez tous à quoi servent ces plaques, dit-elle en plongeant la main dans une boîte. Portez-les sur vous, ne vous en défaites pas un seul instant. Mes recommandations sont probablement superflues, car

vous n'ignorez pas ce qui vous arrivera si vous vous promenez sans votre plaque. Dans quelques instants, les lasers seront prêts à fonctionner, ils détruiront automatiquement tout ce qui bouge et n'est pas muni d'une plaque protectrice. Avancez, maintenant.

Smith fut le premier servi.

— Merci, Leah, fit-il en accrochant ostensiblement le morceau de métal au revers de sa veste. Tu me rejoindras au restaurant quand tu auras terminé.

— Je ne manquerais cela pour rien au monde, Mister Smith.

Le dernier contingent de visiteurs quitta la Tour et se dispersa dans la foule tenue à présent à distance par un cordon de policiers. En se rendant au restaurant, Smith s'arrêta pour jeter un coup d'œil avec maintes précautions. N'avait-il pas lui-même recommandé à ses hommes de ne pas se montrer à découvert tant que les lasers ne fonctionnaient pas ?

Qu'il tournât la tête vers le bas ou le haut, il découvrait un spectacle étrange. Au-dessus du premier étage, la Tour était vide, abandonnée aux pigeons. En bas, rien ne bougeait. La foule se pressait, immobile, derrière les policiers ; la circulation s'était arrêtée ; sur le Champ-de-Mars et devant le Palais de Chaillot, il n'y avait plus un promeneur. Les fontaines ne coulaient plus. Tous les yeux étaient tournés vers le haut – en hommage, se disait Smith, à son extraordinaire génie.

Comme il pénétrait dans le restaurant, Pei lui apporta le message attendu :

— Les lasers sont prêts à tirer, Mister Smith.

— Parfait, parfait.

Dans la salle où les principaux lieutenants de Smith s'étaient installés, l'équipe de télévision venue faire un reportage sur le banquet s'appêtait à jouer un rôle inattendu. Selon les directives de Pei, des caméras avaient été placées de manière à couvrir les abords de la Tour et des écrans de contrôle étaient alignés sur l'estrade réservée d'ordinaire à l'orchestre. Trois d'entre eux montraient pour l'instant la mire O.R.T.F. Mike Graham s'adressa au cadreur français qui, à l'instar de ses collègues, préférait une petite caméra portative E.N.G. aux appareils Arrieflex peu maniables.

— Vous filmerez suivant mes instructions et enverrez les images directement sur l'antenne.

— Oui, Monsieur, répondit le technicien.

— Si vous essayez de me doubler... vous savez ce qui vous attend.

— Je n'essayerai pas, promit le cadreur. J'ai une femme et des enfants. L'O.R.T.F. ne me paie pas assez pour que je risque ma peau.

— Alors préparez-vous.

— Que désirez-vous exactement ?

— C'est simple, intervint Smith. Je veux informer le monde entier que j'ai volé la Tour Eiffel et que je retiens en otage la mère du président des États-Unis d'Amérique.

CHAPITRE VIII

Sonya avait demandé qu'un déjeuner léger fût servi dans la suite 701 du Ritz : omelette, salade, dessert et chablis. Ni elle ni Philpott ne se sentait le cœur à goûter la grande cuisine du célèbre restaurant ou les plats succulents du gril Espadon. Depuis le matin, ils étaient restés en contact avec les « boîtes aux lettres » de Paris, d'Interpol, de la Sûreté, de l'Élysée, de la C.I.A. et de leur remplaçant à l'U.N.A.C.O. Ils n'avaient toujours pas avancé.

Philpott portait à ses lèvres un morceau d'omelette lorsque le téléphone sonna.

— D'habitude, c'est quand je prends ma douche, grommela-t-il.

Il décrocha, dit son nom dans l'appareil, puis écouta en silence pendant plusieurs minutes.

— Dieu du ciel ! s'exclama-t-il enfin. Je m'attendais à un sale coup, mais pas à ça. Ne quittez pas, François. Sonya, branche la télé. Oui, j'écoute...

Philpott prit des notes, posa rapidement quelques questions, redevint silencieux. Puis :

— Moi ? Je vais prendre immédiatement contact avec l'ambassadeur. J'en sais sans doute plus long que quiconque sur Smith et je serai heureux de vous aider. Merci, au revoir.

Philpott raccrocha au moment où une image apparaissait sur l'écran du poste de télévision.

— Dis-moi ce qui..., Malcolm, je t'en prie ! s'écria Sonya.

— C'est grave, très grave. Aussi incroyable que cela puisse paraître, Smith s'est rendu maître de la Tour Eiffel. François Lemaitre, de la Sûreté, vient de me prévenir.

— La Tour Eiffel ? répéta l'assistante, incrédule.

— Il l'a prise d'assaut avec un commando. Et ce n'est pas tout.

— Quoi encore ?

— Il détient un otage. Et je crains que, dans sa folie, il n'hésite pas à le sacrifier si les choses tournent mal pour lui.

— Qui est-ce, Malcolm ?

— Quelqu'un dont nous ne pouvons risquer la vie, répondit Philpott d'un ton sombre. La mère de Warren. La mère de Warren G. Wheeler, président des États-Unis.

— Mais que, que..., bredouilla Sonya, le visage livide.

— Que faisait-elle à la Tour Eiffel ? Elle présidait un banquet du Fonds International d'Aide à l'Enfance, une organisation qu'elle

patronne. Bon sang, pourquoi n'y ai-je pas pensé ! Comment ai-je pu être assez stupide pour ne pas procéder à une enquête après ce que m'avait dit Van Beck !

— Van Beck avait parlé de la Tour Eiffel ?

Philpott acquiesça d'un signe de tête, se passa la main sur le visage, desserra sa cravate et défit son col de chemise.

— Oui, murmura-t-il, l'air effondré. « Vous connaissez autre chose qui a deux millions et demi de rivets ? » m'avait-il demandé. Je l'ai cru à moitié et c'est pour cela que je t'avais donné rendez-vous ce matin dans ce petit café : pour voir ce qui se passait, à tout hasard... Quel imbécile je fais ! Si j'y avais rencontré Smith en personne, je lui aurais sans doute offert une bière.

— Tu n'es pas du genre à t'apitoyer sur toi-même, dit Sonya en s'approchant de Philpott. N'abandonne pas la partie, bats-toi.

Elle resserra sa cravate, lui lissa les cheveux de la main et l'embrassa sur la joue.

Sur l'écran du poste, un panneau interrompit les mésaventures domestiques d'une famille de feuilleton télévisé : *Attention, communication importante.*

— Regarde, Malcolm.

Philpott se retourna, traversa la pièce et s'installa devant le poste.

— C'est Smith. Apparemment, il est en direct. Ses techniciens ont dû faire en sorte que l'O.R.T.F. ne puisse lui enlever l'antenne, expliqua-t-il. D'ailleurs, pour l'instant, le gouvernement français ne désire pas l'empêcher de parler.

« Je suis navré d'interrompre votre programme habituel, mais je vous offre en compensation une aventure *réelle* que vous trouverez encore plus palpitante, j'en suis persuadé », déclara Smith dans un français parfait.

Après avoir répété sa phrase en anglais, il poursuivit :

« Je m'appelle Mister Smith et je viens de voler la Tour Eiffel. Non, je ne plaisante pas. Regardez vous-même. »

Sur l'écran apparut la structure métallique familière. La caméra descendit le long des poutrelles, s'arrêta au premier étage, montra les gardes armés, puis se braqua vers la foule massée derrière le cordon de police.

« Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie, reprit Smith d'un ton triomphant. Par surcroît, j'ai fait une prisonnière – un otage, si vous préférez, bien que sa vie ne soit absolument pas en danger, je tiens à le souligner... À condition, évidemment, que le gouvernement français satisfasse à mes demandes. »

Au visage de Smith succéda la silhouette d'Adela Wheeler assise dans un fauteuil, le dos droit, les yeux braqués devant elle. Opérant un zoom, le cadreur la prit en gros plan.

« Nombre d'entre vous auront reconnu Mrs. Adela Wheeler, la mère du président des États-Unis. Mais passons à des considérations plus plaisantes – pour moi, s'entend. »

La caméra revint à Smith, qui continua :

« Comme vous avez pu le constater – et rien de ce que vous avez vu n'est truqué –, moi et mes associés sommes maîtres de la Tour Eiffel que nous garderons jusqu'à versement d'une rançon que j'estime raisonnable. Je crois savoir que sa construction a coûté à l'époque environ un million six cent mille dollars américains et qu'il en faudrait aujourd'hui, pour la remplacer, disons, soixante-huit millions. Je m'engage à la rendre au peuple français dans l'état – excellent – où je l'ai trouvée pour la somme de trente millions de dollars. Vous m'accorderez que je ne profite pas de la situation. En outre, la présence sur les lieux de Mrs. Wheeler devrait constituer – comment dire ? – un argument de vente assez convaincant. »

Manifestement, Smith s'amusait beaucoup. Dans la suite du Ritz, Philpott attendait le coup de grâce que le criminel gardait en réserve. La sonnerie du téléphone retentit, Sonya alla décrocher.

— Un instant, je vous prie, Excellence, sollicite-t-elle. Mr. Philpott voudrait suivre Smith jusqu'au bout.

La caméra quitta à nouveau le visage du ravisseur, glissa le long de l'arête de la Tour et s'arrêta sur l'un des canons à laser, dont la gueule noire apparut au centre de l'écran. Il ne fallait pas être expert pour deviner qu'il s'agissait d'une arme nouvelle et très perfectionnée.

« Regardez attentivement. Je tiens à vous faire comprendre qu'il est inutile de songer à une intervention armée civile ou militaire, aérienne ou terrestre. Ce que vous voyez en ce moment, c'est l'un des quatre canons à laser qui gardent la Tour, son voisinage immédiat et aussi, bien entendu, le ciel qui la surplombe. »

— C'est Roger Ravensberg, l'ambassadeur, annonça Sonya. Je lui ai demandé d'attendre.

Philpott approuva d'un signe de tête.

« Quelques détails sur ces engins, poursuivit Smith, dont le message était transmis en France, au Benelux, en Allemagne et dans tous les pays recevant les émissions françaises. Je les ai empruntés, pour ainsi dire, à l'armée américaine, qui les expérimentait près de Stuttgart. Le canon à laser constitue peut-être l'arme la plus destructrice jamais conçue – à une petite échelle, s'entend. Naturellement, elle ne peut rivaliser avec les bombes à hydrogène de cent mégatonnes, mais les armes nucléaires présentent de nombreux inconvénients. Les engins dont je dispose sont plus sélectifs. De là où je les ai installés, ils détecteront et détruiront *complètement* tout ce qui approchera au voisinage de la Tour, par terre ou par air. »

Smith se pencha en avant et prit une expression grave :

« Je lance à la police, à l'armée françaises cette mise en garde : ne vous risquez pas dans une tentative vouée à l'échec. Voilà ce que j'avais à vous dire. Je vous communiquerai d'autres informations dans une heure. »

Le visage de Smith disparut de l'écran. Dans les bureaux gouvernementaux, dans les cafés, les foyers parisiens, ce fut un choc énorme. À Washington et à Londres, à Moscou et Pékin, Le Caire et Bruxelles, les hommes politiques et les journalistes prenaient connaissance des télex avec stupéfaction.

Philpott courut au téléphone.

— Roger ? Vous l'avez entendu... Jusqu'au bout... Bon, voici ce que je vous suggère. Je connais Smith, ses méthodes, sa personnalité. Je connais aussi la puissance prodigieuse des canons à laser, facteur dont il faut tenir compte avant tout. Sans eux, nous aurions peut-être une chance – encore que nous ne pourrions mettre la vie d'Adela en danger –, mais face à ces engins, nous sommes réduits à l'impuissance. *Totalement*. Est-ce bien clair ?

Le directeur de l'U.N.A.C.O. s'interrompit puis reprit :

— Il n'est cependant pas impossible que je puisse faire pencher la balance. Ce que je vais vous révéler est confidentiel, Roger. J'ai votre parole que vous garderez mes informations pour vous seul ?... Bon, j'ai deux agents à moi dans la place, en haut de la Tour. Je vous demande d'intervenir auprès du gouvernement français pour que l'U.N.A.C.O. entre dans la danse. Immédiatement. Vous me rappelez ?... Entendu.

Philpott raccrocha et dit à Sonya :

— On attend.

Moins d'une minute plus tard, le téléphone sonna de nouveau. Philpott décrocha.

— Roger ?... Qui ?... Oh, je vois. Non, j'attends, bien sûr... Oui, monsieur le Président, c'est Malcolm... Je sais... Oui, j'espère pouvoir tenter quelque chose... Non, nous n'entreprendrons rien qui puisse mettre en danger la vie de Mrs. Wheeler, je vous le promets... Je serai très honoré d'être votre représentant personnel. Ne vous tourmentez pas, monsieur le Président... confiance, Warren.

Philpott raccrocha le téléphone, qui se remit aussitôt à sonner. C'était l'ambassadeur américain : les responsables français accueillaient plus que favorablement la proposition de l'U.N.A.C.O. ; en fait, Philpott prenait la direction des opérations.

— Il faut gagner, Malcolm. Le monde a les yeux braqués sur nous et le Président voit en Smith une terrible menace pour la sécurité internationale.

Philpott sourit pour la première fois de la journée, mais d'un sourire bien pâle. Il raccrocha, se tourna vers Sonya.

— En route. Première étape, le ministère de l'intérieur.

Les gens ont la dangereuse habitude de placer les enfants au premier rang de la foule, quel que soit le spectacle. Devant la Tour Eiffel, une fillette aux cheveux blonds bouclés se tenait entre deux policiers et serrait contre elle un gros ballon à damier. La mère avait une main posée sur l'épaule de l'enfant, mais accordait toute son attention à la Tour, où il n'y avait pourtant rien à voir. La petite fille, qui commençait à s'ennuyer, fit rebondir son ballon sur le sol. Le ballon lui échappa, heurta son genou, roula sur la chaussée..., vers le cercle tracé à la craie autour de la construction métallique.

L'enfant s'élança vers son jouet. Sa mère poussa un cri, voulut la rattraper, mais un policier la retint. Quelques mètres plus loin, un jeune homme de forte carrure franchit le cordon de police et courut désespérément en direction de la fillette.

Sur la Tour, un laser pivota vers la gauche. Ses détecteurs prirent dans leur champ les deux silhouettes en mouvement ; les générateurs cachés dans les camions envoyèrent dans l'arme du courant en surtension.

L'homme plongea vers l'enfant au moment où elle saisissait son jouet capricieux à quelques centimètres de la ligne dont le tracé avait été fixé par Smith. Le ballon échappa de nouveau à la petite fille, roula à l'intérieur du périmètre interdit. Le canon à laser bougea avec la rapidité de l'éclair, un faisceau de lumière blanche jaillit de sa gueule. Les contours du ballon devinrent incandescents, puis disparurent : il ne resta plus qu'un peu de fumée montant du macadam.

Tandis que la petite fille se précipitait vers sa mère, la foule silencieuse regardait avec des yeux horrifiés la spirale de fumée.

Dès que la limousine s'arrêta, Philpott et Sonya en descendirent et se précipitèrent à l'intérieur des bâtiments du ministère. Sans souci du protocole, on les conduisit à la salle de réunion, vaste et haute de plafond, où Guillaume Ducret, le ministre, était en conférence avec les représentants de la police et de l'armée. Ducret accueillit avec un soulagement manifeste l'arrivée des deux Américains.

— Mr. Philpott, je ne saurais dire à quel point je suis heureux de vous voir.

Beau type d'homme politique aux allures d'aristocrate, le ministre s'apprêtait à faire pleuvoir les questions sur Philpott lorsque la porte s'ouvrit sur le commissaire Auguste Poupon, une boule de nerfs et d'énergie, très efficace en cas de crise. Il était suivi de près par Roger Ravensberg, deux généraux américains à quatre étoiles, Holmwood et Hornbecker, accompagnés de leurs aides de camp, et divers

responsables français.

Les généraux Hornbecker et Jaubert – un Français – entamèrent aussitôt une discussion sur les moyens d'intervention.

— Une escadrille de Mirage a déjà décollé, annonça le Français. Elle pourrait être sur l'objectif en quelques secondes.

— Et les lasers la réduiront à néant en moins de temps encore, répliqua l'Américain d'un ton méprisant. Nous pourrions utiliser certains de nos missiles...

— Qui détruiraient la Tour et la moitié de Paris, intervint Philpott. Ce n'est pas la meilleure façon de protéger la vie de Mrs. Wheeler. Non, Messieurs, M. Ducret et moi-même avons été chargés de diriger cette opération. Nous ferons appel à vous si nous avons besoin de votre aide, ce qui est probable, mais laissez-nous en décider. D'ici là, je vous serais reconnaissant de bien vouloir garder le silence.

La mise au point était rude, mais efficace – en définitive, c'est la seule façon de traiter les généraux.

Jaubert et Hornbecker, enfin d'accord, fusillèrent l'Américain du regard. Ducret toussota pour briser un silence gênant.

— Il conviendrait peut-être de commencer par réunir tous les renseignements possibles sur l'homme que nous devons affronter, proposa-t-il. Monsieur Philpott, je crois que vous avez beaucoup à nous apprendre.

— Mister Smith est un homme fabuleusement riche qui éprouve un besoin irrépressible de commettre des crimes extraordinaires. C'est là qu'il trouve son plaisir : ni dans la politique ni dans les affaires – dans le crime. Chaque année en moyenne, il monte donc une opération criminelle complexe, brillante et en principe couronnée de succès. Il semble invulnérable ; en tout cas, il le croit, ce qui est peut-être encore plus dangereux.

— Y a-t-il des méfaits que nous pouvons lui attribuer avec certitude ? demanda le ministre.

— Mon assistante va vous en dresser la liste. Mrs. Kolchinsky ?

— C'est lui qui a volé soixante kilos d'uranium 235 à la centrale nucléaire de Blythe, dans le Wyoming, en 1963. Vous vous souvenez probablement qu'il obtint dix millions de dollars pour épargner la ville de San Diego. La panique provoquée par son chantage fit vingt morts.

» En 1976, il vendit à des terroristes libyens des armes légères soviétiques ultra-perfectionnées que les Russes achevaient de mettre au point dans leur base de Nevjansk. Résultat : cent cinquante morts à Manchester, deux cents à Tokyo, la catastrophe aérienne d'Haifa, le massacre de Darmstadt. Smith n'a pas commis ces crimes, je vous l'accorde, mais il n'en porte pas moins la responsabilité.

Sonya parcourut des yeux son auditoire.

— Voulez-vous que je continue ? Le hold-up de la banque des îles

Anglo-Normandes : Smith avait littéralement envahi Jersey avec ses commandos et...

— Merci, Mrs. Kolchinsky, interrompit Ducret. Cela nous suffit. Comment expliquer que nul d'entre nous n'ait jamais entendu parler d'un tel personnage ? D'un homme qui habite un château près de la Loire et dépense apparemment des sommes énormes dans ce pays ?

— Il cache toujours son identité, expliqua Philpott. Pour reprendre un vieux cliché, c'est un maître du déguisement, capable de changer d'apparence si totalement que ses collaborateurs les plus proches ne le reconnaissent pas. Il y a cinq ans, à Tokyo, il jouait le rôle d'un Allemand ; à Johannesburg, il y a deux ans, il était espagnol. Dieu sait combien de langues il parle. Mais quelle que soit l'identité qu'il emprunte, il s'arrange toujours pour que nous puissions difficilement refuser de satisfaire ses exigences.

— Vous voulez dire qu'il ne nous laisse aucune marge de manœuvre ? demanda Ravensberg.

— Exactement. Cette fois, cependant, nous avons un atout dans notre jeu. L'U.N.A.C.O., mon organisation, a réussi à infiltrer deux agents dans l'équipe de Smith. Inutile, Messieurs, de vous recommander une discrétion absolue sur ce que je viens de vous révéler.

Un murmure admiratif s'éleva, mais Philpott s'empressa de dissiper d'éventuelles illusions :

— Malheureusement, nous ne pouvons, pour l'instant, exploiter cet avantage, car nous sommes dans l'impossibilité d'entrer en contact avec eux. En bref, nous ne savons toujours rien de ce qui se passe là-bas, conclut le directeur de l'U.N.A.C.O. en regardant la Tour Eiffel par la fenêtre.

*

**

Mike Graham, entouré de Sabrina Carver et de trois hommes, examinait un plan de la Tour étalé sur une table de la cuisine et maintenu en place par quatre charges d'explosifs.

— Ici, ici, ici et ici, indiqua l'ancien agent de la C.I.A. en tapant du doigt sur le plan, ce sont les points faibles de la Tour, ceux sur lesquels repose en quelque sorte toute la charpente. Si l'on fait exploser quatre charges placées sur ces points... fini, plus de Tour Eiffel.

— Puissantes ? demanda Sabrina.

— Plutôt : des charges de vingt-cinq, munies d'un détonateur déclenché par radio. Quand le signal de mise à feu a été donné, il est impossible de l'annuler, quelle que soit la durée du retardement, c'est-à-dire du temps qu'on se donne pour foutre le camp.

Quand il fallut aller placer les explosifs, deux des hommes de Smith choisis pour l'opération déclarèrent forfait. Tote les écarta avec mépris, harnacha autour de sa poitrine des courroies reliées à un câble fixé au parapet, puis sauta et posa deux des charges de plastic. Sabrina se chargea des deux autres avec l'aide du troisième homme, mais dédaigna le câble de sécurité.

Travaillant vite, comme toujours, et avec une adresse innée, elle fixa les pains de plastic gris-rose sur les poutrelles et y enfonça les détonateurs. Lorsqu'elle eut terminé, son compagnon lui tendit la main pour l'aider à remonter, mais elle la refusa d'un ton irrité :

— Occupe-toi plutôt de toi. Tu cours davantage de risques.

L'homme haussa les épaules puis avança à quatre pattes le long d'une poutre qui devait le conduire au refuge de l'escalier en colimaçon. Au moment où il allait saisir la rampe, il glissa et bascula. Il tenta de refermer les jambes sur la poutrelle, mais l'arête métallique lui cisaila la chair et la douleur lui fit lâcher prise. Avec un hurlement, il tomba. Son corps heurta une traverse, rebondit, passa près de Sabrina.

La jeune femme tendit la main en direction de l'homme, ses doigts se refermèrent sur son poignet, ses ongles s'enfoncèrent dans la chair. Le choc faillit lui disloquer l'épaule, mais elle tint bon, malgré la douleur qui lui coupait la respiration.

— Ne lâche pas ! lui cria Tote de l'autre côté de la Tour.

— Accroche-toi par les jambes ! dit Sabrina d'une voix haletante à l'homme qui ruait dans le vide.

Elle sentait ses forces décroître rapidement et savait que dans quelques secondes, il lui faudrait choisir : lâcher la main de l'homme ou l'accompagner dans son plongeon mortel.

— Je... ne... peux... plus, fit-elle.

Le montant auquel elle se tenait mordait ses muscles, une onde de douleur lui parcourait tout le corps. Ses doigts commencèrent à glisser sur le métal, ses orteils se recroquevillèrent sous l'effet de l'insupportable pression. Sentant qu'elle allait tomber, Sabrina poussa entre ses dents serrées un gémissement de terreur et de frustration.

Soudain ce fut fini. La tension exercée sur son corps cessa quand Tote, se balançant dans le vide, entoura la taille de l'homme d'un bras puissant. La jeune femme en éprouva un tel soulagement qu'elle faillit lâcher prise, mais elle se rabattit aussitôt contre la poutrelle qu'elle enserra des bras et des jambes. Puis elle se hissa jusqu'au parapet, l'enjamba, s'effondra sur les planches et y demeura allongée, respirant profondément, refoulant les larmes qui lui montaient aux yeux.

Sans ménagement, Tote laissa tomber le rescapé à côté d'elle.

— Ça va ? lui demanda-t-elle.

— Oui, merci, murmura-t-il.

Il sursauta quand la botte du Finlandais s'enfonça dans ses côtes.

— Tu peux dire que tu as de la chance, mon salaud, grommela le colosse. Moi, je t'aurais laissé piquer une tête, tu m'entends. Si jamais je te retrouve dans mes jambes, je te balance moi-même du haut de la Tour ! ajouta le géant, accompagnant la menace d'un second coup de pied.

En bas, les camions du restaurant Le Riche avaient formé le cercle, comme un convoi de pionniers attaqués par les Indiens. Au centre, Claude et C.W. dirigeaient une équipe d'hommes en treillis qui déroulaient des câbles et les transportaient dans une salle souterraine. Lorsque le branchement fut fait, C.W. s'essuya le front, regarda autour de lui et découvrit deux tonnelets de bière appuyés contre un mur. Il se baissa, approcha ses lèvres de la cannelle, tourna le robinet. Rien ne coula, un sifflement d'air comprimé s'échappa de la bonde.

— Elle a trop de bulles, ta bière, Claude, se plaignit le Noir.

— Ne touche pas à ça ! aboya le balafré. Si tu veux boire un coup, attends d'être là-haut.

Clarence Whitlock se releva, haussa les épaules. La bière, il s'en passerait... mais savoir que certains des tonneaux de Smith contenaient de l'oxygène pourrait lui être utile. Une fois de plus, il réfléchit au moyen de transmettre à Philpott les précieuses informations qu'il détenait. Ici, en bas, il lui suffirait de se mettre à courir pour s'échapper – à ceci près que Claude lui aurait fait éclater le crâne avant qu'il ait franchi dix mètres...

*

**

Au ministère de l'Intérieur, les choses s'organisaient. Réduisant au minimum les bavardages inutiles, Philpott et Ducret s'efforçaient de réunir toutes les informations, d'ordre scientifique ou militaire, pouvant leur permettre de faire face à la menace des lasers. Ils crurent même avoir résolu leur problème lorsqu'un savant français, un grand dégingandé dépourvu d'humour, leur suggéra une solution d'une évidence aveuglante :

— Puisque ces canons émettent des faisceaux lumineux, il suffirait de renvoyer le – comment dit-on ? – le rayon de la mort à l'expéditeur.

— Des miroirs ! s'écria Philpott en se dressant sur ses pieds. De grands miroirs qui réfléchiraient le faisceau ! Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

Il mit sur-le-champ une équipe de chercheurs au travail sur cette proposition, mais, une demi-heure plus tard, les scientifiques déclarèrent avec regret que si l'angle de réflexion n'était pas

absolument exact, le rayon réfléchi détruirait en partie la Tour Eiffel sans atteindre les canons.

— Ne pouvez-vous fixer cet angle avec précision ? plaida Philpott.

— Avec un miroir géant ? soupira le chercheur dégingandé. En outre, ils n'auraient qu'à modifier la position de leurs canons pour rainer nos efforts.

Philpott dut s'avouer vaincu. Son visage s'assombrit encore lorsque Ravensberg lui annonça, avec une certaine fébrilité, que la Maison-Blanche et l'Élysée réclamaient des initiatives.

— Répondez-leur que j'agirai lorsque je jugerai le moment venu, pas avant, répliqua le directeur de l'U.N.A.C.O. Dites à Washington que je sauverai Mrs. Wheeler, même si je dois verser à Smith ses trente millions. Dites à Paris que je sauverai leur argent, même si je dois mettre en péril la vie de Mrs. Wheeler. Surtout, faites-leur comprendre que c'est moi qui commande et prévenez ceux qui en doutent que je deviens très méchant quand on me contrarie.

Ducret cessa de contempler ses mains parfaitement blanches pour intervenir.

— Du côté français, le Président est satisfait que vous ayez pris l'affaire en main car, si échec il y a, ce sera un échec américain. Vous-même et votre pays devraient répondre de tout éventuel dommage causé à la Tour et si un seul dollar passe de nos coffres dans ceux de Mister Smith, ce sera votre faute, pas la nôtre.

— À Washington, on raisonne de la même manière, marmonna Philpott d'un air triste. S'il arrive quoi que ce soit à Mrs. Wheeler, mon organisation fermera boutique sur l'heure, malgré la longue amitié qui me lie au Président. Et je pourrai m'estimer heureux si je parviens à obtenir un poste de professeur de travaux manuels dans un collège de province.

— Que comptez-vous faire ? demanda le ministre.

— Jouer un président contre l'autre jusqu'à ce que j'obtienne ce que je veux. Lorsqu'on travaille aux Nations unies, on prend l'habitude de faire de la corde raide.

— Et que voulez-vous exactement ?

— Smith, répondit Philpott sans hésiter. Je veux l'avoir, et je l'aurai.

— Vous risquez votre organisation, votre carrière, dans ce but ?

— Je crois même que je risquerais ma peau.

Ducret soupira :

— Espérons que les décisions que vous prendrez dans les heures qui viennent seront les bonnes.

— En tout cas, je vais essayer d'en convaincre Giscard et Wheeler, dit Philpott avec un sourire.

Pendant les minutes qui suivirent, une discussion triangulaire se

déroula par téléphone entre le ministère de l'Intérieur, la Maison-Blanche et l'Élysée. Finalement, les deux présidents se mirent d'accord sur le paiement de la rançon – sans se rendre compte qu'ils avaient été subtilement amenés à cette décision par Malcolm G. Philpott.

Marcel Legrain, ministre des Finances, fut convoqué à la conférence. C'était un ancien joueur de rugby, solidement bâti et aimant l'empoignade.

— Si vous cédez devant ce criminel, je donne ma démission, déclara-t-il d'emblée. Nous ne pouvons pas encourager les forces subversives qui menacent les fondements mêmes de notre prospérité économique. Je dis qu'il faut écraser ce monsieur Smith, comme un insecte.

— Bravo, Marcel, ironisa Ducret. Naturellement, nul d'entre nous n'attribuera cette admirable fermeté au fait qu'il y aura bientôt des élections.

Philpott sourit. Legrain allait pourfendre son collègue d'une réponse lorsqu'un collaborateur de Ducret annonça en montrant le poste de télévision :

— Notre nouvelle vedette ne va plus tarder.

Les participants à la réunion se rassemblèrent devant l'écran, et Mister Smith attendit obligeamment la fin d'une bande publicitaire pour faire sa réapparition.

— Il est à présent treize heures, dit-il. Si les trente millions de dollars ne m'ont pas été remis dans douze heures, moi et mes associés quitteront la Tour, sous la protection des canons à laser. Quelques instants plus tard, quatre explosions simultanées réduiront la Tour Eiffel en un tas de ferraille. Je suis persuadé que nul d'entre vous ne souhaite cette destruction. Je suis également persuadé que le président Wheeler sera sensible au fait que sa mère ne nous accompagnera pas : elle restera dans la Tour.

Smith marqua une pause avant d'abattre sa carte suivante.

— Mais pourquoi ne pas donner la parole à cette charmante vieille dame ? suggéra-t-il.

La caméra obliqua lentement vers la gauche, où Adela Wheeler était assise à côté de Smith.

— Vous espérez que je vais plaider votre cause, Mister Smith ? dit-elle d'un ton mordant. Que je vais implorer pour avoir la vie sauve ?

— Peu importe ce que vous allez faire, répondit le criminel en sortant du champ.

Adela Wheeler fit face à la caméra, avec une telle majesté qu'on eût dit la statue de la Liberté.

— Cet homme est aussi bête que cupide, déclara-t-elle avec mépris. Si quiconque est prêt à payer une rançon pour la Tour Eiffel, libre à lui. Mais je vous supplie de ne pas tenir compte de ma présence.

Comme la Tour, je suis une vieille dame et nous ne sommes plus guère utiles ni l'une ni l'autre. Associer mon sort à celui de ces poutrelles pour satisfaire un mégalomane dément n'est pas seulement impensable – c'est obscène. Ne lui cédez pas. Anéantissez-le. Son engeance ne mérite pas de respirer le même air que nous. Si vous tenez absolument à vous défaire d'argent durement gagné, envoyez les millions au Fonds International d'Aide à l'Enfance. Les enfants en ont besoin, pas Smith.

— Quelle femme admirable ! s'exclama Ravensberg. Vas-y, Adela, envoie-lui ses vérités à la figure !

— Bien dit, murmura Ducret, mais je doute que Mister Smith ait apprécié.

La caméra glissa de la prisonnière au ravisseur, qui maîtrisait difficilement sa fureur :

— Quels que soient les propos de cette vieille folle, il vous reste douze heures pour payer. C'est tout !

CHAPITRE IX

Smith arpentait avec impatience le couloir du restaurant. À chaque opération revenait ce moment qu'il haïssait : celui de l'attente, pendant lequel les imbéciles qu'il affrontait discutaient des moyens de le vaincre et de conserver leur précieux argent.

Il eut un grognement de mépris. Si seulement ils savaient à quel point il se moquait de leur argent ! Tout ce qu'il voulait, c'était rabaisser leur orgueil, les voir à genoux devant lui, ramper aux pieds du maître. Il désirait éprouver le frisson insurpassable du danger et de la victoire. Vaincre Mister Smith ? L'idée même était absurde : il n'avait jamais connu la défaite, il ne la connaîtrait jamais. Il était invulnérable, c'était le plus grand génie criminel de tous les temps.

Smith eut une moue dédaigneuse en songeant à la troupe de politicards, de généraux et de policiers échafaudant plan d'attaque après plan d'attaque contre la Tour, puis renonçant en se rappelant les tout-puissants lasers. Il imaginait sans peine les responsables municipaux criant victoire : « Nous avons trouvé ! Il suffit de couper le courant pour rendre les lasers inoffensifs ! » En entendant le ronronnement continu des générateurs installés dans les camions, ils comprendraient qu'il n'avait pas besoin de leur électricité : il fabriquait la sienne.

L'idée qu'un crétin quelconque proposerait probablement de renvoyer les rayons à l'aide de miroirs le fit sourire. « Qu'ils essaient, pensa Smith. Ils auront droit à un gigantesque feu d'artifice. » Il se versa un cognac qu'il avala d'un trait et se tourna vers Claude.

— Il est temps de prendre quelques... hum... mesures de précaution supplémentaires. Qu'en pensez-vous, Claude ?

L'homme à la cicatrice regarda Sabrina et ses compagnons dispersés dans la salle, bavardant, jouant aux cartes ou sommeillant.

— Les armes ? s'enquit-il.

Le maître acquiesça d'un signe de tête.

— Avec tact, Claude, avec tact.

Le balafré annonça avec la diplomatie requise que tout le monde devait se présenter avec ses armes au poste de commandement. Quand les troupes furent réunies, Mr. Smith y alla d'un nouveau petit discours :

— J'ai les effusions de sang en horreur et je déteste les accidents. Afin d'éviter tout risque, je préfère réquisitionner vos armes.

Un murmure parcourut le groupe. Tote, en particulier, n'aimait pas

l'idée de son employeur. Graham et C.W., très méfiants, soupçonnaient un piège mais, sous le regard attentif de Smith et la menace des pistolets braqués par Claude et Leah, tous s'exécutèrent un par un.

— N'auriez-vous pas confiance en nous ? demanda Sabrina en posant devant Smith son fusil automatique AK 47 et son pistolet mitrailleur Meisner MA 28.

— Certainement pas, ma chère. Quelle idée absurde ! Je cherche simplement, comme je l'ai dit, à éviter des accidents toujours possibles.

— Alors, je suppose que Claude, Leah et vous-même allez aussi remiser vos armes ? dit Graham. Pour éviter un accident...

— Comme il faut néanmoins que quelqu'un soit armé, je me dévouerai, ainsi que mes deux plus proches collaborateurs, répondit Smith en lançant à Graham un regard aigu.

C.W. s'apprêtait à protester quand le téléphone sonna. Pei décrocha, agita l'appareil en direction de Smith d'un air excité.

— C'est Ducret, le ministre de l'Intérieur.

Le grand patron eut un sourire satisfait :

— Comme je l'avais prévu. Ils n'ont pas tardé à se montrer raisonnables.

D'emblée, Ducret déclara qu'il n'était pas d'humeur à marchander.

— Excellent, car moi non plus, répondit Smith. Que puis-je pour vous, monsieur le Ministre ?

— Le ministre des Finances m'a avisé qu'il ne peut réunir et compter en si peu de temps la somme exorbitante que vous exigez. Il réclame un nouveau délai jusqu'à demain matin dix heures.

Le sourire suffisant de Smith s'effaça de ses lèvres.

— Il n'en est pas question. Nous quitterons la Tour et la ferons exploser à une heure précise du matin, si je n'ai pas reçu d'ici là les trente millions de dollars en billets non marqués. Reprenez contact avec moi lorsque vous aurez l'argent, pas avant. Je vous indiquerai alors la procédure à suivre pour me l'apporter. Je vous signale d'ores et déjà qu'il n'y aura pas neutralisation de mes lasers pendant l'opération.

La conversation téléphonique, amplifiée par un haut-parleur, était suivie par toutes les personnes présentes dans la salle de conférences du ministère. Ducret adressa un hochement de tête interrogateur à Philpott et à Poupon. Le directeur de l'U.N.A.C.O. griffonna rapidement une note, qu'il demanda à Poupon de passer au ministre.

— J'ai peur que ce ne soit impossible, reprit Ducret. Mister Smith, vous êtes un homme intelligent, vous devez comprendre que nous ne pouvons réunir aussi rapidement une telle somme. Nous ne disposons dans tout le pays que de quinze millions de dollars américains en billets. Le reste, nous le faisons venir de Suisse et du Luxembourg,

mais cela prend du temps.

Après un instant de réflexion, Smith répondit :

— D'accord, Ducret. Quinze millions ce soir à dix heures, et le reste avant quatre heures du matin. C'est ma dernière concession.

— Une minute, Mister Smith, sollicite le ministre, je dois consulter mes collègues.

Se tournant vers Philpott, il demanda :

— Alors, qu'en pensez-vous ? Pourquoi la question temps est-elle aussi importante pour lui ? Et que dois-je lui répondre ?

Philpott émit l'hypothèse que Smith tenait à recevoir l'argent avant la nuit, que peut-être ses générateurs cesseraient de produire du courant à l'aube. Soudain, une idée lui vint à l'esprit :

— Il y a un aspect dont nous n'avons pas discuté ensemble, encore que j'aie abordé la question avec le commissaire Poupon.

— Lequel ?

— Comment Smith envisage-t-il de quitter la Tour avec la rançon quand les lasers auront été débranchés ?

Ducret rumina la question avant d'avouer :

— Je n'en ai aucune idée... Alors, nous acceptons, je suppose ?

Lorsqu'il rétablit la communication avec la Tour, la voix de Smith se fit entendre, acide :

— J'attends, monsieur Ducret, et ma patience a des limites. Quelle est votre réponse ?

— Nous acceptons, Mister Smith, annonça le ministre de l'intérieur.

Et il raccrocha.

Sabrina prenait l'air sur la galerie lorsque Graham vint la rejoindre. Il alluma une cigarette, s'accouda au parapet et dit avec nonchalance :

— Vous êtes extrêmement élégante pour une voleuse.

Le cœur de la jeune femme s'emballa ; Graham se contentait-il de continuer à la taquiner ou préparait-il l'estocade ? Elle lui adressa un sourire qu'elle espérait langoureux.

— Merci, Mike, répondit-elle avec désinvolture. J'ai d'autres passe-temps que le vol, vous savez.

— Je n'en doute pas. C'est drôle, je...

— Vous... quoi ?

— Oh, juste une impression que j'ai depuis que j'ai fait votre connaissance et dont je ne parviens pas à me débarrasser.

— De quoi s'agit-il ?

« Attention, pensait Sabrina. Joue serré. »

— Je crois que je vous ai déjà rencontrée quelque part, dit Graham d'une voix traînante. C'est idiot, non ?

— Non, non, s'empresse de répondre Sabrina en tentant de garder un ton calme. C'est possible, après tout – encore que je ne le pense pas. J'ai été mannequin, cover-girl, et ma photo s'étalait un peu partout.

Graham tira une longue bouffée de sa cigarette.

— Alors c'est peut-être ça. Ce n'était pas un peu dangereux d'avoir votre visage sur la couverture de *Vogue* ?

— Si, bien sûr. C'est pourquoi j'ai abandonné ce métier.

— Vous avez raison, je ne vous ai probablement jamais rencontrée auparavant, car comment aurais-je pu oublier une fille aussi extraordinaire ?

Sabrina rougit sous le regard insistant de Graham et minauda :

— Merci, merci, c'est trop !

L'ancien agent de la C.I.A. fixa longuement le visage de la jeune femme, puis détourna les yeux.

— Hé, murmura-t-il en pointant un doigt vers le bas. On dirait que les Marines ont débarqué.

Regardant dans la direction indiquée, Sabrina vit des soldats en armes descendre de véhicules militaires garés à la limite du périmètre de la Tour.

— C'est sérieux, vous croyez ? demanda-t-elle.

— Je ne pense pas. Voyons si nous sommes toujours prêts à repousser l'abordage, dit Graham.

D'une chiquenaude, il lança sa cigarette dans le vent, qui l'emporta vers la gauche. Le mégot tournoya et s'embrasa soudain quand un éclair blanc le frappa. Claude, qui s'était approché sans bruit, tapota l'épaule de Graham.

— Ne fumez pas trop, conseilla le Français à l'Américain. C'est mauvais pour la santé.

Lorsque le soleil commença à sombrer, baignant la Tour d'un halo rose, les troupes postées dans le parc du Palais de Chaillot avaient établi une longue barrière circulaire entourant le monument. C'était la seule idée qui fût venue à l'esprit des généraux.

Entre cette barrière et les camions militaires, il y avait un *no man's land* où seule une camionnette de la police avait pénétré. Ce véhicule, transformé en véritable centre de télécommunications permettait à Philpott et au commissaire Poupon d'entrer à tout moment en contact avec qui ils voulaient, y compris Smith et le président des États-Unis. L'idée de ce transfert de poste de commandement revenait à Philpott qui, las de son inaction, avait décidé d'avancer quelque peu à découvert.

— Quand Smith a parlé de procédure pour lui amener l'argent sans neutraliser les lasers, j'ai pensé qu'il existait un système de protection

quelconque, expliquait le directeur de l'U.N.A.C.O. à Poupon. C'est ce qui permet d'ailleurs à Smith et à ses hommes de ne pas se faire désintégrer dès qu'ils passent la tête par-dessus le parapet.

Le commissaire hocha la tête.

— Je suppose donc que C.W. essaiera de s'échapper ou tout au moins d'entrer en contact avec nous, poursuivit Philpott. Il est capable de descendre de cette tour en moins de deux minutes et d'éviter de finir comme ces oiseaux.

Il montra au Français les cadavres de pigeons, littéralement rôtis, qui s'étaient aventurés dans le champ de tir des lasers.

— Mais ils lui tireront dessus de la Tour, objecta Poupon.

— Pour cela, il faudrait au préalable débrancher les lasers, qui détruiraient les balles avant qu'elles n'atteignent leur cible, répondit Philpott avec un sourire rusé. Smith ne s'y risquera pas : nous le délogerions aussitôt.

— Évidemment. Alors nous attendons ?

— Il ne se passera rien avant la tombée de la nuit. C.W. tentera sa chance dans l'obscurité – quoi qu'il en ait moins besoin que Sabrina.

— Pourquoi ? voulut savoir le commissaire.

— Parce qu'il est noir comme l'as de pique, s'esclaffa Philpott.

Un officier de police frappa respectueusement à la portière de la camionnette et y fit monter un ingénieur des services municipaux de Paris. Aussitôt, les trois hommes se mirent au travail sur des plans détaillés de la Tour Eiffel.

Le soleil se coucha, comme à regret. Lorsque les derniers rayons dorés caressèrent la Tour, une ombre bougea derrière un escalier reliant deux structures métalliques. Le bruit d'un objet heurtant une poutrelle se fit entendre, C.W. se figea.

Dans la camionnette, Sonya, Philpott et Poupon observaient la Tour à la jumelle dans le jour finissant.

— Alors ? grogna Philpott.

— Rien, répondit Sonya. Il y a des kilomètres de ferraille. Autant chercher une... etc.

— Je sais, soupira son patron.

— Il fera noir dans quelques instants, commenta Poupon.

— Merci beaucoup, lui dit le directeur de l'U.N.A.C.O. d'un ton sarcastique. Allez, C.W. montre-toi !

Estimant qu'il pouvait reprendre sa progression, le Noir se glissa jusqu'aux montants faisant face à la camionnette, qu'il avait repérée dès son arrivée. Pour sortir du restaurant et échapper à la garde vigilante de Claude, C.W. avait allégué un besoin naturel, puis s'était coulé au-dehors par la fenêtre des toilettes.

Il défit la plaque métallique accrochée à sa poitrine et la tint devant lui à bout de bras, dans un rayon de soleil attardé qui perçait

encore les nuages. Il inclina la plaque d'avant en arrière en espérant que son reflet parviendrait aux occupants de la camionnette.

Ce fut Sonya qui l'aperçut la première.

— Là-bas ! s'écria-t-elle. Sous le second étage, un reflet : c'est C.W. qui nous envoie un signal. Oui, je le vois.

— Où ça ? demanda Philpott.

— En face du petit escalier, sous la poutre.

— Oui, ça y est, je l'ai... Bon sang, c'est un message ! Sonya, prenez note !

Les doigts de Whitlock remuaient avec dextérité, Philpott traduisait avec autant d'aisance :

— Écrivez :... « Incroyable – mesures – sécurité... » merde, j'ai raté un mot « ... Mrs Wheeler – O.K. – jusqu'à présent – Tout le monde – désarmé – sauf – Smith – et – lieutenants. »

Le jour mit assez longtemps à mourir pour permettre à C.W. de terminer son rapport, que Sonya relut aussitôt :

— « Smith ne nous a pas révélé ses plans pour quitter la Tour, mais nous avons suivi un entraînement très diversifié allant de la plongée à l'escalade. Il dispose au château de Clérignault, dans la vallée de la Loire, d'un hélicoptère muni de six couchettes... »

— Et puis ? demanda Philpott.

— C'est tout.

— Un peu abrupt, comme fin. Lui serait-il arrivé quelque chose ?

Une main écrasa la bouche de C.W. et l'attira dans l'ombre, derrière une poutrelle.

— Pas un mot, murmura Graham à son oreille.

Levant les yeux, le Noir découvrit Claude qui descendait l'escalier, une torche électrique à la main. Le balafré s'arrêta à un mètre de C.W. et de Graham, regarda un moment la camionnette, puis haussa les épaules et remonta. Cependant, l'absence prolongée du Noir continuait à l'inquiéter et il lui vint soudain à l'esprit que Mike Graham et Sabrina Carver avaient, eux aussi, disparu depuis dix minutes.

— Ta bonne marraine la fée vient de sauver ta peau, chuchota Graham en ôtant sa main des lèvres de Clarence Whitlock.

Comme il achevait sa phrase, un *atemi* l'atteignit au cou, il tomba à genoux en gémissant. Sabrina s'apprêta à lui assener un second coup, mais C.W. arrêta son bras :

— Non ! Il vient de me sauver la vie.

— Alors vous êtes à égalité, soupira Sabrina. Parce que tu viens de sauver la sienne.

Graham grommela en se massant le cou :

— Tu es drôlement plus forte que lors de notre dernière rencontre.

Apparemment, le stage de lutte à mains nues que tu as suivi après mon départ t'a profité.

— Alors tu m'avais bien reconnue...

— Comment oublier une telle silhouette !

Sabrina se renfroga.

— De quel côté es-tu, maintenant ? demanda C.W.

— Du mien, répondit Graham. Et de celui de la C.I.A. Je travaille avec vous.

— Pourquoi t'es-tu montré aussi imbuvable ? fit Sabrina.

— Afin de ne pas me faire tuer moi aussi au cas où vous commettriez une gaffe.

Quand Mike demanda si Philpott avait répondu au message, C.W. répondit qu'il n'en avait pas eu le temps.

— Dommage, dit Graham. Il nous faudra donc agir seuls.

— Tu as un plan ? interrogea Sabrina.

— En quelque sorte. Il va falloir improviser dans une certaine mesure. Je vais vous exposer mon idée et nous rejoindrons séparément le restaurant avant que Claude ne s'énerve vraiment.

À part un coup d'œil soupçonneux de Claude (qui, par bonheur, n'avait pas fait part à Smith de ses inquiétudes), le retour des trois agents de l'U.N.A.C.O. au restaurant ne suscita aucune réaction. Ils réintégrèrent la grande salle un par un, Graham pour reprendre une partie de cartes avec Tote et Pei, Sabrina pour bavarder avec deux jolies Japonaises qui connaissaient parfaitement la mode occidentale malgré leur appartenance aux commandos de l'Armée Rouge. Quant à C.W., il s'effondra dans un fauteuil où il feignit de s'endormir. Une demi-heure s'écoula, au cours de laquelle Smith eut une brève discussion avec Claude et Leah, puis quitta la pièce. Dix minutes plus tard, Whitlock sortit à son tour en traînant les pieds et annonça qu'il allait se chercher quelque chose qui ressemblât davantage à un lit. Personne ne parut s'intéresser à lui.

Dehors, il prit l'ascenseur, gagna le second étage et croisa sur la galerie deux sentinelles, à présent désarmées, mais qui continuaient à monter la garde, conformément aux ordres. C.W. estima qu'il leur faudrait trois minutes pour parcourir la galerie et revenir au même point.

Dès que les deux hommes furent passés, l'Homme-Araignée attacha à une poutrelle située sous le parapet une corde qu'il avait introduite en cachette dans la Tour en la dissimulant dans une glacière. Puis il la jeta par-dessus la balustrade et la laissa pendre jusqu'au premier niveau. De la Tour, il aurait fallu se pencher pour la voir.

La partie centrale du plan de Graham consistait à faire évader Mrs. Wheeler. Une fois la mère du président en lieu sûr, ils n'auraient

plus à se préoccuper que de neuf mille sept cents tonnes de ferraille assemblées de façon plutôt curieuse. Suspendu à sa fine corde de nylon, C.W. progressait vers le salon réservé aux personnalités. Parvenu devant la fenêtre, il découvrit, comme prévu, Mrs. Wheeler assise dans son fauteuil, le visage sombre, les yeux fixés sur le mur. Il allait taper au carreau pour attirer son attention lorsqu'elle ouvrit la bouche et parla – apparemment à personne.

À cet instant, Smith fit son apparition et se dirigea vers la fenêtre, les yeux braqués sur Mrs. Wheeler. C.W. se réfugia hors de vue lorsque le regard de la vieille dame se dirigea vers la fenêtre et se posa sur lui sans la moindre réaction de surprise. La mère du président tourna les yeux vers son ravisseur.

— J'aimerais vous convaincre qu'un appel pressant de votre part aux autorités accélérerait votre remise en liberté et éviterait une effusion de sang toujours possible. Je ne vous demande pas de trahir qui que ce soit, encore moins vous-même, mais simplement de passer une nouvelle fois à la télévision ou de parler au téléphone.

Mrs. Wheeler se redressa avec dignité.

— Je trouve votre proposition révoltante, Mister Smith. Je suis grand-mère, j'ai élevé un homme qui est devenu président des États-Unis, je ne vais pas m'abaisser à lécher les bottes d'une brute telle que vous. Il faudra vous passer de mon aide pour obtenir ces trente millions. C'est mon dernier mot.

Smith revint à la charge :

— Je sais me montrer très convaincant au besoin.

Adela Wheeler sembla amusée :

— Les aiguilles sous les ongles ? Les brodequins, la torture par l'eau ? Pourquoi pas l'estrapade ? Vraiment, Mister Smith, je suis trop vieille et trop coriace pour ce genre de balivernes puériles. Allez donc proférer vos menaces devant quelqu'un de votre âge.

C.W. s'agrippa aux poutrelles pour soulager la tension exercée sur ses bras. La corde se détendit et le vent, qui s'était levé à la tombée de la nuit, l'envoya gifler la paroi formant le mur extérieur de la pièce. Smith sursauta, mais Mrs. Wheeler intervint aussitôt :

— Mister Smith ! fit-elle d'une voix forte. Je vous prie de sortir. Même un prisonnier a le droit de ne pas être importuné par son geôlier. Allez-vous-en ! Nous n'avons plus rien à nous dire.

« Le plus grand criminel de tous les temps » oublia le bruit qu'il venait d'entendre ou l'attribua à une cause anodine.

— Chère Madame, s'exclama-t-il avec ironie en inclinant le buste, je comprends à présent pourquoi Warren Wheeler est devenu président des États-Unis. Avec une mère telle que vous... Je vous souhaite une bonne nuit.

Il tourna les talons, sortit et ferma la porte à clef derrière lui.

Mrs. Wheeler demeura immobile pendant deux longues minutes en espérant que l'homme aperçu à travers la vitre ferait de même. Elle n'avait pas tort d'être prudente car Smith revint sans bruit au salon, alla à la fenêtre, posa les yeux sur la vieille dame. Adela Wheeler ne daigna pas réagir : renversée dans son fauteuil, les mains croisées sur les genoux, elle ferma les yeux. Au bout d'une minute, Smith, totalement rassuré, s'éloigna de la fenêtre et sortit.

Après son départ, Mrs. Wheeler se leva, se dirigea d'un pas alerte vers la fenêtre et l'ouvrit.

— Tout va bien, assura-t-elle. Il est parti, ce gredin.

C.W. se hissa sur l'appui de la fenêtre et pénétra dans la pièce.

Nerveux comme à son habitude, Claude avait cherché partout le Noir qui était censé dormir et ne l'avait pas trouvé. Kalashnikov en bandoulière, il avait pris l'ascenseur jusqu'au second étage pour voir s'il se passait quelque chose. Il fit le tour de la galerie, bavarda avec les sentinelles et leur recommanda, inutilement, d'ouvrir l'œil. Lorsque les deux gardes le quittèrent pour reprendre leur ronde, Claude se pencha par-dessus le parapet. Tout était sombre, à l'exception des lumières du premier étage et des lampes à arc installées sur des poteaux dans le campement militaire du Palais de Chaillot. La foule s'était enfin décidée à quitter les abords du périmètre interdit, à présent délimité par une série de lampes et une barrière électrifiée montée à la hâte.

Claude sourit : il se sentait bien. Son sentiment de satisfaction vola en éclats lorsqu'il entendit la corde de nylon agitée par le vent fouetter les poutrelles. Il empoigna son arme, releva le cran de sûreté et descendit prudemment l'escalier en colimaçon menant au premier.

Graham, qui se trouvait entre les deux étages, s'accrocha à une poutrelle et quitta l'escalier pour se réfugier à l'extérieur de la structure métallique. Quand Claude fut passé, l'agent de la C.I.A. revint silencieusement sur les marches. Le balafré descendait à tâtons dans le noir en se maudissant pour n'avoir pas emporté une torche. Il aperçut la corde qui claquait contre le métal sous l'effet du vent. Il se pencha vers le bas, approcha son index de la détente de son arme.

Mike Graham se laissa tomber de tout son poids sur les épaules de Claude, qui poussa un cri et lâcha sa mitraillette. La Kalashnikov heurta une poutrelle puis rebondit dans la nuit. Un faisceau de lumière aveuglante jaillit d'un laser et réduisit l'arme en cendres presque instantanément.

Claude se remit debout et décocha une ruade à l'homme qui l'avait assailli. De force égale, les deux adversaires luttèrent en silence dans les hurlements du vent. Mike passa une prise au cou du Français, mais ce dernier, relâchant soudain tous les muscles de son corps, parvint à

se libérer. Il sauta sur le palier inférieur qu'une passerelle traversant la Tour reliait à l'escalier suivant, le dernier avant l'étage du restaurant.

Se mettant en garde à la manière des adeptes de la savate, le balafré lança à Graham :

— Viens ici, petit, viens. Je vais te démolir.

Mike descendit jusqu'au palier, mais n'avança pas plus loin. Au cours de l'entraînement, il avait pu constater la maîtrise de Claude à la boxe française et aux arts martiaux chinois : un seul coup de pied suffirait à l'expédier dans le vide.

CHAPITRE X

Dressé sur la pointe des pieds mais bien en équilibre, Claude s'approchait lentement de Mike qui avait adopté une position classique de judoka : jambes fléchies, buste de profil afin d'offrir à l'adversaire le moins de prise possible. Droit comme un i, les mains légèrement écartées du corps, les doigts raidis, le Français préparait son coup de savate.

Les deux hommes n'étaient éclairés que par la lueur diffuse du restaurant, la clarté de la lune et le halo phosphorescent que projettent toutes les grandes villes. Jailli de nulle part, le premier coup de pied fut si rapide que l'Américain, pourtant sur ses gardes, ne le vit pas arriver. Touché au biceps droit, Graham eut l'impression d'avoir le muscle transpercé par un foret.

Avec un gémissement étouffé, il sauta en arrière sur le palier et se remit en position défensive, jambe droite en avant. Prenant cette fois pour cible la partie la plus proche du corps de son ennemi – le genou – l'homme à la cicatrice s'éleva en l'air, se détendit et propulsa son pied vers son adversaire. Graham, qui avait anticipé l'attaque, esquiva par un saut de côté, puis riposta par un *atemi* à la jambe tendue du balafre.

Mais la jambe n'était déjà plus là, car Claude avait exécuté une pirouette en l'air et décochait une ruade arrière de son autre pied. Le coup atteignit une fois de plus son but : le tibia de Mike, mais il manquait de puissance. Le Français se redressa et effectua une « sortie » parfaite, à la manière d'un gymnaste : pieds joints, bras écartés, le corps en équilibre. Furieux, Graham propulsa son pied vers son adversaire apparemment sans défense. Mais Claude se lança dans un saut périlleux arrière qui le ramena sur la passerelle.

Misant sur son allonge et son poids supérieur, Graham partit de nouveau à l'assaut. C'était exactement ce qu'attendait Claude. Il bondit au-dessus du sol métallique pour assener à l'Américain le coup de grâce.

Comprenant soudain qu'il se ruait tête baissée vers un terrible danger, Mike interrompit sa charge. Le balafre, déjà en l'air, s'apprêtait à frapper son adversaire au cœur d'une ruade qui le tuerait sur le coup. Puissance, précision : rien ne manquait à l'attaque de Claude, qui n'atteignit cependant pas son objectif, car Graham ne se trouvait plus là où son assaut impétueux aurait dû le conduire.

Le lieutenant de Smith retomba sur le dos et bien qu'il parvînt à

amortir sa chute des deux mains, le contact brutal avec la passerelle l'étourdit. À travers les étoiles qui dansaient devant ses yeux, il vit Graham se jeter sur lui comme un ours en colère, sans technique ni finesse. Mike s'était contenté de plonger en avant pour se retrouver au corps à corps avec un ennemi qui ne pourrait plus lui expédier ses coups de pied mortels.

Les genoux de l'Américain s'enfoncèrent dans l'estomac du Français qui eut la respiration coupée. Graham remit Claude sur ses pieds, écrasa son poing sur son visage. Le balafré tituba, s'accrocha des deux mains à une poutrelle et lança sa jambe vers Mike. Le coup toucha Graham au ventre mais sans aucune force : la science martiale de Claude ne lui servait plus à rien. Graham se précipita sur lui, le maîtrisa d'une main, arracha de l'autre la plaque protectrice accrochée à son corps puis, froidement, fit pencher le buste de son adversaire dans le vide.

Claude, qui s'attendait à tout sauf à cela, se figea de stupeur tandis que le canon à laser tournait sur son pivot à cinq mètres au-dessus de lui. Les détecteurs alertés par le mouvement repérèrent ce corps sans protection qui avait pénétré dans leur territoire. Un faisceau de lumière d'un blanc aveuglant transperça le cœur du Français.

Dans le restaurant, Smith se tenait avec Pei près de la console de l'ordinateur dont l'écran avait signalé qu'un des lasers avait fonctionné. Smith semblait pensif : il pouvait s'agir d'un oiseau... Des points lumineux palpitèrent une seconde fois sur l'écran.

— Encore ! s'écria Pei. Il a tiré deux fois.

— La position exacte, réclama Smith.

Furieux, il descendit de la petite estrade pour réunir ses lieutenants. Ne voyant pas Claude, il sortit précipitamment sur la galerie, où il faillit entrer en collision avec Leah qui se dirigeait vers le restaurant.

— Où est Claude ? lui demanda-t-il.

La fille répondit qu'elle le croyait avec lui au restaurant.

— S'il était avec moi, je ne te demanderais pas où il est ! explosa Smith. Appelle-le par radio, au moins tu te rendras utile à quelque chose.

Leah se hâta d'envoyer le signal codé qui parviendrait au mini-récepteur que Claude portait sur lui. Pas de réponse. Elle renouvela son appel, toujours rien. Smith l'écarta d'un geste impatient et procéda lui-même à un troisième appel.

— Pourquoi ne répond-il pas ? grinça-t-il.

— Peut-être...

— Quoi ?

— Qu'il ne peut plus, murmura Leah.

Sabrina trottnait comme une mouche sur les poutrelles de la Tour. Une corde attachée autour de la taille, elle se posa avec légèreté sur le palier d'où elle découvrit Graham traînant le corps de Claude le long de la passerelle.

— Qu'est-il arrivé ? dit-elle. Ça va ?

— J'ai eu des ennuis avec Claude, répondit Mike. Je lui ai administré un remède radical pour l'empêcher de ruer inconsidérément.

Comme la jeune femme lui adressait un regard interrogateur, Graham ouvrit la main et lui montra la plaque métallique. Sabrina braqua sa torche sur le visage de Claude, puis descendit lentement le long de son corps.

— Oh, mon Dieu ! gémit-elle.

— Ne le plains pas, il a essayé de me tuer. Aide-moi plutôt à me débarrasser de son cadavre.

— Où est C.W. ? demanda Sabrina.

— Toujours dans le salon avec Mrs. Wheeler, je suppose. Pourquoi ?

— Si on lui envoyait un petit cadeau ? proposa la voleuse en dénouant la corde attachée à sa taille.

Mike sourit, hocha la tête, remit la plaque au cou de Claude puis noua la corde autour de la poitrine du balafré. Avec l'aide de Sabrina, il descendit lentement le cadavre vers la tache lumineuse de la fenêtre du salon.

— Encore une cinquantaine de centimètres, estima-t-il.

Ils laissèrent filer le corps de Claude jusqu'à ce que Graham ordonnât :

— Stop. Ça doit aller.

Adela Wheeler porta une main à ses lèvres quand elle découvrit le cadavre suspendu devant ses yeux.

— Dieu du ciel ! s'écria-t-elle. Qu'est-ce encore ?

C.W. tourna le regard vers la fenêtre.

— Oh, oh, fit-il. On dirait que notre ami a eu des ennuis. Surveillez la porte, chère Madame, nous avons un invité surprise.

Le Noir ouvrit la fenêtre, tira le cadavre à l'intérieur. À ce moment, la voix de Smith résonna dans le mégaphone :

— Tout le monde au restaurant ! Immédiatement.

Sabrina lâcha la corde et se réfugia avec Graham derrière une poutre quand la patrouille du second étage, dédaignant l'ascenseur, emprunta l'escalier pour descendre au restaurant. Après avoir attendu quelques instants, les deux agents américains emboîtèrent le pas aux sentinelles.

Lorsque toute l'équipe fut rassemblée, Smith posa une première

question :

— Quelqu'un a-t-il vu Claude Légère au cours du dernier quart d'heure ?

Regards étonnés, dénégations de la tête.

— Ou C.W. ?

Cette fois encore, les réponses furent négatives. Les yeux de Smith passèrent d'un visage à l'autre, s'attardèrent sur ceux de Mike et de Sabrina.

— Il n'existe aucun endroit dans cette Tour d'où on n'ait pu entendre l'appel que je viens de lancer, reprit le « génie » avec lenteur. Ou bien ils ont quitté la Tour – ce qui est impensable – ou bien il leur est arrivé quelque chose. Je veux qu'on les retrouve. Tout de suite !

Après avoir envoyé plusieurs patrouilles dans divers secteurs de l'édifice, Smith demanda à Graham de l'accompagner au salon des personnalités. Sabrina, qui avait reçu l'ordre de fouiller ce secteur, suivit les deux hommes à quelques mètres de distance et Leah l'imita. Lorsqu'ils eurent fait le tour de la galerie du premier étage, ils découvrirent Tote en faction devant la porte de la pièce réservée aux V.I.P.

— Pourquoi n'avez-vous pas rejoint les autres au restaurant ? interrogea Smith sèchement.

— En abandonnant mon poste ? répliqua le Finlandais avec un rien d'insolence.

Le grand patron préféra ignorer cette impertinence, mais s'inquiéta intérieurement d'un relâchement de la discipline qui allait croissant à mesure que l'opération se prolongeait. Il devait toutefois reconnaître que le Colosse avait eu raison.

— Rien à signaler ?

— Personne ne s'est pointé dans le coin, assura Tote.

Smith lui ordonna d'ouvrir la porte. Le fauteuil d'Adela Wheeler était aux trois quarts tourné vers la fenêtre, mais du seuil de la pièce, on pouvait voir ses doigts enlacés posés sur son giron, ses chevilles bien tournées, ses pieds chaussés de hauts talons. Son visage et ses cheveux disparaissaient derrière un gros coussin moelleux. Manifestement, elle dormait, ce qui eut pour effet inattendu de provoquer la colère de Smith.

— Graham, restez là, dit-il. Leah, va la réveiller.

Mike se plaça à droite du seuil, les mains derrière le dos. Son corps se tendit lorsque la porte, rabattue contre le mur, vint toute seule exercer une pression contre son dos. Il appuya en sens inverse et sentit une résistance.

Leah s'était approchée du fauteuil.

— Vous dormez ? fit-elle stupidement.

Ne recevant pas de réponse, elle répéta sa question et ôta le

coussin : les yeux vitreux de Claude lui renvoyèrent son regard. Leah se mit à hurler sans pouvoir s'arrêter devant ce cadavre d'homme à qui on avait passé la robe, les bas et les chaussures d'une vieille femme. Même Tote, qui était venu la rejoindre, exprima quelque émotion en marmonnant un juron.

Smith examina rapidement le cadavre, puis la fenêtre et gifla Leah pour la faire taire.

— Maintenant ! murmura Graham en s'écartant de la porte.

— Merci, mon pote, chuchota C.W. en entraînant Mrs. Wheeler au-dehors.

La vieille dame portait à présent les vêtements, les chaussures de Claude et sa plaque métallique protectrice.

— Tais-toi, idiot ! vociférait Smith.

Il courut à la fenêtre, l'ouvrit, découvrit la corde de nylon pendant dans le vide. Il passa la tête à l'extérieur mais ne vit rien d'autre qui lui parût anormal : aucun mouvement, aucun reflet lumineux. Il tendit l'oreille : aucun bruit non plus.

Lorsqu'il se retourna, Mike remarqua qu'il avait le visage couvert de sueur et de la salive aux commissures des lèvres.

— C'est impossible ! cria Smith en regardant tour à tour Graham, Tote et Leah avec des yeux fous. Cherchez ! Fouillez partout ! Tote, tu affirmes que personne n'est venu ici pendant que tu montais la garde ?

Le Finlandais hocha la tête d'un air embarrassé.

— Alors, comment s'est-elle enfuie ?

Le géant eut un signe de tête en direction de la fenêtre.

— Ne sois pas stupide, dit Leah. À son âge ! Ce n'est pas une acrobate !

— C.W., lui, est un acrobate, répliqua Tote. Il peut grimper n'importe où.

Smith jura dans une langue qu'aucun des présents ne connaissait, puis se rua sur le canapé et se mit à éventrer les coussins.

— Il doit y avoir quelque chose ici ! beuglait-il.

Il ouvrit un placard, jeta par terre serviettes et nappes sous les yeux des trois autres qui assistaient impassibles à cette crise de démence. Finalement, Leah s'approcha de lui, le prit par le bras.

— Calme-toi, *Liebchen*, lui dit-elle. Cela ne te ressemble pas de te mettre dans des états pareils. Ressaisis-toi, réfléchis. Notre sort en dépend, nous ne pouvons compter que sur toi.

Ces paroles flatteuses eurent l'effet thérapeutique escompté. Smith respira profondément, la lueur folle s'éteignit dans ses yeux. Il s'essuya les lèvres, se redressa.

— Tu as raison, Leah. Ce n'est pas le moment de perdre la tête. Il faut procéder avec méthode. Ils sont encore dans la Tour, donc nous finirons par les trouver. Graham, Tote, je vous ordonne de tirer à vue

sur Whitlock. Abattez-le sans sommation. Je ne tiens pas à savoir pour qui il travaille, je veux seulement sa peau.

Après un silence, Smith reprit :

— Attention, pas d'erreur : Mrs. Wheeler porte à présent les habits de Claude, ne la confondez pas dans l'obscurité avec ce sale nègre. Allez chercher de l'aide, que tout le monde se mette à leur recherche !

Graham et Tote sortirent en hâte du salon, l'Américain pour tenter de localiser C.W., le Finlandais pour rejoindre Pei laissé en faction auprès du téléphone. À l'autre bout du couloir, une silhouette en tenue de combat émergea de l'ombre.

— Qui va là ? cria Smith en braquant son arme. Avancez ou je tire. Ici, les lasers n'arrêtent pas les balles.

Sabrina apparut dans la lumière, un objet métallique à la main.

— J'ai trouvé ça sur la galerie, dit-elle en montrant la petite boîte qu'elle portait.

Smith reconnut le récepteur miniature de Claude.

Graham avait à peine parcouru trois mètres qu'un « psst » discret lui fit tourner la tête : C.W. était tapi contre la porte ouverte d'une pièce contiguë au salon.

— Qu'est-ce qui se passe, maintenant ? murmura Whitlock.

Se retournant, Mike vit Smith et Leah absorbés dans la contemplation du petit récepteur, comme s'il allait leur livrer le secret de la mort de Claude.

— Par ici, chuchota-t-il à C.W. Et grouille.

Cachés par la silhouette de Graham, campé au milieu du couloir, Clarence Whitlock et Adela Wheeler retournèrent dans le salon des personnalités. Une fois à l'intérieur, l'Homme-Araignée noir éteignit la lumière. Mike ferma la porte à clef, mais se reprocha aussitôt cette erreur : il aurait mieux valu confier la clef à C.W. et le laisser fermer de l'intérieur.

L'agent de la C.I.A. s'apprêtait à corriger sa bourde lorsque Smith s'approcha en lui demandant :

— Vous avez fermé ?

Graham acquiesça.

— Parfait, approuva le « patron » en retirant la clef de la serrure. Nous avons au moins la certitude que Mrs. Wheeler ne se trouve pas ici. Maintenant, nous allons fouiller le reste de la Tour, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que nous la trouvions.

Mike fixait la porte du salon des V.I.P. d'un regard hésitant.

— Qu'est-ce que vous attendez ? lui lança Smith. Mettez-vous en chasse.

Graham regagna le restaurant en songeant que C.W. et Adela Wheeler étaient pris au piège.

La mère du président et l'agent de l'U.N.A.C.O. s'étaient accroupis derrière le canapé afin de ne pas être vus à travers la porte vitrée.

— Vous avez une idée, Mr. Whitlock ? fit Mrs. Wheeler à voix basse.

— Oui. Je vais profiter de ce qu'on ne nous dérange pas pour entrer en contact avec mon patron.

Après avoir enveloppé l'ampoule électrique d'un écran la masquant aux trois quarts, le Noir alluma : seul un rai filtrait en direction de la fenêtre, et C.W. savait que Philpott attendait un message.

Allongée sur le toit de la camionnette, Sonya Kolchinsky s'efforçait de trouver une position confortable. Elle s'appuya sur les coudes, porta de nouveau les jumelles à ses yeux et poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda Philpott de l'intérieur du véhicule.

— Une lumière qui clignote dans la Tour. C'est sûrement un code... Oui, c'est C.W.

Philpott et Poupon sortirent précipitamment de la camionnette.

— Alors, que dit-il ? demanda le directeur de l'U.N.A.C.O. avec nervosité.

— Attendez... il répète le message : « Avons – nouvelle – recrue » – Gray ? Non. « Graham ». Mike Graham ! s'écria Sonya, tout excitée. Finalement, il est de notre côté.

Philpott poussa un soupir de soulagement.

— Sabrina ne risque plus d'être dénoncée. En outre, nous avons une solide équipe sur place. Nous pouvons encore gagner, Poupon.

— Il continue, interrompit Sonya : « Nous – allons – essayer – faire – sortir – Mrs. Wheeler... Pouvez-vous – organiser – diversion – point d'interrogation – Suggère – payer – première – partie – rançon. Est-ce – possible – point d'interrogation. »

— Il faut que ce soit possible, déclara Philpott en se tournant vers le commissaire. C'est peut-être notre seule chance de sauver Mrs. Wheeler. Si quelqu'un peut l'aider à s'enfuir de la Tour, c'est Whitlock. Poupon, soyez convaincant.

— Ne vous inquiétez pas, dit le commissaire en décrochant le téléphone. Quand Poupon parle, ça saute. Allô ? Allô, la salle de conférences ? Passez-moi le ministre des Finances. Je vous donne dix secondes.

Au restaurant, Smith marchait nerveusement de long en large, tenant d'une main un talkie-walkie et, de l'autre, sa badine qu'il avait eu soin de faire venir du château. De temps à autre, il fustigeait le plateau d'une table, le dossier d'une chaise et semblait en tirer quelque soulagement. Graham écoutait le rapport d'une patrouille, tandis que Sabrina et Leah prenaient des notes, l'oreille collée à leur

talkie-walkie.

— On a trouvé quelque chose ? demanda Smith d'un ton agressif.

Mike secoua la tête, Leah fit de même.

— Comment C.W. peut-il échapper à notre quadrillage ? s'interrogea le sire de Clérignault à voix haute. Pour qui travaille-t-il ? Après tout, ce n'est qu'un voleur. Qui pourrait lui offrir plus d'argent que moi ? À moins que...

— À moins que quoi ? dit Leah.

— À moins qu'il ne soit pas C.W. Whitlock, acheva Smith.

— Impossible, affirma sa compagne. Empreintes, photos, voix, tout concorde. Je ne sais pas pourquoi il nous trahit, mais c'est bien lui – ma tête à couper.

— J'ai bien envie de te prendre au mot, Leah, fit le « génie criminel » avec un sourire mauvais. Si je t'infligeais, à toi aussi, l'épreuve de vérité que Graham avait fait subir à C.W. ?

La fille sentit le sang refluer de son visage. C'était elle et non Smith qui avait procédé à une enquête sur les cinq membres de l'équipe et conclu positivement. L'ordinateur avait garanti leur identité..., mais il n'avait pas sondé leurs reins et leurs cœurs. Rien n'empêchait qu'ils fussent au service de quelque puissance lorsqu'ils n'exerçaient pas leurs activités criminelles... Leah se hâta de chasser de son esprit cette pensée effrayante.

— Vous pouvez compter sur moi, vous le savez, murmura-t-elle. Je ne vous ai jamais laissé tomber.

— Ceux qui travaillent pour moi n'ont droit qu'à une seule erreur, répliqua Smith. Tu l'as peut-être commise. Enfin, nous verrons.

Il se dirigea d'un pas nonchalant vers Sabrina, passa devant elle, alla jusqu'à Graham, puis revint à la jeune femme.

— Vous étiez – comment dire ? – très « amie » avec C.W., n'est-ce pas, Sabrina ? Un peu trop, peut-être, vous ne croyez pas ?

De sa cravache, il effleura la joue de la voleuse, suivit le dessin des lèvres, monta le long du nez, puis redescendit jusqu'au menton. Fascinée, Sabrina le regardait tel un lapin hypnotisé par un serpent.

— Je vous en prie, haleta-t-elle. Je ne vous ai pas trahi, vous avez ma parole.

Smith écarta lentement la badine du visage de Sabrina qui poussa un soupir de soulagement.

— Mister Smith, intervint Graham. Moi aussi, je la soupçonnais. Je l'ai surveillée de près : elle est régulière.

— Peut-être, marmonna Smith, qui se remit à arpenter la pièce. Peut-être...

Soudain, il abattit sa cravache sur la plaque de verre d'une table. Sabrina sursauta, Leah étouffa une exclamation de frayeur, Graham lui-même battit des cils.

— Il faut les trouver ! vociféra Mister Smith.

Le commissaire Poupon tourna vers Philpott un visage triomphant :

— Je vous l'avais dit. Rien de plus facile. Le premier versement sera effectué dans cinq minutes. Ils appellent Smith en ce moment même.

Philpott passa la tête par la portière de la camionnette.

— Vous avez entendu, Sonya ?

— J'ai entendu.

— Prévenez C.W. Dites-lui également d'intégrer Graham dans l'équipe.

— D'accord, répondit Sonya, qui se mit aussitôt à envoyer le message à l'aide du projecteur installé sur le toit.

Poupon se renversa sur son siège et alluma une pipe nauséabonde dont il s'était vu interdire l'usage dans la salle de conférences. Philpott se montra plus tolérant.

— On dirait que nous entrons dans la phase finale, commenta le commissaire entre deux bouffées. Nous n'avons cependant toujours pas la moindre idée de la façon dont Smith compte quitter la Tour sans que nous puissions le repérer.

Philpott hocha la tête d'un air absent et s'approcha de l'ingénieur qui continuait à examiner ses cartes d'un Paris souterrain, humide et sombre, connu de quelques rares spécialistes. Pour la dixième fois, il lui demanda :

— Vous êtes absolument certain qu'aucun passage ne relie les fondations de la Tour aux égouts ou au métro ?

— Aucun, répondit l'ingénieur d'un ton patient. Du moins, à notre connaissance. Les fondations des quatre pieds de la Tour sont totalement isolées de tout réseau souterrain. Pas de tunnel, de catacombes, de passages secrets : il n'y a sous la Tour que des câbles électriques et des canalisations.

— Peut-être des galeries pour les équipes de maintenance ? s'obstina Philpott.

L'ingénieur secoua doucement sa tête grisonnante.

— Non, Monsieur. Rien du tout.

Le commissaire Poupon orienta la discussion vers un autre terrain :

— Nous savons qu'ils disposent d'un hélicoptère mais, naturellement, ils ne peuvent l'utiliser car notre aviation l'abattrait immédiatement.

— Oui, approuva Philpott. Dès que les lasers auront été neutralisés, nous serons en mesure de réduire en miettes tout appareil qui s'approcherait de la Tour... J'ai l'impression que la réponse nous saute aux yeux, mais que nous sommes incapables de la voir. Sonya,

relisez-moi donc le passage du message de C.W. concernant l'entraînement suivi au château. J'ai l'impression que la solution s'y trouve.

L'assistante commença la lecture, mais son patron l'interrompit presque aussitôt d'un claquement de doigts.

— Vous avez peut-être raison, Poupon. C'est autour de l'hélico qu'il faut chercher. Si nous partons de cette hypothèse, nous pouvons supposer que le pilote de l'appareil a un rendez-vous bien précis avec Mister Smith. Il est temps d'aller faire un petit tour au château. Mettez la police sur le coup, l'armée aussi, et trouvez-moi ce pilote. Je veux qu'avant minuit il ait déballé tout ce qu'il sait.

— C'est comme si c'était fait, assura le commissaire.

Au restaurant de la Tour, Pei décrocha le téléphone dès la première sonnerie, écouta un moment en silence puis répondit :

— Un instant, s'il vous plaît. Je vous passe Mister Smith.

L'appareil contre la poitrine, l'Indonésien sortit sur la galerie et courut à la rencontre de son patron, qui rentrait bredouille avec une équipe.

— Le premier versement est prêt, annonça Pei. Quinze millions de dollars. Ils veulent savoir comment les remettre.

— Aaah ! jubila Smith. Max, un projecteur sur l'entrée principale ! Tu le braques sur quiconque s'approche du périmètre et tu veilles à ce qu'il n'y ait pas de coup fourré. Ensuite tu envoies deux hommes prendre livraison de l'argent. Messieurs ces salauds s'effondrent. Avec un peu de chance, nous n'aurons même plus à nous préoccuper de Mrs. Wheeler.

Sur le quai Branly, à la hauteur du pont d'Iéna, un véhicule blindé de l'armée pénétra dans le *no man's land*, tous phares allumés, et s'immobilisa après avoir ouvert une brèche dans la barrière. Huit parachutistes commandés par un officier en descendirent. L'un d'eux traça une ligne à la peinture phosphorescente à l'endroit où le blindé avait défoncé la barrière. Le lieutenant lança un ordre, les paras retournèrent au véhicule, déchargèrent quatre valises en aluminium et les placèrent à un mètre de la frontière lumineuse.

Le puissant projecteur qui éclairait la scène de la Tour prenait aussi dans son faisceau deux silhouettes sombres, au visage masqué par une cagoule, qui s'avançaient vers la limite du périmètre interdit. Les paras attendaient, mitraillette à la hanche, prêts à tirer. C'étaient des hommes d'élite, des soldats sans peur ni pitié que l'armée française avait engagés dans les opérations les plus dures.

Les deux silhouettes, dont la plaque métallique accrochée au cou miroitait dans la lumière, s'arrêtèrent à quelques mètres de la ligne. L'une d'elles porta un talkie-walkie à son oreille et Smith, qui les

observait à la jumelle de la Tour, donna ses ordres.

L'un des deux hommes s'avança et dit au lieutenant de paras, en montrant les valises :

— Elles doivent toucher la ligne.

— Moi, j'ai ordre de les laisser là où elles sont, répondit l'officier. Si vous les voulez, il faut venir les chercher.

L'homme masqué cligna des yeux, estima la distance séparant les valises de la ligne puis rejoignit son compagnon et demanda au chef de nouvelles instructions. Quelques instants plus tard, les deux cagoules s'approchèrent à moins d'un mètre de la frontière.

— Sur la ligne, exigea de nouveau le sbire de Smith. Sinon, gare aux conséquences.

— Je ne reçois pas mes ordres de Mister Smith, rétorqua le lieutenant. C'est au général Jaubert que j'obéis.

— Pour une fois, vous changerez vos habitudes, fit une voix derrière le blindé.

Philpott s'avança dans la lumière et se campa devant le jeune gradé.

— Faites mettre les valises sur la ligne, ordonna-t-il.

— Je ne vous connais pas, répliqua le lieutenant.

— Je m'appelle Malcolm Philpott, le président Giscard d'Estaing lui-même m'a donné carte blanche et priorité absolue, dit le directeur de l'U.N.A.C.O. en dépliant un document. C'est moi qui dirige toute cette affaire, lieutenant, et j'ai déjà précisé aujourd'hui au général Jaubert que je lui serais reconnaissant de ne prendre aucune initiative sans m'en aviser. Il a transgressé mes ordres, il devra en rendre compte... Les valises sur la ligne !

L'officier se balança d'un pied sur l'autre.

— Un moment, je vais vérifier.

Il disparut dans le blindé, puis revint quelques instants plus tard.

— À vos ordres, Monsieur, marmotta-t-il.

Il fit un signe à deux paras bâtis en hercules qui portèrent les valises sur le tracé phosphorescent.

— Vous deux, lança Philpott aux hommes de Smith, prenez ce que vous êtes venus chercher.

Les deux mercenaires soulevèrent les millions de dollars et reprirent la direction de la Tour. Parvenus au restaurant où une équipe se mit aussitôt à compter la rançon, ils firent leur rapport au grand patron. Smith les écouta silencieusement en se caressant le menton d'un air pensif.

— Décrivez-moi ce Philpott, demanda-t-il à la fin. En détail.

Quand ses hommes se furent exécutés, Smith chargea Leah de prendre contact avec le château et de faire introduire dans l'ordinateur les renseignements concernant cet adversaire inconnu.

Cinq minutes suffirent à l'appareil pour fournir des informations sur un homme et une organisation dont Smith ne savait rien.

— L'U.N.A.C.O. ? fit-il, incrédule. Pas même la C.I.A., le F.B.I. ou Interpol ? Et ce Malcolm Philpott se serait montré plus généreux que moi avec C.W. ? Je suis aux prises avec un professeur édenté assisté d'une bande de fonctionnaires et de quelques savants excentriques. Moi qui avais des inquiétudes !

Smith partit d'un rire sauvage et attira Leah contre lui.

— Je n'ai plus à m'en faire, murmura-t-il. Voilà trop longtemps que je n'ai pas usé de ton corps. Nous allons faire la fête.

— Buvons d'abord, lui suggéra-t-elle.

— Indispensable, acquiesça-t-il.

Smith fit venir du champagne et proposa joyeusement un toast à Mike et Sabrina :

— À l'U.N.A.C.O., à Malcolm Gregory Philpott !

Par-dessus son verre, Graham adressa un regard entendu à sa collègue.

Accroupi sur l'appui de fenêtre du salon des V.I.P., Clarence Whitlock venait de nouer autour de sa taille, à la façon des alpinistes, l'extrémité de la corde de nylon.

— Ça ne me plaît pas d'être coincé ici, chuchota-t-il. Je veux sortir.

— Moi aussi, dit Mrs. Wheeler d'un ton résolu.

— Vous avez le vertige ?

— L'altitude me terrifie.

— Je m'en doutais, grommela le Noir. Vous n'aurez qu'à fermer les yeux.

Au restaurant, la vérification de la rançon progressait. Deux hommes de Smith dotés de « doigts de caissier » comptaient les liasses à toute vitesse en faisant claquer les billets. Le grand patron avait abandonné ses troupes pour entraîner Leah dans une pièce voisine du salon réservé aux personnalités, Sabrina, qui se tenait avec Graham à côté des « comptables », eut l'attention attirée par une tache sombre bougeant à l'extérieur. Elle avertit Mike d'un coup de coude.

Relevant la tête, l'agent de la C.I.A. vit C.W. suspendu à une corde au milieu d'un entrelacs de poutrelles. Sur son dos, accrochée à son cou, Adela Wheeler gardait obstinément les yeux clos. L'Homme-Araignée et son fardeau glissèrent le long de la corde et disparurent.

Whitlock interrompit sa descente à l'intersection de deux poutres, posa les pieds sur le métal, assura son équilibre et aida la mère du président à faire de même en lui entourant la taille d'un bras.

— Il y a encore beaucoup à descendre ? demanda Mrs. Wheeler d'une voix étranglée.

Comme elle dirigeait son regard vers le bas, C.W. lui prit le menton

pour lui relever la tête.

— Ne vous occupez pas de ça, lui ordonna-t-il avec brusquerie. Dites-vous simplement qu'avec moi vous ne risquez rien. Je suis le meilleur dans ce genre d'exercice.

Elle hocha la tête en silence et C.W. l'aida à monter de nouveau sur son dos.

— C'est bientôt fini, promit-il.

Lentement, l'Homme-Araignée noir descendit le long de la Tour en posant ses pieds nus sur le métal et en s'agrippant des deux mains aux poutrelles. Un murmure lui fit lever la tête : penchés au-dessus de la balustrade, Sabrina et Mike suivaient sa progression. Whitlock sourit et reprit sa descente, mais un rivet accrocha un bouton de sa veste.

En entendant un bruit d'étoffe qui se déchire, le Noir se figea, regarda autour de lui. Il descendit de nouveau, le bruit reprit de plus belle. Cette fois, C.W. sentit que sa veste était retenue par quelque chose, il essaya de se libérer mais n'y parvint pas. Les efforts qu'il fit pour se dégager amenèrent le rivet au contact de sa plaque métallique protectrice.

— Tenez-moi bien, Adela, grogna-t-il.

Et il força. La veste se déchira un peu plus, le morceau de métal se détacha, tomba et se perdit dans l'obscurité.

Si Mrs. Wheeler portait encore sur sa poitrine la plaque de Claude, C.W. se retrouvait exposé, sans protection, au feu des lasers.

CHAPITRE XI

Le commissaire Poupon reposa le téléphone sur son socle et se renversa sur son fragile fauteuil de toile avec un sourire de satisfaction.

— Enfin de l'action, murmura-t-il à l'adresse de Philpott.

Ne recevant pas de réponse, il se retourna et découvrit son collègue affalé dans un coin de la camionnette, le menton contre la poitrine. Il lui posa une main sur l'épaule, le secoua doucement. Philpott s'éveilla en sursaut, leva la tête vers Poupon, se frotta les yeux.

— Bon Dieu, marmonna-t-il. C'est bien le moment de dormir !

Après avoir bâillé, il demanda au Français s'il y avait du nouveau.

— Nous avons parachuté une centaine d'hommes au-dessus du repaire de Smith, dit Poupon avec fierté. Il leur a fallu moins d'une demi-heure pour s'emparer du château de Clérignault.

— Formidable, apprécia Philpott en se mettant debout. Et le pilote, vous l'avez eu ?

Le commissaire eut un hochement de tête affirmatif.

— Alors ? reprit le directeur de l'U.N.A.C.O.

— Il a pour instruction de venir prendre son patron en un point précis de la Seine.

— Sur le fleuve ? Où, bon sang ?

— En aval de la Tour, répondit Poupon. Entre la statue de la Liberté et l'église Notre-Dame d'Auteuil, à un kilomètre et demi plus bas, environ.

— Comment Smith compte-t-il aller au rendez-vous ? Pour gagner la Seine, il devrait normalement parcourir une assez longue distance à découvert, dont une bonne part en dehors du périmètre gardé par les lasers. Même s'il les laisse branchés, il sera vulnérable dès qu'il franchira la limite de leur rayon d'action. Cela ne tient pas debout. Il n'y a ni tunnel ni égouts ; il va creuser des galeries comme une taupe ?

— Je ne sais pas, avoua Poupon. Attendons. Nous avons pour l'instant d'autres préoccupations plus urgentes : Mrs. Wheeler, par exemple, sans parler de votre agent – s'il est encore en vie.

— Oui, soupira Philpott avec lassitude. Voilà au moins une demi-heure qu'il n'envoie plus de signaux. Que se passe-t-il là-haut ?

Parvenu à une quinzaine de mètres du sol, l'Homme-Araignée noir s'arrêta pour desserrer un peu l'étreinte des bras de Mrs. Wheeler

autour de son cou, qui l'empêchait de respirer.

— Accrochez-vous bien, lui recommanda-t-il. On va peut-être faire un peu de voltige mais vous n'avez rien à craindre. Ça rappelle un peu la sensation qu'on éprouve dans un ascenseur qui descend très rapidement.

La mère du président des États-Unis répondit par un gémissement à peine audible. Au-dessus d'elle les détecteurs d'un laser enregistrèrent le mouvement de cette masse étrange qui glissait le long de la Tour comme une tarentule bossue.

C.W. essuya la sueur qui ruisselait de son front et reprit sa descente. Un second canon à laser pivota sur son trépied ; l'ordinateur installé au restaurant tenta d'analyser ce qui se passait.

Whitlock sentait ses forces décroître rapidement. Ses bras devenaient douloureux, son cœur pompait le sang de ses veines avec des battements qui devaient parvenir aux oreilles de Smith. Il lui fallait se reposer, mais séparer son corps de celui d'Adela Wheeler signifiait la mort, pour lui comme pour elle. Privé de la protection que lui assurait le contact avec un corps lui-même protégé par une plaque métallique, le Noir serait aussitôt abattu par les lasers. Seule, Mrs. Wheeler ne réussirait jamais à descendre : elle demeurerait agrippée à une poutre jusqu'à ce que l'épuisement lui fasse lâcher prise et accueillerait comme une délivrance ce plongeon vers la mort.

— Putain de putain de putain, jurait C.W. entre ses dents.

La vieille dame trouva la force de plaisanter.

— Je suppose que ce n'est pas de moi que vous parlez, Mr. Whitlock. Je suis une femme respectable – encore que je ne sois pas insensible à votre charme, je dois en convenir.

— Mrs. W., vous êtes la séduction même, assura Whitlock. En plus, vous êtes veuve et riche ! J'aurais pu tomber plus mal.

— Vilain garçon, fit Adela Wheeler avec un sourire. J'aurais été fière d'avoir un fils comme vous en plus de Warren. Vous êtes mon type d'homme et, si vous n'y prenez pas garde, je vais oublier les quarante ans qui nous séparent pour vous montrer une ou deux choses.

C.W. poussa un mugissement de taureau qui fit glousser la vieille dame.

— Bon, on repart, décida-t-il, redevenant sérieux. En voiture ! À partir de maintenant, c'est du gâteau.

Au premier étage, Mike était resté sur la galerie tandis que Sabrina, pour ne pas éveiller les soupçons, était allée rejoindre les « caissiers ». L'agent de la C.I.A. s'apprêtait à rentrer à son tour lorsqu'il se heurta à Smith et à Leah qui avaient terminé leur partie de jambes en l'air.

— Vous prenez l'air, Graham ? s'enquit le grand chef.

— Compter l'argent, ça m'assomme. J'aime seulement le dépenser.

— Vous aurez bientôt ce plaisir, promit Smith. Croyant entendre un grognement poussé par C.W.

Graham toussa pour couvrir le bruit fait par son complice.

— Nous rejoignons les autres ? proposa-t-il.

Smith ouvrit la porte du restaurant, laissa passer Leah, puis Graham et demeura un instant immobile sur la galerie, la tête penchée. Il entra à son tour.

Bien qu'il eût rechargé ses batteries pendant l'échange de plaisanteries avec Mrs. Wheeler, C.W. savait qu'il ne parviendrait pas à tenir le coup s'il continuait à descendre aussi lentement. Misant sur la puissance extraordinaire de ses bras, il s'arrêta sur une traverse horizontale, se ramassa et fixa des yeux une poutrelle située trois mètres plus bas.

— Attachez votre ceinture ! cria-t-il à Adela Wheeler par-dessus le sifflement du vent.

Les bras de la vieille dame se resserrèrent autour de son cou, il prit sa respiration et se jeta dans le vide. Ses mains agrippèrent le métal froid, une douleur fulgurante parcourut ses biceps et ses épaules.

— Vous... vous allez recommencer ? bredouilla Mrs. Wheeler.

— Ouais. Jusqu'en bas.

À peine avait-il achevé sa phrase qu'il plongeait de nouveau vers la poutrelle horizontale suivante. Plus que deux... Il faillit manquer l'avant-dernière, se rattrapa, se lança une dernière fois et toucha enfin le sol. Quoique le corps de C.W. eût amorti en partie le choc, la mère du président en eut le souffle coupé.

— Surtout, ne me lâchez pas, dit aussitôt l'Homme-Araignée noir. Nous sommes en bas, mais ce n'est pas fini.

— C'est vrai ? gémit Adela. Vous avez réussi à descendre la Tour en me portant sur votre dos ?

— Oui, M'dame, mais quand je raconterai ça, personne ne voudra me croire, soupira C.W.

Se tournant pour faire face à Mrs. Wheeler, il lui montra un visage marqué par l'effort.

— J'étais lourde ? s'inquiéta-t-elle à retardement.

— Vous avez surtout failli m'étrangler, répondit-il en clignant de l'œil. Bon, maintenant, nous avons un autre problème.

Il expliqua qu'il avait perdu sa plaque protectrice, que si les lasers n'avaient pas réagi tant qu'ils étaient restés collés à la Tour, il n'en irait peut-être pas de même lorsqu'ils s'en éloigneraient.

— Nous n'avons qu'une plaque pour deux, résuma-t-il. Celle que Mike a prise à Claude et que vous portez. Je ne sais pas si la protection sera suffisante, mais nous devons risquer le coup. Après

tout le mal qu'on s'est donné, ce serait trop bête de rester bloqués ici jusqu'à ce que Smith envoie une équipe nous récupérer. Qu'en pensez-vous ?

— Comme je l'ai déclaré à cet affreux personnage devant la caméra – soit dit en passant, je n'ai jamais été aussi mauvaise à la télé –, je suis trop vieille pour commencer à avoir peur de mourir. Si ces... engins doivent me tuer, j'aurai la consolation de finir en beauté, en compagnie d'un homme que j'admire. C'est important pour une vieille imbécile comme moi. Par surcroît, j'aurai servi une bonne cause en contribuant à la destruction d'un être nuisible. Alors, nous y allons ?

Serrés l'un contre l'autre, ils commencèrent à avancer sous la « protection » de la plaque que C.W. tenait suspendue au-dessus de leurs têtes. Lorsque leurs silhouettes se détachèrent de la masse de la Tour, Whitlock se retourna et leva les yeux : il aurait juré avoir vu un des canons commencer à pivoter.

Debout devant la console de l'ordinateur, Pei s'écria :

— Les lasers ont détecté quelque chose ! Au niveau du sol ! Regardez cette grosse tâche qui s'éloigne de la Tour.

Smith courut à la console, se pencha vers l'écran lumineux.

— Projecteurs ! hurla-t-il avant de se précipiter vers la galerie.

Adela Wheeler et Clarence Whitlock progressaient lentement en veillant à marcher d'un même pas. C.W. ne s'était pas trompé : les canons à laser les avaient pris comme point de mire et posaient à présent une question à l'ordinateur : une seule plaque suffisait-elle pour deux silhouettes en mouvement ?

Soudain la lumière inonda la base de la Tour.

— C'est lui, c'est ce sale nègre, fulmina Smith. Il s'enfuit avec la mère du président.

Un projecteur s'alluma aussi à l'extérieur du périmètre balayé par les lasers.

— Courage, C.W. ! cria Philpott. C'est presque gagné, plus que quelques mètres ! Vous allez réussir !

— Ça ne vous ferait rien de la fermer ? répondit Whitlock. C'est déjà assez coton sans que vous brailliez comme un dingue.

— Pourquoi les canons ne tirent-ils pas ? beugla Smith de la galerie.

— Regardez : Whitlock tient une plaque au-dessus d'eux, expliqua Pei. Celle de Claude, probablement.

Avec un rugissement de colère, Tote arracha sa Kalachnikov au mercenaire le plus proche de lui, mit en joue et fit feu avant que Smith ne pût l'en empêcher. Les lasers reconnurent dans les balles lâchées par l'arme une cible autorisée et les détruisirent, telles des lucioles attaquées par un essaim de guêpes.

— Cela ne sert à rien, si ce n'est à nous rendre ridicules ! vociféra Smith à l'adresse du Finlandais. Ils nous ont échappé. Épargne ton énergie et tes munitions. Éteignez les lumières, tout le monde à l'intérieur ! Nous avons encore du travail.

Sabrina échangea un regard avec Mike qui se rapprocha d'elle et lui prit subrepticement la main. La jeune femme examina son nouveau collègue et s'avoua qu'il lui plaisait beaucoup.

— À nous la première manche, murmura Graham.

Collés l'un contre l'autre, la mère du président des États-Unis et l'Homme-Araignée noir franchirent la limite du périmètre interdit. Au lieu de lâcher le cou de C.W., Adela Wheeler resserra son étreinte et laissa enfin couler ses larmes. Puis elle le libéra pour se jeter dans les bras de Philpott.

— Malcolm ! Je dois une reconnaissance éternelle à votre agent, même s'il m'a traitée comme un sac de pommes de terre !

— Vous êtes saine et sauve, c'est l'essentiel, dit Philpott.

— Mais pas du tout, protesta Mrs. Wheeler. Mes déclarations à la télévision étaient sincères : peu importe ce qui peut m'arriver, le principal, c'est de mettre fin aux agissements de Smith, cet affreux bonhomme. Il n'a rien d'humain, il mérite la mort.

— Nous le neutraliserons, promet Malcolm. En attendant, que puis-je faire pour vous ?

— J'aimerais prendre un bain et boire un verre bien tassé. Mais d'abord, je voudrais parler à Warren.

— Il est en ligne.

Et le directeur de l'U.N.A.C.O. conduisit la vieille dame dans la camionnette où elle s'adressa avec une douceur toute maternelle au président des États-Unis.

Une fois Adela Wheeler partie, Philpott brancha le poste de télévision installé dans la camionnette : après ce qui venait de se passer, il fallait s'attendre à une nouvelle allocution télévisée de Smith. Le général Jaubert frappa deux coups secs à la portière du véhicule et y grimpa sans attendre de réponse. Ducret, qui se trouvait dans son sillage, haussa les épaules comme pour s'excuser.

— Monsieur Philpott, je peux à présent donner l'ordre d'attaquer, je suppose ? fit le militaire d'un ton impatient.

Malcolm leva les yeux de la carte qu'il étudiait.

— Ah, général ! Content de vous voir. Quelle chance que vous soyez parvenu à contrôler l'impétuosité – combien louable – de vos parachutistes. Si vous n'aviez pas eu l'intelligence d'éviter un affrontement avec les hommes venus chercher la rançon, Mrs. Wheeler ne serait sans doute plus en vie... Pour répondre à votre question, non, vous ne donnerez pas l'ordre d'attaquer. Je reste convaincu qu'il

est possible de remporter la victoire sans détruire la Tour Eiffel et tuer ceux qui s'y trouvent. Regagnez votre poste, je vous prie. Selon un de vos compatriotes, la guerre est une chose trop sérieuse pour qu'on l'abandonne aux généraux, et nous sommes en guerre avec Mister Smith. Je vous serais reconnaissant de ne pas intervenir au cas où nous procéderions à une seconde remise de rançon.

— Cet argent ne vous appartient pas, fit observer Jaubert avec hauteur.

— Exact, mais le meilleur moyen de ne pas le perdre, c'est encore d'agir comme je le prescris : le président Giscard d'Estaing partage mon opinion.

— Encore un politicard, maugréa le général.

Philpott allait foudroyer le militaire d'une réplique lorsque Poupon réclama le silence en montrant le poste de télévision, où venait d'apparaître le visage de Smith.

— Bonsoir, Mesdames et Messieurs, dit le châtelain de Clérignault d'un ton courtois, excusez-moi d'interrompre à nouveau votre programme, mais j'ai une communication à vous faire. Je souhaite également profiter de l'occasion pour m'adresser à M. Ducret, le ministre de l'intérieur, et à Mr. Malcolm Philpott, le directeur de l'U.N.A.C.O., organisation des Nations unies chargée de lutter contre le crime.

La bombe lancée par Smith eut l'effet escompté dans la camionnette où Philpott ouvrit la bouche de stupeur. Après un court instant de réflexion, il tourna vers Jaubert un regard furieux.

— J'ai dû faire état de mon identité pour empêcher vos satanés paras de tout gâcher. Manifestement, les hommes de Smith n'ont rien perdu de la scène et en ont fait profiter leur chef. À présent, tout le monde connaît l'existence de mon organisation.

— Ne vous inquiétez pas, intervint Poupon. Demain, on l'aura déjà oubliée.

— Je tiens à remercier M. Legrain, le ministre des Finances, ainsi que l'ensemble du gouvernement français, pour les quinze millions de dollars dont ils m'ont généreusement fait cadeau, poursuivit Smith. Beaucoup d'entre vous ignorent sans doute que Mrs. Adela Wheeler, que je détenais en otage, a choisi de quitter la Tour. J'avais toujours eu l'intention de la remettre en liberté saine et sauve, mais je ne lui aurais certes pas imposé un itinéraire aussi pénible. Quant à l'agent de Mr. Philpott, il peut d'autant plus se féliciter de s'être échappé que ses complices n'auront pas la même chance.

Smith avait prononcé cette dernière phrase au hasard, par pure intuition, mais Philpott, qui n'en savait rien, bondit sur ses pieds en poussant un juron.

— Ne vous alarmez pas, lui conseilla Poupon. C'est sûrement du

bluff. Vous ne jouez sans doute pas au poker ?

— C'est un jeu peu répandu parmi les professeurs de faculté... Oui, vous avez probablement raison.

— Ne prenez pas la chose trop à cœur, Mr. Philpott, continua Smith avec un sourire condescendant. Vous n'aviez jamais croisé le fer avec un adversaire de ma valeur. J'espère que la leçon vous sera profitable.

— Mon Dieu, murmura Philpott. S'il ne bluffe pas, j'aurai sacrifié la vie de deux êtres remarquables.

— Non, Malcolm, dit Ducret. Ce sont eux qui ont choisi. Comme vous l'avez souligné, c'est la guerre, et vos agents sont des soldats. Ils connaissent les risques qu'ils courent. De tout temps, des hommes ont accepté de faire le sacrifice de leur vie.

— Je me suis peut-être trompé de métier, dit Philpott avec un pâle sourire.

— Je ne le pense pas, répondit le ministre.

Sur l'écran, Smith poursuivait son allocution :

— Ces... événements inattendus m'ont contraint à modifier mes plans. Bien que n'ayant touché que la moitié de la rançon, j'ai décidé de me retirer. Je ne suis ni rancunier ni cupide, contrairement aux propos tenus par Mrs. Wheeler. En outre, les autorités françaises semblent garder difficilement leur sang-froid à mesure que le temps passe et Dieu sait à quelles extrémités elles recourraient dans les heures qui viennent. Je ne tiens pas à en faire l'expérience.

Après une pause, il enchaîna :

— Aussi, moi et mes hommes quitterons-nous la Tour Eiffel dans (il consulta sa montre) quinze minutes environ. Les équipes de télévision installées autour du périmètre interdit ne manqueront pas de filmer notre départ : le spectacle en vaudra la peine, je peux vous le garantir. Merci à tous de votre compréhension. Je fais don au pays de mon magnifique château, que je regretterai. Au revoir, mes amis.

Jaubert poussa une exclamation théâtrale, Philpott commenta :

— Quinze minutes, c'est court. Sonya, allez me chercher C.W.

Dans la Tour, Smith adressait aux membres de l'équipe de télévision des remerciements inquiétants :

— Messieurs, je vous suis reconnaissant de votre aide, mais vous avez cessé de m'être utiles.

Le cadreur pâlit, le preneur de son cacha son visage derrière ses mains. Smith se désintéressa d'eux pour se tourner vers Leah.

— L'heure est venue, dit-il. J'ai glissé dans mon allocution un message codé destiné au pilote de l'hélicoptère. Il est temps de partir,

— Soyez prudent, lui recommanda-t-elle.

— Ne le suis-je pas toujours ?

— Si, bien sûr.

— Prends l'escalier, je te retrouverai en bas, ordonna Smith.

Avec une expression pensive, presque de regret, il suivit le balancement du corps de Leah sur les marches métalliques.

Après s'être frayé un passage à travers un groupe de soldats, Clarence Whitlock grimpa dans la camionnette.

— Mrs. W. va bien, annonça-t-il. Elle se repose. Mince, quelle bonne femme !

— Vous l'avez épatée, vous aussi, dit Philpott. Bon, ne perdons pas de temps.

Le directeur résuma à son agent le discours de Smith à la télévision.

— Ça nous laisse à peine le temps de nous retourner, fit observer C.W.

— Il faut réfléchir vite. Nous savons que l'hélico viendra le prendre sur la Seine ; ce que nous ignorons, c'est comment il se rendra au fleuve. Faites marcher vos méninges, bon sang.

— Je ne fais que ça, protesta le Noir avec une grimace.

— Il ne peut pas disparaître, insista Philpott. Fouillez votre mémoire : il y a sûrement un détail qui nous a échappé.

L'agent jura entre ses dents en se grattant la tête.

— Il ne nous a jamais expliqué ce qu'il mijotait, fit-il d'un ton hésitant. En fait, il nous a caché pas mal de choses... Je pense, par exemple, à une découverte que j'ai faite par hasard, mais je ne sais pas si elle a une importance quelconque. Si c'est une fausse piste, Smith nous filera entre les pattes pendant que nous perdrons notre temps à la suivre.

— Dites toujours. De toute façon, nous n'avons rien d'autre à nous mettre sous la dent, argua Philpott.

— Eh bien, voilà, commença C.W. avec une lenteur exaspérante. Au sous-sol, là où nous nous sommes branchés sur les câbles électriques qui alimentent la Tour, j'ai remarqué quelque chose de curieux. Comme j'avais soif, j'ai voulu boire une bière...

Whitlock s'interrompit.

— Alors ? s'impacienta son chef.

— J'avais repéré deux tonnelets posés contre le mur, mais lorsque j'ai tourné le robinet de l'un d'eux pour me payer une rasade... rien, juste de l'air.

— De l'air ?

— De l'air comprimé.

Philpott ouvrit la bouche et la referma, Poupon avait l'air perplexe. Soudain, le directeur de l'U.N.A.C.O. claqua des doigts et s'exclama :

— Des bouteilles d'oxygène ! Mais oui, évidemment !

Il se rua vers la table, délogea l'ingénieur de sa place, se mit à fouiller dans la pile de cartes, de plans et de schémas.

— Ah ! fit-il en étalant devant lui un plan du sous-sol de la Tour. Regardez. C'est par une des canalisations principales qu'il a l'intention de sortir ! Voilà pourquoi il a besoin de bouteilles d'oxygène.

Se tournant vers l'ingénieur, il lui demanda :

— Je suppose qu'on a prévu des voies d'accès permettant l'inspection et l'entretien de ces canalisations ?

— Naturellement. Il y en a une précisément sous la Tour.

— Où peut-il sortir ?

— Où il veut s'il dispose de l'équipement nécessaire.

— Dans la Seine ?

— Bien sûr. Les canalisations principales y débouchent. Pour les inspecter, il est plus facile d'envoyer un plongeur par là que d'éventrer la rue ou de descendre par une trappe de maintenance.

Après avoir réfléchi en silence, Philpott posa une autre question :

— Y a-t-il une sortie à proximité de l'embarcadère des bateaux-mouches ?

L'ingénieur consulta son plan avant de répondre :

— Effectivement.

Philpott et Poupon échangèrent un regard indécis.

— Il faut prendre ce risque, à votre avis ? demanda l'Américain.

— C'est à vous de décider, dit le commissaire.

Le chef de l'opération eut avec lui-même un bref débat intérieur au terme duquel il déclara :

— Nous le prendrons. Voici comment nous allons procéder...

Alors qu'il exposait les grandes lignes de son plan, un cri s'éleva de la foule qui se pressait autour du périmètre depuis l'allocution de Smith. Sonya, haletante, monta dans le véhicule. Par la portière ouverte, C.W. regarda la Tour et murmura d'un ton incrédule :

— Qu'est-ce que vous dites de ça ! Ce cinglé nous offre un feu d'artifice, un vrai !

Poupon s'esclaffa.

— Smith doit être de mes compatriotes, conjectura-t-il. Tout cinglé qu'il est, il fait les choses avec élégance, à la française.

Les pyrotechniciens de Mister Smith avaient préparé au dernier étage de la Tour de quoi faire un véritable 14 Juillet. Des arcs-en-ciel jaillis du sommet de l'édifice éclairaient la nuit, des étoiles retombaient en pluie sur la foule ravie ; des traînées or et argent, vert et 'bleu craquetaient dans le ciel, puis explosaient en cascades.

Le final suscita des cris admiratifs chez les spectateurs. De fines tiges invisibles partant de la base de l'antenne émettrice soutenaient une série de petites roues à feu dessinant... une Tour Eiffel. Des

chandelles romaines semèrent dans le vent des diamants argentés, *la Marseillaise* retentit dans les haut-parleurs.

Poupon se mit au garde-à-vous, mais Philpott lui secoua le bras en disant :

— Cela sert probablement à détourner notre attention.

Au premier étage, Smith contemplait la mer de visages levés vers lui.

— Adieu, dit-il. Vous avez par votre présence salué ma victoire. Je me souviendrai de vous comme vous vous souviendrez de moi.

Les mercenaires et le reste des otages s'engouffrèrent dans l'ascenseur. Smith tira de sa poche une clef qu'il tendit à Pei. L'Asiatique la glissa dans la serrure d'une boîte rouge portant l'inscription DANGER.

— Enclenche le dispositif, ordonna le grand patron.

Pei appuya sur un bouton noir situé à droite de la serrure.

— Les dé... détonateurs sont armés, bredouilla-t-il. Nous avons dix minutes devant nous et aucune possibilité de changer d'avis.

— Je n'ai pas l'habitude de changer d'avis, répliqua Smith.

Comme son regard se posait sur les sacs en toile posés près de la rambarde, Pei lui demanda :

— Je les porte dans l'ascenseur ?

— Non, merci, je m'occuperai moi-même de l'argent. Rejoins les autres.

Smith gagna le parapet, s'y adossa et dirigea sa mitrailleuse vers les occupants de la cabine.

— Pei ! Fais ce que je t'ai dit.

L'Indonésien alla se placer entre Mike et Sabrina.

— Fermez les portes, ordonna Smith au liftier, qui venait d'être libéré.

Les lourdes grilles glissèrent l'une vers l'autre.

— Messieurs, Miss Carver, vous avez mené votre tâche à bien, je n'ai plus besoin de vos services. Je vous remercie de tout cœur de votre aide. Franchement, j'aurais voulu vous faire goûter jusqu'au bout le plaisir de la victoire, mais c'est impossible.

Un murmure de frayeur parcourut le groupe entassé dans l'ascenseur.

— Comme je n'ai touché que la moitié de la rançon, je ne puis m'offrir le luxe de vous payer. Au revoir, et bonne route... Rez-de-chaussée ! ordonna Smith, péremptoire, au garçon d'ascenseur pétrifié.

Sans réfléchir, l'homme appuya machinalement sur le bouton, la cabine s'enfonça. Smith porta son talkie-walkie à ses lèvres.

— Allô, Leah, tu es prête ?

Un tic-tac régulier s'élevait de la petite boîte rouge.

— Alors, vas-y, reprit Smith.

La fille releva la manette du compteur électrique, coupant le courant. L'ascenseur s'immobilisa dans sa cage. « Le plus grand criminel de tous les temps » souleva les sacs, reliés entre eux par un cordon de cuir, et attacha une plaque protectrice au lacet (les lasers, alimentés par les générateurs des camions, n'avaient pas été neutralisés par l'intervention de Leah). Puis il jeta les quinze millions de dollars par-dessus le parapet.

Les deux lasers situés du côté ouest suivirent les sacs dans leur chute, mais respectèrent l'interdiction de la plaque. Smith fit quelques pas sur la gauche, empoigna une corde déjà attachée à la rambarde et descendant jusqu'à l'une des quatre arches massives de la base de l'édifice. Il se laissa glisser le long du filin et sauta à terre, entre les camions dont le ronronnement continu garantissait qu'il était toujours à l'abri des hommes et des armes massés à proximité.

Puis il se dirigea vers la porte conduisant au sous-sol et, en chemin, comme à la réflexion, fit un écart pour ramasser les quinze millions de dollars que quelqu'un aurait laissé trainer...

Dans la cabine de l'ascenseur, la panique gagnait comme un feu de forêt. Agrippant le bras de Pei, Graham demanda d'un ton pressant :

— Les bombes sont armées ?

Le petit Asiate hocha la tête en silence, puis chercha Tote des yeux et se blottit contre la poitrine du géant.

— Le salaud ! cria Mike en frappant du poing sur la paroi vitrée de la cabine. Oh, le salaud !

Il se calma tout à coup lorsqu'une idée lui traversa l'esprit.

— Aide-moi, dit-il à Pei en montrant le banc de métal de la cabine.

Ensemble, les deux hommes soulevèrent le banc et s'en servirent comme d'un bélier contre la paroi de verre. L'une des vitres vola en éclats, les occupants se ruèrent vers l'ouverture, mais elle était trop étroite.

— En arrière ! cria Graham. Il faut élargir.

Un deuxième, puis un troisième coup de boutoir eurent raison de deux autres vitres et du montant central. Les mercenaires se précipitèrent vers la brèche, renversant Sabrina au passage. Mike l'aida à se relever et lui dit :

— Tu sais ce qu'il te reste à faire...

— Oui. J'espère que j'aurai le temps.

— Tu dois réussir. En tout cas, il faut essayer.

— Tu as raison. Et toi ?

— Je me lance à la poursuite de Smith.

La jeune femme s'écarta pour entamer son escalade.

— Sabrina, appela Mike d'une voix douce.

Elle se retourna. Jamais elle ne lui avait paru aussi ravissante, aussi terrifiée.

— Bonne chance, chérie.

Perché sur une poutrelle, l'agent de la C.I.A. aperçut, claquant au vent, la corde dont Smith s'était servi. Pour la saisir, il empoigna un montant métallique et se pencha en avant. Ses doigts l'effleurèrent, mais le vent la poussa hors de portée,

— C.W., murmura Mike entre ses dents, j'aurais bien besoin de ton aide.

Il se remit en équilibre sur sa poutre, fléchit les jambes, maudit tout ensemble la C.I.A. et l'U.N.A.C.O., puis se jeta dans le vide. Ses mains se refermèrent fébrilement sur la corde, mais elle lui glissa entre les doigts et lui arracha la peau avant qu'il ne parvînt à assurer sa prise. Arrivé en bas, il chercha en vain un indice sur la direction prise par Smith.

Sabrina avait le regard braqué sur son objectif : la charge explosive la plus proche, située à trois mètres au-dessus d'elle. Elle estima qu'il devait lui rester six minutes pour désamorcer non pas une, mais quatre bombes. Elle vit la corde que Mike venait d'abandonner, jugea qu'elle pouvait l'utiliser pour deux des charges et s'en approcha.

Après avoir saisi le filin, elle monta vivement vers la bombe la plus éloignée, celle du côté ouest. Lorsqu'elle parvint à hauteur de la charge, elle s'appuya des deux pieds contre la Tour et coinça la corde entre ses jambes. En se mordant la lèvre inférieure, elle avança la main avec précaution vers le détonateur.

Une rafale de vent la poussa brutalement vers le pain de plastic, ses doigts l'effleurèrent sans pour autant toucher le détonateur. Elle se rattrapa à une poutre, pantelante, les yeux agrandis par la peur. À l'intérieur de la petite boîte rouge, le compte à rebours se poursuivait : 5.15, 5.14, 5.13...

Graham avait inspecté la base de la Tour sans découvrir trace de Smith.

— Par où est-il passé ? grommela-t-il.

Un bruit derrière lui le fit se retourner, prêt à frapper. C.W. apparut devant un des camions, la plaque de Claude épinglée à sa veste.

— Salut, fit-il d'une voix traînante.

Graham se détendit.

— Tu n'aurais pas une idée de ce qu'est devenu Smith ? demanda-t-il.

— Si, bwana. Il est en dessous de nous, il va essayer de s'enfuir par les canalisations.

— Les canalisations !

Oui, c'était la seule solution possible.

— Où est Sabrina ?

— Là-haut. Elle a cinq minutes pour désamorcer quatre bombes. Sinon...

— Merde, commenta C.W., laconique. Bon, je te quitte.

Il sauta pour empoigner la corde et se hissa au premier étage presque aussi vite que Mike était descendu.

Leah Fischer souleva un « tonnelet de bière » et l'attacha sur le dos de son patron, qui lui adressa un clin d'œil derrière son masque de plongée. Tout comme sa maîtresse, il serrait entre ses dents un tube relié à la bouteille d'oxygène, dont Leah venait d'ouvrir la valve.

Ensemble, ils avaient soulevé la plaque de la trappe d'inspection permettant d'accéder aux énormes tuyaux qui acheminaient l'eau sous le sol de Paris. Il passa la tête dans la trappe : l'eau s'écoulait en bouillonnant dans le conduit de plus d'un mètre de diamètre. Une corde de nylon attachée à une barre de métal rouillé disparaissait dans le « torrent ».

A cent mètres au-dessus de lui, Sabrina Carver, ballottée par le vent, approchait ses doigts effilés du détonateur fiché dans le plastic. Un centimètre encore...

Le système de retardement continuait à égrener les secondes : 4.22, 4.21, 4.20...

CHAPITRE XII

Smith signifia à Leah de fermer l'arrivée d'oxygène, enleva son masque et laissa le tube tomber de sa bouche. Comme elle tournait vers lui un regard interrogateur, il lui ôta son masque à son tour et fit glisser le tube de ses lèvres. Elle eut une soudaine prémonition, qu'elle n'osa cependant pas exprimer.

— Leah, tu m'as toujours donné satisfaction, dit le maître d'une voix douce comme une caresse. Je n'aurais pu rêver meilleure compagne. Tu t'es montrée inventive, audacieuse, loyale ; comme moi, tu as vu dans le crime la grande force rédemptrice capable d'élever l'esprit et de purifier l'âme. Mais Leah..., chère et fidèle Leah, courageuse et passionnée...

Un goût de peur envahit la bouche sèche de la fille ; ses yeux bleuvert, d'ordinaire emplis d'une adoration inconditionnelle, reflétaient une frayeur mortelle. Il lui caressa la joue, suivit du doigt l'arc d'un sourcil et eut un sourire compréhensif quand elle tenta en vain de parler.

— Je suis las de toi, reprit-il. Tout simplement.

La main passa à l'autre joue, monta jusqu'à l'oreille, redescendit vers le cou tiède et doux.

— J'ai besoin de changement, mon cœur. En outre, tu me gênerais dans le voyage que je vais entreprendre, tu me ralentirais. Je peux à présent me passer de toi, je regrette de te le dire. Tu es devenue superflue.

Retrouvant enfin l'usage de la parole, Leah se lança dans de grandes protestations d'amour et de fidélité. Elle plaida, elle implora.

— Bien sûr, bien sûr, je comprends, dit Smith en gardant la main sur le cou de la fille. Nous nous reverrons peut-être un jour, qui sait ? Mais pour l'instant, ce bain-là, je préfère le prendre seul.

Il s'esclaffa, trouva le point qu'il cherchait dans le cou de la fille, y enfonça le doigt et la rattrapa quand elle s'effondra, inconsciente, vers le sol de béton.

— Oh, pas question de t'abîmer, fit-il à voix basse. Il faut traiter les jolies choses avec délicatesse, et tu es bien jolie, Leah... Cela m'a contrarié quand je t'ai entendue dire un jour que j'étais – comment ? – « assommant ». Tu as oublié ? feignit-il de demander à la fille évanouie. Moi pas. Mister Smith n'oublie jamais rien.

Leah gisait sur les dalles, bouche ouverte. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait doucement, seul signe qu'elle vivait encore. Son seigneur

et maître remit son masque de plongée, rouvrit la valve de son « tonnelet » et descendit précautionneusement dans le conduit. Au passage, il détacha le fil de nylon, tira dessus : trois sacs en caoutchouc bleu apparurent dans l'eau, liés ensemble telles de monstrueuses saucisses.

Le courant entraîna le plongeur et les « Francfort » bourrées de dollars vers la Seine.

Les doigts tremblants de Sabrina Carver touchèrent le détonateur. Elle retint sa respiration, saisit entre ses ongles le mince fil de métal et l'extirpa du plastic millimètre par millimètre. Lorsqu'il fut entièrement sorti de la charge, elle poussa un long soupir et le laissa tomber de sa main.

— Et d'un, grogna-t-elle. Plus que trois.

Le cadran de la boîte rouge indiquait : 3.52, 3.51, 3.50, 3.49...

Graham se lança, épaule en avant, vers la porte du sous-sol, qui céda sous la charge. L'agent se précipita à l'intérieur, s'immobilisa en découvrant le corps de Leah. Il s'approcha de la trappe d'inspection, vit la ligne de bulles filant vers la Seine. Sans hésiter, il retourna à la fille inconsciente, lui ôta son équipement, se mit en tenue de plongeur et sauta dans le conduit.

Sabrina se laissa glisser le long de la corde, puis s'arrêta et s'accrocha à une poutrelle par les talons en face de la seconde charge. Une voix en elle lui ordonnait de continuer à désarmer les bombes, une autre lui soufflait qu'elle n'aurait pas le temps. Elle tendit la main vers la masse grise et molle.

Mercenaires et otages sautaient de la Tour tandis que C.W., une torche à la main, escaladait la structure métallique en cherchant Sabrina. Il finit par la repérer, un peu au-dessus de lui, la main disparaissant sous l'angle de deux montants, mais eut la présence d'esprit de ne pas l'appeler. Lorsqu'elle eut désamorcé la charge et qu'elle s'essuya le front à sa veste, il lui cria :

— Sabrina ! C'est moi. Tu en as combien ?

Elle baissa les yeux vers le point lumineux.

— Oh, Dieu merci, te voilà ! Nous avons une petite chance de réussir à présent. J'ai enlevé les détonateurs des côtés sud et ouest. Que préfères-tu ? Est ou nord ?

L'Homme-Araignée noir ordonna à son corps fatigué de se remettre en mouvement et fila le long des poutrelles comme si sa vie en dépendait – ce qui était le cas.

2.48, 2.47, 2.46, 2.45...

Tous les projecteurs étaient à présent braqués sur la Tour. Dans la camionnette, Ducret et Poupon suivaient à la jumelle la bataille

engagée pour sauver leur absurde Tour.

— Combien reste-t-il de temps ? marmonna le ministre.

— Nous ne savons pas exactement, répondit le commissaire en soufflant une bouffée de fumée. Mais comme le délai d'un quart d'heure dont parlait Smith expire dans trois minutes...

— J'espère que Philpott sait ce qu'il fait, soupira Ducret. Bien entendu, pas de Mister Smith parmi les hommes que nous avons capturés ?

— Non, bien sûr. Je crois que nous pouvons faire confiance à Philpott, monsieur le Ministre. Ainsi, souhaitons-le, qu'aux deux agents qui se trouvent sur la Tour.

2.01, 2.00, 1.59...

Accroché au-dessus de la cage d'escalier, C.W. tendait le bras vers la corde capricieuse. Le vent souffla de nouveau, mais cette fois dans le bon sens, et il put la saisir. Aussitôt il se lança dans le vide et décrivit un arc de cercle en direction du pilier est. À l'approche du but, il lâcha la corde d'une main pour empoigner une poutrelle, mais le métal glissant, humide de rosée, se déroba sous ses doigts.

Le corps de Whitlock percuta le pilier, rebondit. Avec un juron, C.W. donna un coup de talon pour prendre du champ, puis se rapprocha de nouveau. Cette fois, sa main se plaqua sur le métal avec un claquement sourd et s'y agrippa. Il attacha la corde, se cala devant la bombe comme Sabrina l'avait fait, avança le bras, mais son pied nu appuyé contre un montant, dérapa. Sa cheville heurta douloureusement une poutre.

— Calme, fit-il entre ses dents. Pense que c'est un diamant, ou un magnifique cheval chinois.

Faisant appel à toute son habileté, à tout son courage, C.W. tendit de nouveau le bras et enleva doucement le détonateur. Tournant aussitôt la tête, il vit Sabrina qui se dirigeait le plus vite qu'elle pouvait vers le côté nord.

— Laisse-la-moi ! lui cria-t-il.

Et il s'élança tel un acrobate frappé de démence. Lorsqu'il estima être à la hauteur de la bombe, il se hissa sur une poutre horizontale, se leva et se mit à courir comme s'il se trouvait sur la cendrée d'un stade.

Le système de retardement distillait les dernières secondes : 23, 22, 21...

Sabrina, que tout sentiment de peur avait quittée, filait elle aussi vers la charge explosive ; elle rejoignit C.W. au moment où il arrivait au pilier nord.

— Où est-elle ? haleta-t-il.

Il restait neuf secondes.

— Mon Dieu, nous sommes trop bas. Elle est là-haut, répondit la jeune femme en levant le bras vers une tache grise hors de portée.

Quatre secondes.

— Grimpe ! cria C.W. en croisant les mains à hauteur de ses cuisses.

Sabrina posa le pied sur les doigts entrelacés, s'éleva. Plus question d'être prudente, de prendre des précautions.

Deux secondes.

Elle enfonça les doigts dans le plastic, saisit le détonateur, le tira de la pâte gluante et le jeta par-dessus son épaule.

Une seconde, zéro, feu !

Le détonateur explosa dans le vide. Les pieds encadrant la nuque de C.W., Sabrina, accrochée à la froide construction d'acier, éclata en sanglots. Mais la Tour Eiffel était sauvée.

L'embouchure du conduit cracha dans le fleuve trois grosses saucisses et un homme revêtu d'une tenue de plongée.

Smith fit surface, regarda autour de lui à travers son masque, puis s'élança vers les sacs bourrés d'argent. Il saisit l'un d'eux, le colla contre sa poitrine et descendit la Seine en direction d'un bateau-mouche amarré.

Deux minutes plus tard, le courant propulsait hors de la canalisation un second plongeur. Graham battit des jambes gauchement comme un chien tombé à l'eau, émergea et inspecta à son tour le fleuve. À la lumière des réverbères du quai, il vit sa proie qui s'éloignait et se mit silencieusement à sa poursuite.

Smith atteignit le bateau-mouche, agrippa une échelle, monta sur le pont, puis détacha le fil de nylon qu'il avait noué à sa taille et se pencha pour hisser à bord les sacs caoutchoutés.

À l'approche du bateau, Mike abandonna son crawl trop bruyant pour une brasse plus discrète, qui provoquait à peine un clapotis.

Après avoir rangé les « saucisses », Smith gagna d'un pas lourd la cabine de pilotage et mit le moteur en marche. Il courut ensuite à la proue larguer l'amarre avant, puis retourna à la poupe détacher celle de l'arrière, lorsqu'il aperçut une forme sombre nageant vers le bateau.

Mister Smith n'avait pas, naturellement de pistolet sur lui et savait qu'il n'en trouverait pas à bord. Bien qu'il ne fût cependant pas totalement désarmé – il ne l'était jamais –, il décida de ne pas affronter directement l'inconnu et largua l'amarre arrière, comme c'était son intention première. Il s'empressa de revenir à la barre tandis que le bateau commençait à dériver lentement sur le fleuve.

Le sourire aux lèvres, il abaissa une manette en position « machine arrière », puis poussa le moteur à fond. L'eau se mit à bouillonner sous le bateau et Smith, penché au bord de la cabine de pilotage, scruta l'écume qui disparaissait sous la poupe.

Son sourire s'élargit lorsqu'il vit un « tonnelet », courroies défaites,

flotter à la surface. Il réintégra la cabine, baissa le régime du moteur et releva la manette en « marche avant ». Le bateau-mouche se mit obligeamment à glisser sur la Seine, tout comme d'autres embarcations semblables dont il ne se distinguait que par l'absence de lumières et de touristes.

Sans se presser, il défit son scaphandre et enfila les vêtements qu'il avait préparés à cet effet. Puis il revint se planter à la barre et inspecta le ciel en sifflotant une chanson de marin au rythme enjoué. Un air anglais, crut-il se souvenir. De sacrés coureurs de mer, les Anglais !

À demi étourdi, Mike Graham s'était accroché à l'un des pneus destinés à protéger la coque des chocs à l'accostage. Il parvint à se hisser contre le flanc du bateau, puis passa par-dessus le bastingage et s'affala sur le pont telle une masse humide.

Après être resté un moment étendu pour reprendre haleine et recouvrer ses esprits, il traversa en rampant l'allée séparant les bancs protégés par un dais à rayures. Parvenu à la cabine de pilotage, il se releva, regarda à travers la vitre de la porte.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Mister Smith.

Le criminel réduisit la vitesse du moteur, s'appuya contre la paroi et, prenant tout son temps, tira d'un fourreau attaché à sa jambe gauche un couteau à la lame effilée. Mike fit un bond en arrière, Smith ouvrit la porte brusquement et s'avança sur le pont, dans un silence angoissant. Les deux hommes se mirent à tourner lentement l'un en face de l'autre. Smith ne semblait pas surpris de voir Graham : il aurait parié sur lui, si on lui avait demandé qui avait le plus de chances de se tirer d'affaire et d'échapper à la police.

Le fait que la Tour Eiffel n'eût pas explosé ne le contrariait pas outre mesure. Il avait la rançon et échapperait à ses poursuivants lorsqu'il se serait débarrassé de ce gêneur inattendu. Smith dansait devant son ennemi en homme rompu à ce genre de combat : le poignard à hauteur du ventre, la lame légèrement levée vers le haut.

Mais Graham était lui aussi expert en la matière et connaissait de longue date les ficelles des adeptes du couteau. En outre, il avait sur son adversaire un avantage décisif : Smith se battait toujours en gentleman, selon les règles ; pour Mike, les règles n'existaient pas.

L'agent de la C.I.A. décida de marcher sur Smith, qui recula comme s'il avait peur, puis se fendit soudain, propulsant sa main armée vers le cœur de Mike. Mais le mouvement de Graham n'était qu'une feinte destinée à provoquer une attaque de Smith. Il esquiva en effaçant le torse comme un torero et lança son pied en direction de la jambe d'appui de son adversaire.

Le coup atteignit l'objectif visé, la rotule. À peine Smith avait-il poussé un cri de douleur que Mike frappait de nouveau, cette fois au

bas-ventre. Smith se plia en deux, Graham se rapprocha et lui expédia son genou à la pointe du menton. Puis il saisit par le poignet la main tenant le couteau, serra, serra : l'arme tomba sur le pont.

L'agent s'en empara et lâcha Smith, qui détalait, sauta sur un tonneau et grimpa sur le toit de la cabine. Graham se lança à sa poursuite. De son perchoir, Smith estima qu'il avait peu de chances de venir à bout d'un homme qui lui était manifestement supérieur et qui l'avait dépossédé de son arme. Il décida donc de jouer le seul atout qui lui restait : ses talents de bonimenteur. Un autre facteur influença son choix : le murmure lointain, mais aisément reconnaissable, d'un hélicoptère qui se rapprochait.

— Vous avez gagné, Graham, dit-il. Félicitations.

Mike demeura silencieux.

— J'imagine que vous avez aussi neutralisé les lasers ?

— Non.

— C'est Whitlock qui s'en est chargé ?

— Non, répéta Mike.

— Qui, alors ?

— Sabrina Carver. Du moins, je le lui ai demandé.

— Elle aussi, murmura Smith, pensif. Dommage, elle me plaisait. J'envisageais de lui offrir... hum... un poste dans mon organisation. Qu'il est heureux que j'aie résisté à la tentation !

Le bourdonnement de l'hélicoptère s'intensifiait.

— Et si je vous proposais une part de la rançon ? dit Smith en se caressant le menton. Je suis certain que vous y songez, maintenant que vous tenez le manche par le bon bout.

Graham secoua la tête lentement mais d'un air résolu.

— Une telle somme ne vous intéresse pas ? s'étonna le criminel.

— Ce n'est pas ce que je veux.

— Que voulez-vous alors ? Moi ?

Mike ne quittait pas Smith des yeux, bien qu'il eût l'impression que l'hélicoptère tournait à présent en rond au-dessus d'eux.

— La Libye, cria l'agent par-dessus le bruit du rotor. Il y a quatre ans, vous avez vendu des armes russes à un groupe de terroristes complètement cinglés. Vous vous souvenez ?

— Je dois reconnaître que cela me dit quelque chose.

— Un agent de la C.I.A. était sur votre piste, vous avez piégé sa voiture. Vous vous rappelez ?

— Cela fait partie du jeu, répondit Smith avec un haussement d'épaules. Il faut parfois prendre des mesures extrêmes que l'on juge cependant... déplaisantes.

— Déplaisantes ! répéta Graham d'un ton amer. L'explosion n'a pas touché l'agent de la C.I.A., elle a tué sa femme, enceinte de leur premier enfant.

— C'était... votre femme ? demanda Smith, l'air mal à l'aise.

Mike acquiesça de la tête. Un rictus découvrait ses dents ; ses yeux pleins de haine n'étaient plus que des fentes.

— Depuis, Mister Smith, je n'ai cessé de vous poursuivre, jour et nuit, sans relâche.

Graham monta à son tour sur le toit et s'avança, le couteau à la main. L'instrument de sa vengeance lançait dans la nuit des reflets menaçants.

— Voici le terminus, siffla-t-il entre ses dents.

Soudain, l'hélicoptère fondit sur eux, les inondant de lumière. Mike commit l'erreur de lever les yeux et fut aveuglé par le faisceau lumineux. Smith se pencha sur le côté de la cabine, empoigna la gaffe qui y était appuyée et en frappa Graham. L'agent vacilla, s'agenouilla, bascula sur le pont. Le poignard lui échappa de la main, glissa sur les planches humides et tomba dans la Seine.

Un filin enroulé à un treuil descendit de l'appareil vers le toit de la cabine. Smith en saisit l'extrémité, sauta sur le pont et courut vers la petite cale où il avait caché les sacs. Il souleva le panneau, sortit les « saucisses » et les attacha au filin. Puis d'un signe, il ordonna au pilote de remonter les « Francfort » bleues bourrées de dollars.

Mike se remettait péniblement debout au moment où le câble descendait pour la seconde fois. Smith le saisit à deux mains et poussa une exclamation de triomphe quand il se sentit soulevé. Voyant que sa proie allait lui échapper, Graham s'élança et parvint à agripper la cheville de Smith. De son pied libre, le « génie » écrasa sauvagement les doigts de l'agent qui finit par lâcher prise et tomba vers la Seine.

— Plus vite, plus vite ! criait inutilement Mister Smith au pilote qui éloignait l'hélicoptère du fleuve.

Emergeant de l'eau pour la seconde fois, l'agent de la C.I.A. en frappa la surface rageusement quand il vit l'homme qu'il haïssait s'envoler vers la liberté.

Épuisé, Smith se hissa par la trappe à l'intérieur de l'appareil et s'effondra sur la rançon de la Tour aux otages. Le visage plaqué contre le caoutchouc froid et humide, il se mit à pleurer de joie et de soulagement. Il avait réussi, avait gagné ! Il avait berné tout le monde ! Des sensations proches de l'orgasme parcouraient son corps.

Il était le Gengis Khan du crime, l'aventurier le plus audacieux de l'Histoire. Personne ne pourrait s'opposer à son irrésistible ascension – aucun gouvernement, aucune armée. Aucun obstacle n'arrêterait son génie criminel indomptable, invincible.

— Bienvenue à bord, Mister Smith, dit aimablement Malcolm Philpott du siège du copilote. Nous vous attendions.

Smith tourna lentement la tête dans la direction de la voix, regarda l'homme qui venait de parler et la femme accroupie à côté de lui. Se

retournant, il découvrit au fond de l'appareil trois parachutistes qui braquaient leurs armes sur lui en souriant.

Mister Smith eut à son tour un sourire, quoique fugace et pâle.

— Touché, Mr. Philpott, dit-il. Touché.

ÉPILOGUE

Dans une petite impasse située entre l'avenue Emile Deschanel et la rue Adrienne-Lecouvreur se trouve un restaurant infiniment plus salubre que « Le Chat qui siffle ». Le lendemain de la remise de Smith aux autorités françaises, Malcolm Philpott y réserva une table pour six : lui-même et Sonya Kolchinsky, C.W. et Sabrina, Mike Graham, le commissaire Poupon.

Pendant tout le déjeuner, le directeur orienta délibérément la conversation sur des sujets anodins n'ayant aucun rapport avec l'U.N.A.C.O. Il estimait, à juste titre, qu'il valait mieux en dire le moins possible sur son organisation, y compris à ceux qui travaillaient pour elle.

Il ne lui déplaisait pas de voir une idylle se nouer entre Mike et Sabrina. Comme l'agent avait les mains bandées après les coups de talon de Smith, la jeune femme se chargeait avec tendresse de lui couper sa viande et poussait même la sollicitude jusqu'à lui donner la becquée, ce qui semblait le mettre mal à l'aise.

Assis à côté de Sabrina, C.W. écoutait distraitement les arguments avec lesquels Graham essayait de convaincre sa compagne de passer avec lui de brèves vacances dans le Midi de la France. Mike ne tarissait pas sur la beauté et la tranquillité de la villa bâtie à flanc de coteau qu'il possédait dans le Languedoc.

— J'y réfléchirai, promet Sabrina. J'aimerais beaucoup accepter, mais j'ai des milliers de choses à faire.

— Aucune de nature criminelle, j'espère ? la taquina Philpott.

— Non, bien sûr, répondit-elle en battant ingénument des cils. Comment pouvez-vous suggérer une chose pareille !

— Comment, en effet ! approuva Sonya.

Graham décida de détourner la conversation du terrain délicat vers lequel elle s'acheminait.

— Naturellement, mon invitation est sans contrepartie, assura-t-il. Là-bas, tu seras libre de faire ce que tu veux, avec qui tu veux.

— Bien entendu, approuva Sabrina.

— Ma petite, gloussa C.W., si tu croyais ça, tu croirais n'importe quoi, comme a dit le duc de Wellington.

Sabrina rougit, Graham feignit la colère et lança au Noir un regard prétendument courroucé.

— Parce que, si j'ai bien compris, reprit Whitlock, ta villa est si tranquille qu'il n'y aura dans tout le secteur que ce bon vieux Mike

Graham pour distraire Sabrina ?

Ce fut au tour de Philpott de changer le tour de la conversation.

— Portons un toast, proposa-t-il. À tous ceux qui ont participé à une opération bien menée. Nous n'avons pas toujours eu le dessus, mais nous avons fini par gagner.

Tous les convives levèrent leur verre.

— Et tout spécialement à vous, Mike, poursuivit Philpott. Sans votre aide, nous n'aurions rien pu faire. Tous nos remerciements. Si vous vous sentez un jour l'envie de reprendre du service, venez me voir. Je crois que l'U.N.A.C.O. vous semblera un peu moins, disons orthodoxe, que la C.I.A.

— Rien de moins orthodoxe que l'U.N.A.C.O., renchérit Clarence Whitlock. Ça, on peut le dire. Alors, Mike ?

Comme Graham hésitait, Sabrina se mit de la partie.

— Nous avons bien travaillé ensemble, dit-elle en posant sa main sur celle de Graham.

— Pour reprendre l'expression d'une fille à qui j'avais proposé des vacances paradisiaques dans ma villa du Languedoc, « j'y réfléchirai », plaisanta Mike.

— Vous serez toujours le bienvenu, déclara Philpott. À présent, je vous prie de m'excuser, je dois vous quitter : quelques détails à régler avant de clore le dossier. Rendez-vous au Ritz, Sonya. N'oubliez pas que ce soir nous allons repeindre le Moulin Rouge.

— Si on y ajoutait une touche de noir ? suggéra C.W. innocemment.

Lorenz Van Beck avait deux heures à tuer. Après une visite au Musée d'art moderne de l'avenue du Président-Wilson et au Centre Georges-Pompidou (il doutait qu'on eût pris de sérieuses mesures de sécurité dans une construction au style aussi outré), il loua un break Peugeot au nom de Maurice T. Randall et gagna Rambouillet par un itinéraire si embrouillé qu'il faillit se perdre.

Six heures sonnaient lorsqu'il pénétra dans l'église. Le soleil vespéral illuminait les étoiles et les bergers du somptueux vitrail de l'aile ouest. Il n'y avait personne dans l'édifice, hormis un sacristain chauve qui se déplaçait en trainant les pieds et soulevait des objets du culte qu'il remettait absurdement presque à la même place.

L'Allemand s'approcha d'un confessionnal, écarta le rideau cramoisi, s'installa sur le siège de bois. Une silhouette se profilait derrière la grille, la tête baissée, les lèvres prononçant une prière silencieuse.

— Mon fils ?

— Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché, murmura Van Beck.

— Et pour commencer, vous m'avez menti, accusa Philpott.

— Je ne mens jamais, répondit le Bavarois avec aisance. Surtout avec la clientèle.

— Alors vous ne m'avez pas dit toute la vérité, insista le faux prêtre.

— Ah, c'est différent, concéda Van Beck. À quelle omission tactique faites-vous allusion, Mr. Philpott ?

— Graham m'a appris que vous aviez recommandé à Smith non seulement C.W. et Sabrina, mais aussi lui-même. Cela m'a beaucoup surpris. Est-ce exact ?

Le receleur en convint.

— Vous ne m'aviez pas dit non plus que Graham avait volé les lasers et les avait remis à Smith, reprit le directeur de l'U.N.A.C.O.

Van Beck avoua une nouvelle fois sa faute sans se faire prier.

— Enfin, vous m'aviez caché qu'il les avait installés dans son château des bords de la Loire.

— Il fallait bien vous laisser quelque chose à découvrir, plaida l'Allemand. Je ne doutais pas que vous trouveriez sans peine le repaire de Smith et je ne m'étais pas trompé.

— C'est vrai, convint Philpott.

Le sacristain passa devant le confessionnal en fredonnant un cantique.

— Maintenant, assez plaisanté ! reprit le « confesseur » d'un ton sec. Je veux des réponses.

— Bon, soupira Van Beck. Je m'apprêtais à vous les donner de toute façon.

Philpott eut un grognement sceptique.

— Les affaires sont les affaires, vous devez le comprendre, reprit le receleur. Je travaille pour qui me plaît, lorsque ça me plaît. Quand je travaille pour deux clients à la fois, je n'ai aucune raison de révéler à l'un tout ce que je sais de l'autre. Avouez que ce serait stupide de ma part, n'est-ce pas ?

Comme Philpott n'émettait aucun commentaire, l'Allemand poursuivit :

— Cependant les raisons de mes petites cachotteries au sujet de Graham sont de nature plus personnelle... Donnez-moi votre parole que vous garderez pour vous ce que je vais vous confier.

Le « prêtre » promit le secret de la confession.

— Savez-vous que Graham poursuivait Smith pour venger le meurtre de sa femme ?

— Oui, il me l'a dit. Quelle triste histoire ! Et c'est son désir de vengeance qui lui a fait quitter la C.I.A., même s'il continuait à travailler officieusement pour cette organisation.

— Vous a-t-il révélé le nom de sa femme ?

Philpott secoua la tête.

— Mais vous convenez qu'il avait une raison valable de vouloir se venger ?

— Oui, bien sûr. Tout homme aurait éprouvé les mêmes sentiments. Il devait être fou de chagrin.

— Il l'était effectivement.

À travers la grille, Philpott lança à l'Allemand un regard perçant.

— Qu'en savez-vous ?

— Sa femme s'appelait Sieglinde, elle avait vingt-cinq ans lorsqu'elle est morte. Avant d'épouser Michael Graham, elle portait le nom de Van Beck... C'était ma fille unique, Mr. Philpott, et le bébé mort dans ses entrailles à cause de Smith aurait été mon petit-fils.

Abasourdi, le directeur de l'U.N.A.C.O. regardait le « pénitent » essuyer ses larmes.

— Je suis désolé, Lorenz, dit-il doucement. Je ne savais pas.

Van Beck renifla avant de reprendre ses explications :

— Après avoir facilité l'infiltration de Graham dans l'organisation de Smith, je résolu de ne rien faire qui pût « griller » sa couverture. La C.I.A. avait étouffé l'assassinat de Sieglinde, qu'elle avait maquillé en accident. Puis elle avait inventé la dépression nerveuse de Mike afin d'avoir un motif pour le balancer et le laisser libre de se lancer aux trousses de Smith. Je ne travaille pas pour la C.I.A., mais j'ai accepté de lui accorder mon aide pour me venger du monstre qui avait tué ma fille.

— Vous avez agi comme il convenait, approuva Philpott.

— Je ne m'en suis pas tenu là. Qui, dites-moi, vous avait averti que Smith préparait un nouveau grand coup ?

— Interpol.

— Et qui avait prévenu Interpol en gardant l'anonymat et en demandant que le renseignement vous soit transmis ?

— Vous, manifestement.

— Je craignais que la C.I.A. ou Interpol ne soient pas à la hauteur. Par contre, j'avais confiance dans les capacités de votre organisation.

— Je vous en remercie, fit Malcolm Philpott en grimaçant un sourire. Bon, ça va, tout est clair. J'espère que notre collaboration continuera à être aussi fructueuse.

— Alors, je peux partir ?

— Certainement. Ah, une chose encore : qu'est devenu le butin du magnifique fric-frac que Sabrina a opéré à la Bourse aux diamants d'Amsterdam ? Il est passé par vos mains, je présume ?

— Miss Carver me l'a effectivement confié, répondit le receleur avec un sourire rusé. Et je l'ai déjà revendu. Puis-je considérer le pourcentage que j'ai prélevé au passage comme une juste rétribution en échange de renseignements qui ont permis de récupérer des armes secrètes particulièrement dangereuses ? Les affaires sont les affaires,

Mr. Philpott, je ne cesse de vous le répéter.

— D'accord, capitula Philpott en s'esclaffant. *Auf wiedersehen*, Lorenz.

— Au revoir, et à la prochaine.

Le directeur de l'U.N.A.C.O. attendit que la porte de l'église se referme derrière l'Allemand pour quitter le confessionnal. Il gagna la sacristie, ôta sa soutane et remit ses vêtements puis sortit à son tour. Dehors, il faisait doux ; il respira profondément en étirant les bras.

Oui, à la prochaine. Avec Sonya, Sabrina et C.W., son équipe – ainsi peut-être que Mike Graham. Sur le chemin de Paris et du Ritz, Malcolm Philpott se demandait déjà quel nouveau grand criminel l'U.N.A.C.O. allait affronter.

[1] Façon de désigner les quartiers pauvres aux États-Unis.

[2] V.I.P. : Very Important Person